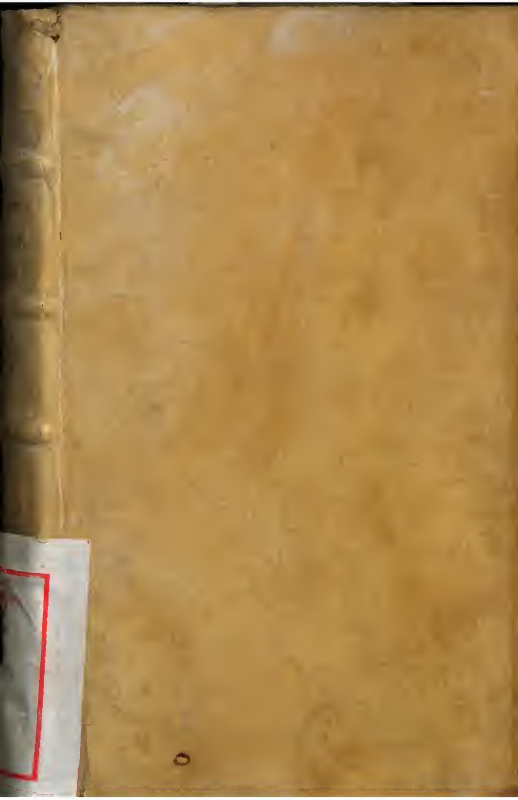
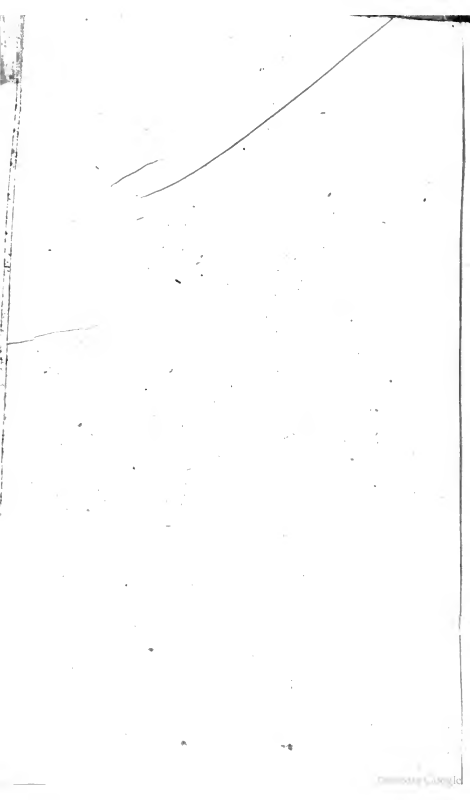


BIBLIOTECA NAZ.
142
B
24
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
142
B
24
NAPOLI



Digitized by Google



Digitized by Google

MEMOIRES

DU

BARON DE TOTT.

TOME II.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DU

BARON DE TOTT

SUR LES TURCS

ET LES TARTARES.

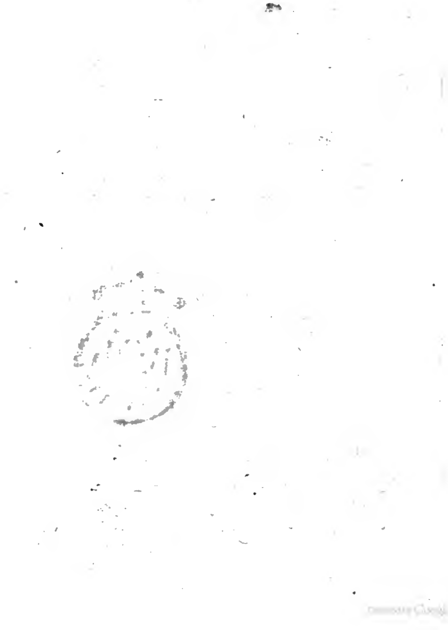
SECONDE PARTIE.





A AMSTERDAM.

DCC. LXXXV.



Digitized by Google

MÉMOIRES
DU
BARON DE TOTT.

SECONDE PARTIE.

MON pere étoit mort à Rodosto (1) dans les bras du Comte Tczaky, au milieu de ses compatriotes. Le Ministere qui avoit eu des vues sur moi, venoit d'être changé en France.

(1) Ville sur la Propontide, assignée par le Grand-Seigneur pour être la résidence du Prince Ragotzi & de tous les réfugiés de Hongrie. Feu mon pere y avoit suivi ce Prince, & en étoit parti l'année 1717 pour venir servir en France ; les différentes commissions qu'il eut, le mirent souvent à portée de revoir ses anciens camarades, au milieu desquels il vint mourir en 1757. Le Comte Tczaky ne lui survécut que huit jours, & cessa de parler en apprenant sa mort.

Un nom étranger, nul appui, huit ans d'absence passés à Constantinople, rien de tout cela ne me promettoit de grands succès à Versailles. J'obtins cependant la promesse d'être employé dans une Cour d'Allemagne; ce qui plaçoit assez mal les connoissances que j'avois acquises, & dont M. le Duc de Choiseul voulut sans doute tirer un parti plus utile, lorsqu'après avoir repris les affaires étrangeres, & m'avoir essayé dans une commission particuliere, il me destina pour aller résider auprès du Kam des Tartares. Mon zèle me fit passer par-dessus tous les désagremens de cette mission. Je ne l'avois ni sollicitée, ni desirée, ni prévue; mais je l'acceptai comme une faveur: c'en étoit une de servir sous les ordres de ce Ministre.

Il fut décidé que je me rendrois par terre à ma destination; & mes préparatifs achevés, je partis de Paris le 10 Juillet 1767, pour aller à Vienne, où je séjournai huit jours, & de-là à Varsovie, d'où, après six semaines de résidence, je me rendis à Kaminiek.

Tout ce que la disette de vivres, le manque de chevaux & la mauvaise volonté des gens du peuple, m'avoit fait éprouver de difficultés en Pologne, me préparoit à supporter patiemment celles qu'il me restoit à vaincre pour arriver au terme de mon voyage. La poste de Pologne ne passant pas Kaminiek,

je fus assez heureux pour me procurer des chevaux Russes pour me conduire jusqu'à la premiere douane Turque vis-à-vis Swanitz, de l'autre côté du Niester. Le cours de ce fleuve sépare les deux Empires; & quelques Jénissaires qui étoient venus se promener sur les bords de la rive Polonoise, attirés par la curiosité auprès de ma voiture, m'ayant pris en affection lorsque je leur eus parlé turc, s'embarquerent avec moi dans le bac qui me transporta de l'autre côté du fleuve. Excepté mon Secrétaire, les personnes qui m'accompagnoient avoient cru que je les conduisois à Constantinople. Je les détrompai pendant le trajet du Niester (1). Nous débarquâmes heureusement à l'autre rive; & mes Jénissaires empressés d'aller prévenir le Douanier de mon arrivée, le disposerent à tant d'égards qu'il me fallut enfin céder aux instances de ce Turc, & passer une mauvaise nuit à une lieue de Kotchim où j'aurois pu me procurer plus de commodité. Le Douanier contraignit aussi les Russes qui m'avoient amené, de rester avec leurs chevaux jusqu'au lendemain pour conduire ma voiture jusqu'à Kotchim. Mes représentations sur cet objet ne purent jamais balancer la convenance

(1) On nomme aussi ce fleuve Nieper.

du Douanier : il affectoit à la vérité de m'en faire hommage, & de ne chercher que ce qui m'étoit le plus commode; mais, en effet, il ne travailloit qu'à épargner des frais qu'il auroit dû supporter.

A cela près nous ne pumes nous appercevoir que nous étions à sa charge, que par la profusion dont il nous environna; & le Pacha qu'il avoit fait prévenir de mon arrivée, ajouta encore à notre abondance, par le présent de fleurs & de fruits qu'il m'envoya, avec l'assurance d'être bien reçu & mieux traité le lendemain.

L'habitude de vivre avec les Turcs me rendit cependant ma soirée plus supportable qu'elle n'eût été pour tout autre. J'en passai une partie dans le Kiosk du Douanier : c'est-là qu'il faisoit sa résidence ordinaire, & que couché nonchalamment sur la frontiere du despotisme, ce Turc jouissoit de la plénitude de son autorité, en présentoit l'image aux habitans de la rive opposée, & s'enivroit du plaisir de ne rien appercevoir d'aussi important que lui. Il m'apprit que deux jeunes François arrivés depuis peu de jours à Kotchim, après y avoir pris le turban, en étoient repartis pour se rendre à Constantinople. Il satisfit aussi à mes questions sur le revenu de sa Douane; j'appris qu'elle étoit pour lui d'un aussi grand profit qu'onéreuse aux

malheureux qui tomboient ſous ſa main : & comme c'étoit là tout ce qu'il pouvoit m'apprendre, je le quittai pour aller jouir de quelque repos. Cependant les gens que le Pacha avoit envoyés au-devant de moi pour me conduire à Kotchim & m'y recevoir avec diſtinction, commencerent par me réveiller en ſurſaut à la pointe du jour. Chacun d'eux s'empreſſa de m'annoncer l'importance de ſon emploi, afin de tirer meilleur parti de ma reconnoiſſance. Les gens du Douanier qui guettoient mon réveil, en exigerent auſſi quelque témoignage. J'en diſtribuai encore aux gardes que l'on m'avoit donnés, & que mes gens ſurveillerent avec aſſez de ſoin pour les empêcher de me voler : après quoi nous partîmes avec un aſſez nombreux cortège, & je fus bientôt inſtallé dans une maiſon Juive, que l'on m'avoit préparée dans le fauxbourg de Kotchim.

Un Officier & quelques Jéniſſaires, pour me garder, en occupoient la porte; j'y fus introduit par un des gens du Gouverneur, deſtiné à me faire fournir *gratis*, & aux frais des habitans, les denrées qui m'étoient néceſſaires; ſon premier ſoin fut auſſi de me demander l'état des fournitures que je deſirois. Je répugnois à cette vexation qui m'étoit connue : mais je ne connoiſſois ni les droits ni les reſſources des vexateurs; je répondis mo-

deſtement que rien ne me manquoit, & je donnai des ordres ſecrets pour faire acheter les proviſions dont j'avois beſoin. Pouvois-je prévoir que c'étoit préciſément le moyen d'aggraver la vexation ? Cependant un malheureux Juif, que j'avois chargé de faire mes emplettes, & que le deſir de me voler ſur le prix des denrées avoit étourdi ſur le danger de ſa miſſion, fut ſaiſi, bâtonné & contraint d'indiquer à mon zélé pourvoyeur les marchands dont il avoit acheté : ceux-ci en furent quittes à la vérité pour rendre l'argent ſans aucun échange; mon commiſſionnaire rendit auſſi ſes bénéfices, & le Turc ne rendit rien; mais il eut grand ſoin d'ordonner pour le ſoir & pour le lendemain une ſi grande abondance de vivres, qu'il dut encore revendre pour ſon compte ce que je n'avois pas pu conſommer.

De pareilles ſcènes ajoutoient infiniment au deſir que j'avois de hâter mon arrivée en Crimée; mais il me falloit & l'aveu du Pacha & des moyens que lui ſeul pouvoit me procurer : mon premier ſoin fut de hâter le moment de notre entrevue; car les Turcs ſont ſi lents & ſi pareſſeux, que la premiere politeſſe qu'ils ſont à un étranger eſt toujours de l'inviter à ſe repoſer : c'eſt auſſi le compliment que je reçus en mettant pied à terre; mais j'aſſurai ſi poſitivement que rien ne me fatiguoit tant que

le repos, que j'obtins mon audience pour le lendemain. Le Pacha, qui loge dans la forteresse, m'envoya pour l'heure convenue des chevaux & plusieurs de ses Officiers chargés de m'accompagner chez lui.

La forteresse de Kotchim, située à la naissance de la pente de la montagne qui borde la rive droite du Niester, s'incline vers le fleuve & découvre tout l'intérieur de la place à la rive opposée. Le territoire de Pologne offre, à la vérité, à la citadelle une perspective si agréable, qu'on seroit tenté de croire que les Ingénieurs Turcs ont sacrifié à cet avantage la défense & la sûreté de ce poste important, dans lequel on ne tiendroit pas trois jours contre une attaque réguliere.

Le Pacha qui y commandoit étoit un vieillard vénérable sur le compte duquel j'avois déjà des notions instructives; je savois qu'étant d'un caractere timide, il redoutoit dans le Visir des dispositions qui ne lui étoient pas favorables, & je devois craindre qu'il n'osât pas me laisser passer sans ordres de la Porte. C'est aussi ce qu'il m'annonça d'abord après les premiers complimens, en m'assurant cependant qu'il me rendroit ma détention aussi agréable qu'il dépendroit de lui; mais c'étoit précisément ce qui n'en dépendoit pas. Je discutai la question, & je parvins à lui persuader qu'il s'exposeroit à bien plus

de danger en me retenant à Kotchim, qu'il ne courroit de risques en me laissant passer, puisqu'il déplairoit aux Tartares qui m'attendoient, sans faire sa cour au Visir qui ne m'attendoit pas; & la protection du Kam que je lui garantis acheva de le déterminer. Mon départ fut fixé au lendemain, & nous nous séparâmes d'autant plus amicalement, que je lui avois fait entendre que mon amitié pouroit lui être utile.

Son premier Tchoadar destiné à être mon Mikmandar (1) vint me voir aussi-tôt que je fus de retour chez moi; il examina les mesures qu'il devoit prendre, & me quitta pour faire signer ses expéditions & ordonner les chevaux de poste dont nous avions besoin. Mais nonobstant la violence avec laquelle on travailloit à les rassembler, nous ne pûmes partir le lendemain que fort tard; & malgré les coups que mon Mikmandar distribuoit aux malheureux postillons, nous n'en allions pas plus vîte. Nous eussions cependant poussé notre journée plus avant, si Ali-Aga (1) ne nous eût fait arrêter à une lieue du Pruth, pour se mé-

(1) Officier chargé d'aller au-devant des Ambassadeurs ou autres personnes que la Porte fait voyager à ses frais.

(2) Nom de mon Mikmandar ou conducteur.

nager le temps d'en préparer le paſſage. Il nous établit à cet effet dans un aſſez bon village, dont les malheureux habitans furent contraints auſſi-tôt d'apporter des vivres. Une famille promptement délogée, nous fit place ; & deux moutons, égorgés, rôtis, mangés & point payés, joints à quelques coups diſtribués ſans néceſſité, commencerent à me donner un peu d'humeur contre mon conducteur, qui partit le ſoir pour aller préparer les moyens de tranſporter ma voiture de l'autre côté du Pruth.

Je profitai de ſon départ pour donner à un vieux Turc, qui paroiſſoit chargé des intérêts de la communauté, la valeur de ce que nous venions de conſommer ; mais d'autres habitans vinrent bientôt ſe plaindre de ce qu'en ne faiſant pas moi-même les partages, ils ne recevroient rien du dédommagement que je leur avois deſtiné. Le vieux Turc, ajoutoient-ils, auquel vous avez tout donné, eſt ſoutenu par quatre Coupe-jarrets qui ſont ſes enfans ; ils ne ſupportent aucune charge & s'emparent de tous les bénéfices. En me contant leur doléance, ces malheureux ne ſe doutoient sûrement pas qu'ils avoient le bonheur de vivre ſous une ariſtocratie. Cependant je doublai la ſomme, afin de remplir ma premiere intention ; & chacun de nous s'occupant de ſon gîte, j'élus mon domicile dans ma voiture où je m'en-

dormis si profondément que nous étions déjà en route quand je m'éveillai. Le Pruth n'étoit qu'à une lieue; & mon conducteur que nous apperçûmes à cheval au milieu d'un grouppe de paysans qu'il bâtonnoit avec une grande activité, nous annonça la riviere au bord de laquelle nous arrivâmes sans l'avoir apperçue, à cause de son encaissement.

Le Pruth sépare le Pachalik de Cotchim d'avec la Moldavie. Ali-Aga avoit passé la veille à la nage à l'autre rive, avoit rassemblé à coups de fouet près de trois cents Moldaves des environs, les avoit occupés toute la nuit à former avec des troncs d'arbes un mauvais radeau, & s'en étoit servi pour repasser de notre côté ; mais tout cela n'en garantissoit pas la solidité. Cependant je me disposai à sacrifier, s'il le falloit, & ma voiture & tout ce dont elle étoit chargée. Je n'en retirai que mon porte-feuille, & je me promis bien de ne pas m'exposer à courir personnellement un risque qui paroissoit évident, & d'en garantir aussi mes gens que je réservai pour un second envoi, si le premier réussissoit. Mon conducteur, pendant ce temps, fier & radieux d'avoir parfait un si bel ouvrage, m'invitoit à remonter dans ma voiture: & comment, lui disje avec impatience, la ferez-vous seulement descendre jusqu'à la riviere? Comment la fe-

rez-vous enſuite reſter ſur votre méchant radeau, qui peut à peine la contenir & qui plongera ſous ſon poids ? Comment ? me dit-il: avec ces deux outils, en me montrant ſon fouet & plus de cent payſans bien nerveux qu'il avoit amenés de l'autre rive : n'ayez point d'inquiétude, je leur ferois porter l'univers ſur leurs épaules ; & ſi le radeau enfonce, tous ces gaillards ſavent nager, ils le ſoutiendront : ſi vous perdiez une épingle, ils ſeroient tous pendus.

Tant d'ignorance & de barbarie me révolterent ſans me tranquilliſer ; mais j'avois pris mon parti : je lui dis que je ne paſſerois avec mes gens qu'à un ſecond voyage, qu'ainſi il eut à faire ce qu'il jugeroit à propos. Je m'aſſis ſur le bord de l'eſcarpement, pour mieux juger de cette belle manœuvre, & jouir au moins d'un ſpectacle dont je comptois payer chèrement les frais.

Le nom de Dieu prononcé d'abord & ſuivi de pluſieurs coups de fouet, fut le ſignal des travailleurs. Ils dételerent & amenerent à bras ma voiture juſques ſur le bord du précipice, où quelques coups de pioche donnés à la hâte, montroient à peine un léger deſſin de talus. Je les vis alors, & non ſans frémir, au moment d'être écraſés par le poids de ma berline, qu'ils deſcendirent ſur le radeau : elle ne put y être

placée que ſur la diagonale ; & pour la contenir dans cette aſſiette, on fit coucher quatre de ces malheureux ſous les roues, dont le moindre mouvement eût conduit tout l'équipage au fond de la riviere. Après cette opération, qui avoit envaſé le radeau vers la terre, & fait plonger de ſept à huit pouces le côté oppoſé, il fallut travailler à le mettre à flot; les cent hommes en vinrent encore à bout : enſuite ils l'accompagnerent, partie en touchant terre, partie à la nage, & le dirigerent avec de longues perches juſqu'à l'autre bord où des buffles préparés à cet effet enleverent ma voiture, que je vis en un clin-d'œil ſur le haut de l'eſcarpement oppoſé. Je reſpirai alors plus librement, & le radeau qui fut bientôt de retour tranſporta nos perſonnes ſans ombre d'inconvéniens & de difficultés.

On juge bien ſans doute qu'Ali-Aga étoit triomphant, & que je ne partis pas ſans donner une cinquantaine d'écus aux travailleurs : mais ce que l'on ne jugera pas ſi aiſément & ce que je n'avois pas prévu moi-même, c'eſt que mon conducteur, attentif à toutes mes actions, attentif à mes moindres geſtes, reſta quelque temps en arriere pour compter avec les malheureux ouvriers, du petit ſalaire que je leur avois donné.

Il reparut une heure après & nous devança ſur

le champ pour aller préparer le déjeûner à trois lieues du Pruth, où nous le joignîmes dans le temps qu'il raſſembloit des vivres avec le même outil dont il conſtruiſoit des radeaux. A cela près qu'il en faiſoit à mon gré un uſage trop fréquent, Ali-Aga m'avoit paru un garçon fort aimable, & j'entrepris de le rendre un peu moins battant.

LE BARON.

Votre dextérité au paſſage du Pruth, & la bonne chere que vous nous faites, ne me laiſſeroit rien à deſirer, mon cher Ali-Aga, ſi vous battiez moins ces malheureux Moldaves, ou ſi vous ne les battiez que lorſqu'ils vous déſobéiſſent.

ALI-AGA.

Que leur importe, que ce ſoia vant ou après, puiſqu'il faut les battre? ne vaut-il pas mieux en finir que de perdre du temps?

LE BARON.

Comment perdre du temps! Eſt-ce donc en faire un bon emploi que de battre ſans raiſon des malheureux dont la bonne volonté, la force & la ſoumiſſion exécutent l'impoſſible?

ALI-AGA.

Quoi, Monſieur, vous parlez Turc, vous

avez habité Conftantinople, vous connoiffez les Grecs, & vous ignorez que les Moldaves ne font rien qu'après qu'on les a affommés? Vous croyez donc auffi que votre voiture auroit paffé le Pruth fans les coups que je leur ai donnés toute la nuit, & jufqu'à votre arrivée au bord de la riviere?

LE BARON.

Oui, je crois que fans les battre ils auroient fait tout cela par la feule crainte d'être battus: mais quoi qu'il en foit, nous n'avons plus de riviere à paffer, la pofte nous fournit des chevaux, il ne nous faut que des vivres, & c'eft l'article qui m'intéreffe; car je vous l'avouerai, mon cher Ali, les morceaux que vous me procurez à coups de bâtons me reftent au gofier: laiffez-les moi payer, c'eft tout ce que je defire.

ALI-AGA.

Certainement vous prenez le bon moyen pour n'avoir pas d'indigeftion; car votre argent ne vous procurera pas même du pain.

LE BARON.

Soyez tranquille, je payerai fi bien que j'aurai tout ce qu'il y a de meilleur, & plus sûrement que vous ne pourriez vous le procurer vous-même.

ALI-AGA.

Vous n'aurez pas de pain, vous dis-je ; je connois les Moldaves, ils veulent être battus. D'ailleurs je suis chargé de vous faire défrayer par-tout ; & ces coquins d'Infidèles sont assez riches pour supporter de plus fortes charges ; celle-ci leur paroît légere, & ils seront contens pourvu qu'on les batte.

LE BARON.

De grace, mon cher Ali-Aga, ne me refusez pas. Je renonce à être défrayé, & je garantis qu'ils renonceront à être battus pourvu qu'on les paye ; je m'en charge, laissez-moi faire.

ALI-AGA.

Mais nous mourrons de faim.

LE BARON.

C'est un essai dont je veux me passer la fantaisie.

ALI-AGA.

Vous le voulez, j'y consens : faites une expérience dont il me paroît que vous avez besoin pour connoître les Moldaves ; mais quand vous les aurez connus, songez qu'il n'est pas juste que je me couche sans souper ; & lorsque votre argent ou votre éloquence auront man-

qué de ſuccès, vous trouverez bon ſans doute que j'uſe de ma méthode.

LE BARON.

Soit : & puiſque nous ſommes d'accord, il faut qu'en arrivant auprès du village où nous devons coucher, je trouve ſeulement le Primat (1), afin que je puiſſe traiter amicalement avec lui pour nos vivres, & qu'il y ait un bon feu auprès de quelque abri où nous puiſſions paſſer la nuit, ſans nous mêler avec les habitans, & ſans inquiétude ſur la peſte qui vient de ſe manifeſter en Moldavie.

En ce cas, dit Ali-Aga, je puis me diſpenſer d'aller en avant. Il ordonna en même temps à un de ſes gens d'exécuter l'ordre que je venois de donner, & me répéta en ſouriant qu'il ne vouloit pas ſe coucher ſans ſouper.

Le chemin qu'il nous reſtoit à faire ne nous permit d'arriver qu'après le ſoleil couché; & notre gîte nous fut indiqué par le feu qu'on y avoit préparé.

Fidèle à ſon engagement, mon conducteur en mettant pied à terre fut ſe chauffer, & s'aſſit le coude appuyé ſur ſa ſelle, ſon fouet ſur ſes

(1) Primat : ce titre équivaut à celui de Maire ; mais ſes fonctions different dans les proportions de l'eſclavage à la liberté.

genoux

genoux de maniere à jouir du plaisir que j'allois lui procurer. Je ne fus pas moins empressé de m'assurer celui de tenir ma nourriture de l'humanité qui échange les besoins. Je demandai le Primat : on me le montra à quelques pas ; & m'étant approché de lui pour lui donner vingt écus que je mis à terre, je lui parlai Turc, & puis Grec, en ces termes fidellement traduits.

LE BARON (*en Turc*).

Tenez, mon ami, voilà de l'argent pour m'acheter les vivres dont nous avons besoin ; j'ai toujours aimé les Moldaves, je ne puis souffrir qu'on les maltraite, & je compte que vous me procurerez promptement un mouton (1) & du pain ; gardez le reste de l'argent pour boire à ma santé.

LE MOLDAVE (*feignant de ne pas savoir le Turc*).

Il ne sait pas.

LE BARON.

Comment il ne sait pas ! Est-ce que vous ne savez pas le Turc ?

---

(1) Un mouton vivant & de bonne qualité ne vaut qu'un écu.

LE MOLDAVE.

Non Turc, il ne ſait pas.

LE BARON (*en Grec*).

Eh bien parlons Grec : prenez cet argent, apportez-moi un mouton & du pain, c'eſt tout ce que je vous demande.

LE MOLDAVE (*feignant toujours de ne pas entendre, & faiſant des geſtes pour exprimer qu'il n'y a rien dans ſon village, & qu'on y meurt de faim*).

Non pain, pauvres, il ne ſait pas.

LE BARON.

Quoi, vous n'avez pas de pain?

LE MOLDAVE.

Non, pain, non.

LE BARON.

Ah malheureux! que je vous plains; mais au moins vous ne ſerez pas battus : c'eſt quelque choſe. Il eſt ſans doute auſſi fort dur de ſe coucher ſans ſouper : cependant vous êtes la preuve qu'il y a bien des honnêtes gens à qui cela arrive. (*au Conducteur*) Vous l'entendez, mon cher Ali, ſi l'argent ne fait rien ici, au moins vous conviendrez que les coups au-

roient été inutiles. Ces malheureux n'ont rien; & j'en ſuis plus fâché que de la néceſſité où je me trouve moi-même de manquer de tout pour le moment : nous en aurons meilleur appétit demain.

ALI-AGA.

Oh ! je défie que pour mon compte il puiſſe être meilleur qu'aujourd'hui.

LE BARON.

C'eſt votre faute : pourquoi nous faire arrêter à un mauvais village, où il n'y a pas même du pain? Vous jeûnerez: voilà votre punition.

ALI-AGA.

Mauvais village, Monſieur, mauvais village ! Si la nuit ne vous le cachoit pas, vous en ſeriez enchanté ; c'eſt un petit bourg : tout y abonde ; on y trouve juſqu'à de la canelle (1).

LE BARON.

Bon ! je parie que voilà votre envie de battre qui vous reprend.

---

(1) Les Turcs ſont très friands de cette écorce qu'ils mettent à toute ſauce : ils la comparent à ce qu'il y a de plus exquis.

A L I - A G A.

Ma foi, non, Monſieur; ce n'eſt que l'envie de ſouper, qui ne me quittera sûrement pas; & pour la ſatisfaire, & vous prouver que je me connois mieux que vous en Moldaves, laiſſez-moi parler à celui-ci.

L E B A R O N.

En aurez-vous moins faim quand vous l'aurez battu ?

A L I - A G A.

Oh je vous en réponds; & ſi vous n'avez pas le plus excellent ſouper dans un quart-d'heure, vous me rendrez tous les coups que je lui donnerai.

L E B A R O N.

A ce prix j'y conſens, je vous prends au mot; mais ſouvenez-vous-en : ſi vous battez un innocent, je le ferai de bon cœur.

A L I - A G A.

Tant qu'il vous plaira; mais ſoyez auſſi tranquille ſpectateur que je l'ai été pendant votre négociation.

L E B A R O N.

Cela eſt juſte : je vais prendre votre place.

A L I - A G A (*après s'être levé, avoir mis ſon fouet*

ſous ſon habit, & s'être avancé nonchalamment auprès du Grec, lui frappe amicalement ſur l'épaule).

Bonjour, mon ami, comment te portes-tu? Eh bien, parle donc : eſt-ce que tu ne reconnois pas Ali-Aga ton ami? allons parle donc.

LE MOLDAVE.

Il ne ſait pas.

ALI-AGA.

Il ne ſait pas! ah, ah, cela eſt étonnant! Quoi, mon ami, ſérieuſement tu ne ſais pas le Turc?

LE MOLDAVE.

Non, il ne ſait pas.

ALI-AGA (*d'un coup de poing jette le Primat à terre, & lui donne des coups de pied pendant qu'il ſe releve.*

Tiens, coquin, voilà pour t'apprendre le Turc.

LE MOLDAVE (*en bon Turc*).

Pourquoi me battez-vous? ne ſavez-vous pas bien que nous ſommes de pauvres gens, & que nos Princes nous laiſſent à peine l'air que nous reſpirons?

ALI-AGA (*au Baron*).

Eh bien, Monſieur, vous voyez que je ſuis

un bon maître de langue ; il parle déjà Turc à ravir. Au moins pouvons-nous causer actuellement, c'est quelque chose. (*au Moldave, en s'appuyant sur son épaule*). Actuellement que tu fais le Turc, mon ami, dis-moi donc comment tu te portes, toi, ta femme & tes enfans.

LE MOLDAVE.

Aussi bien que cela se peut, quand on manque souvent du nécessaire.

ALI-AGA.

Bon, tu plaisantes : mon ami, il ne te manque que d'être rossé un peu plus souvent, mais cela viendra : allons actuellement au fait. Il me faut sur le champ deux moutons, douze poulets, douze pigeons, cinquante livres de pain, quatre oques (1) de beurre, du sel, du poivre, de la muscade, de la canelle, des citrons, du vin, de la salade, & de bonne huile d'olive, le tout à suffisance.

LE MOLDAVE (*en pleurant*).

Je vous ai déjà dit que nous étions des mal-

---

(1) Poids turc qui équivaut à-peu-près à quarante-deux onces.

heureux qui n'avions pas de pain : où voulez-vous que nous trouvions de la canelle ?

ALI-AGA (*tirant son fouet de dessous son habit, & battant le Moldave jusqu'à ce qu'il ait pris la fuite*).

Ah, coquin d'infidèle, tu n'as rien ! Eh bien, je vais t'enrichir, comme je t'ai appris le Turc. (*Le Grec s'enfuit, Ali-Aga revient s'asseoir auprès du feu*). Vous voyez, Monsieur, que ma recette vaut mieux que la vôtre.

LE BARON.

Pour faire parler les muets, j'en conviens, mais non pas pour avoir à souper : aussi je crois bien avoir quelques coups à vous rendre ; car votre méthode ne procure pas plus de vivres que la mienne.

ALI-AGA.

Des vivres ! Oh, nous n'en manquerons pas ; & si dans un quart-d'heure, montre sur table, tout ce que j'ai ordonné n'est pas ici, tenez, voilà mon fouet, vous pourrez me rendre tous les coups que je lui ai donnés.

En effet, le quart-d'heure n'étoit pas expiré, que le Primat, assisté de trois de ses confreres, apporta toutes les provisions, sans oublier la canelle.

Après cet exemple, comment ne pas avouer

que la recette d'Ali valoit mieux que la mienne, & n'être pas guéri de mon entêtement d'humanité ? En effet, j'avois un tort inconcevable, mais évident : ce fut assez pour me soumettre; & en dépit de moi-même, je laissai désormais à mon conducteur le soin de me nourrir, sans le chicaner sur les moyens.

Le sol que nous parcourions, attira toute mon attention. De nouveaux tableaux, également intéressans par une riche culture & par une grande variété d'objets, se présentoient à chaque pas; & je comparerois la Moldavie à la Bourgogne, si cette Principauté Grecque pouvoit jouir des avantages inestimables qui résultent d'un Gouvernement modéré.

Régis depuis long-temps par leurs Princes sur la foi des traités, ces peuples ne devroient encore connoître le despotisme, que par la mutation de leurs Souverains, au gré de la Porte Ottomane. La Moldavie soumise dans l'origine à une très petite redevance, ainsi que la Valachie, jouissoit alors d'une ombre de liberté. Elle offroit dans la personne de ses Princes, sinon des hommes de mérite, au moins des noms illustres, que le vainqueur considéroit; & dans ces mêmes Princes la nation Grecque aimoit à reconnoître encore ses anciens maîtres; mais tout fut bientôt confondu. Les Grecs assujettis ne se virent plus que comme des esclaves; ils

n'admirent

n'admirent plus de distinction entr'eux ; leur mépris mutuel accrut leur avilissement, & sous cet aspect le Grand-Seigneur lui-même ne distingua plus rien dans ce vil troupeau. Le marchand fut élevé à la Principauté; tout intriguant s'y crut des droits ; & ces malheureuses Provinces, mises fréquemment à l'enchere, gémirent bientôt sous la vexation la plus cruelle.

Une taxe annuelle, devenue immodérée par ces encheres ; des sommes énormes empruntées par l'inféodé pour acheter l'inféodation ; des intérêts à vingt pour cent ; d'autres sommes journellement employées pour écarter l'intrigue des prétendans ; le faste de ces nouveaux parvenus, & l'empressement avide de ces êtres éphémeres, sont autant de causes qui concourent pour dévaster les deux plus belles Provinces de l'Empire Ottoman. Si l'on considere actuellement que la Moldavie & la Valachie sont plus surchargées d'impôts, & plus cruellement vexées, qu'elles ne l'étoient dans leur état le plus florissant, on pourra se faire une idée juste du sort déplorable de ces contrées. Il semble que le Despote, uniquement occupé de la destruction, croie devoir exiger davantage, à mesure que les hommes diminuent en nombre & les terres en fertilité. J'ai vu, pendant que je traversois la Moldavie, percevoir sur le peuple la

onzieme capitation de l'année, quoique nous ne fussions encore qu'au mois d'Octobre.

Nous approchions de Yassi, où mon conducteur avoit expédié le matin un courrier pour y annoncer mon arrivée. J'avois profité de cette occasion pour faire faire des complimens au Prince qui gouvernoit alors. Il étoit fils du vieux Drogman de la Porte, le même dont j'ai déjà parlé. Je pouvois croire que notre ancienne connoissance me feroit utile en Moldavie, mais je ne prévoyois pas que son empressement à m'accueillir devanceroit mon arrivée dans sa capitale. Cependant à une lieue de cette ville, la nuit déjà obscure, dans un chemin très étroit, escarpé, & dont le terrain glaiseux ajoutoit aux difficultés, on m'annonça une voiture du Prince envoyée à ma rencontre. Elle vint effectivement fort à propos pour me boucher le passage ; & pour mettre le comble à mon impatience, un Secrétaire, mandé pour me complimenter, me cherche dans l'obscurité, me trouve à tâtons, & s'acquitte si longuement de sa commission, que j'y serois encore, si je ne m'étois laissé transporter dans sa cariole, dont malgré l'obscurité il vouloit me faire admirer la magnificence. Ah! mon cher Ali, m'écriai-je, que votre recette est bonne! Je voyois effectivement qu'Ali-Aga, qui n'en doutoit pas, en faisoit usage dans le moment,

avec autant de fuccès que d'activité, afin de retourner à bras la voiture dans laquelle je venois de prendre place. Je crus tirer parti de ma pofition préfente, en interrogeant le Secrétaire fur les objets qui avoient piqué ma curiofité, & qui ne pouvoient compromettre ni fa politique ni fa difcrétion; mais ce fut en vain, & je ne pus en obtenir que de nouveaux regrets fur ce que la nuit cachoit la dorure de notre char, & me privoit de tout l'éclat de l'entrée triomphale qu'on m'avoit deftinée.

Cependant des lumieres répandues çà & là, nous annonçoient la ville; & le bruit des madriers fur lefquels je fentois rouler la voiture me fit encore interroger le Secrétaire. Il m'apprit que ces pièces de bois rapprochées & pofées en travers couvroient toutes les rues, à caufe du terrain fangeux fur lequel Yaffi eft bâti. Il ajouta qu'un incendie avoit nouvellement réduit la plus grande partie de cette ville en cendres; qu'on travailloit à reconftruire les édifices confumés; mais que les maifons feroient faites dans un goût plus moderne : il alloit auffi m'en détailler les plans, lorfque notre voiture, en tournant trop court, & en accrochant un pan de mur nouvellement calciné, nous introduifit dans le couvent des Miffionnaires, où je devois loger, & où je fus fort aife de me

féparer de la cariole la plus cahotante & du complimenteur le plus incommode.

Un affez bon fouper nous attendoit ; & des Cordeliers Italiens, établis à Yaffi, fous la protection du Roi, & fous la direction de la Propagande, nous avoient également préparé des gîtes affez commodes. Je reçus avant de me coucher un nouveau compliment de la part du Prince fur mon heureufe arrivée ; & mon réveil fut fuivi de la vifite du Gouverneur de la ville. Il étoit monté fur un cheval richement harnaché ; une foule de valets, vêtus en Tchoadars, accompagnoient ce Grec, que j'avois connu à Conftantinople dans un état très mince. On voit que fon premier foin fut de me faire admirer le fafte oriental dont il étoit préfentement environné. Je ne me plaifois pas moins à le voir fi bouffi du plus fot orgueil, lorfqu'Ali-Aga vint tout déranger par fa préfence. On a déjà dû remarquer que ce Turc avoit des manieres très leftes avec les Moldaves de la campagne. Mais je le croyois un peu déchu de fon importance & de fes prérogatives dans Yaffi. Cependant c'étoit encore un tort que j'avois avec lui ; & je le vis paroître avec un bel habit, un maintien grave, un ton important : c'étoit enfin un homme de Cour, qui, pouvant devenir Vifir & faire des Princes de Moldavie, fe croyoit déjà au-deffus d'eux. Dans cet

esprit, il débuta par traiter assez mal le Gouverneur de la ville, sur ce que le Grand-Ecuyer ne lui avoit pas encore envoyé le cortège qui devoit le conduire à l'audience du Prince. Le Gouverneur alléguoit en vain que ce tort ne le regardoit pas : Vous ne valez pas mieux l'un que l'autre, répliqua Ali-Aga, mais j'y mettrai ordre. Heureusement ce cortège si desiré parut, il consistoit en un cheval proprement harnaché, & quatre Tchoadars du Prince, destinés à accompagner . . . qui ? le Tchoadar du Pacha de Cotchim qui n'étoit lui-même qu'un Pacha du second ordre. Mais il n'y a point de degrés entre un Turc & un Grec : le premier est tout, le second n'est rien.

C'est encore d'après cette regle qui n'est jamais contestée, qu'Ali-Aga monta à cheval, avec une majesté singuliere, & que toutes les personnes qu'il rencontroit, s'arrêtoient pour le saluer profondément. Il répondit gravement à ces respectueux hommages par un léger coup de tête, & par un petit sourire de bonté. Sa visite au Prince lui valut des présens : chaque pas qu'il faisoit dans Yassi ne servoit pas moins bien ses intérêts que sa dignité personnelle ; & tandis que mon conducteur mêloit ainsi l'utile à l'agréable, je m'occupois des moyens de le remplacer pour continuer ma route. Le Prince de Moldavie ne pouvoit y pourvoir que jus-

qu'aux frontieres Tartares, & j'écrivis par un courier au Sultan S^rasker de Beſſarabie, pour le prier d'envoyer au-devant de moi juſqu'aux confins de la Moldavie.

Ces diſpoſitions faites, je montai dans une voiture que le Prince m'avoit envoyée, & qui, environnée de beaucoup plus d'Ecuyers & de Valets-de-pied que je n'en aurois voulu, me conduiſit au Palais. Je m'empreſſai d'y pénétrer, pour éviter la longueur des cérémonies Turques, qui m'y attendoient & que l'orgueil des Grecs m'avoit préparées.

Je trouvai le Prince ſeul avec ſon frere, dans un appartement dont la richeſſe n'étoit pas auſſi remarquable que deux énormes fauteuils couverts d'écarlate. J'en devinai bientôt toute l'importance; mais je refuſai conſtamment l'honneur d'en occuper un. Le Prince prit lui-même un autre ſiège; & notre ancienne liaiſon, qui fourniſſoit au début de notre entretien, le conduiſit à me confier l'embarras de ſa poſition préſente. J'apperçus aiſément que le fanatiſme intriguant de ſon frere la rendoit véritablement cruelle, & l'expoſoit à de grands riſques pour l'avenir. Nous terminâmes cette conférence par décider les arrangemens néceſſaires pour mon départ : après quoi il me fallut eſſuyer toutes les cérémonies Turques. La plus importante, celle qui marque le plus d'égards, eſt de préſenter le cherbet : elle eſt toujours ſuivie de

l'aſperſion d'eau roſe & du parfum d'aloës. Ce cherbet, dont on parle ſi ſouvent en Europe, & que l'on y connoît ſi peu, eſt compoſé avec des pâtes de fruits au ſucre, qu'on fait diſſoudre dans l'eau, & qui ſont tellement muſquées, qu'on peut à peine goûter cette liqueur; auſſi le vaſe, une fois rempli, ſuffit-il aux viſites de toute la ſemaine. J'en uſai donc avec autant de diſcrétion que des confitures qui accompagnent le café, & dont on ne change jamais la cuiller. Cependant tout ce cérémonial répété dans l'anti-chambre en faveur de mon laquais, fut admis par lui d'une maniere beaucoup moins économique; ſon appétit ne ſe refuſa à rien, il mangea tout ce qu'on lui préſenta de gingembres confits, il avala d'un ſeul trait tout le vaſe de cherbet; & les courtiſans étoient encore dans l'admiration, lorſque je ſortis de l'appartement du Prince.

Je trouvai à mon retour chez les Cordeliers, pluſieurs Grecs de ma connoiſſance qui m'y attendoient; j'en retins quelques-uns à dîner, ils m'accompagnerent enſuite dans les viſites que javois à rendre.

La ville de Yaſſy, placée dans un terrain fangeux, eſt environnée de collines qui préſentent de toutes parts des ſites champêtres où l'on auroit pu conſtruire les maiſons de campagne les plus agréables. Mais à peine y voit-on quelques troupeaux; & ſi l'on excepte les mai-

fons des Boyards & celles qu'occupent les Grecs qui viennent de Conftantinople à la fuite du Prince, pour partager avec lui les dépouilles de la Moldavie, toutes les autres habitations de la capitale fe reffentent de la plus grande mifere.

Les Boyards (1) repréfentent avec beaucoup de morgue les Grands du pays ; mais ils ne font en effet que des propriétaires affez riches, & des vexateurs très cruels : rarement ils vivent dans une bonne intelligence avec leur Prince ; leurs intrigues fe tournent prefque toujours contre lui : Conftantinople eft le foyer de leurs manœuvres. C'eft là que chaque parti porte fes plaintes & fon argent ; & le Sultan Séraf-kier de Beffarabie eft toujours le refuge des Boyards que la Porte croit devoir facrifier à fa tranquillité. La fauve-garde du Prince Tartare affure l'impunité du Boyard : fa protection le rétablit fouvent, mais il faut toujours que cette protection foit payée.

Ces différentes dépenfes dont les Boyards fe rembourfent par des vexations particulieres, jointes aux taxes que le Prince leur impofe pour

(1) On appelle ainfi les grands Terriers : ce font des efpèces de Nobles fans autre titre que leurs richeffes ; mais la richeffe foumet tout, & l'ordre le mieux établi lui réfifteroit difficilement.

Digitized by Google

acquitter la redevance annuelle & les autres objets de dépenſe dont je viens de parler, ſurchargent tellement la Moldavie, que la richeſſe du ſol peut à peine y ſuffire. On peut auſſi aſſurer que cette province, ainſi que la Valachie qui lui eſt contiguë, en ſe ſoumettant à Mahomet II, ſous la clauſe d'être l'une & l'autre gouvernées par des Princes Grecs, & de n'être aſſujetties qu'à un impôt modéré, n'ont pas fait un auſſi bon marché que les Auteurs de ce Traité s'en étoient flattés. Ils n'avoient pas prévu ſans doute que la vanité des Grecs mettroit le Gouvernement de ces provinces à l'enchere : ils ſe ſont auſſi diſſimulé les ſuites funeſtes de la clauſe d'amovibilité réſervée pour le Grand-Seigneur. Marché terrible entre un deſpote avide, & des eſclaves orgueilleux qu'il éleve à la Principauté quand il lui plaît, & qu'il en dépouille quand il veut. On ſent en effet que cette amovibilité ne pouvoit manquer de porter la redevance de ces provinces par une progreſſion rapide au taux le plus exceſſif, & qu'une déprédation générale en devenoit le réſultat néceſſaire. Auſſi voit-on que tout l'art de ces Gouvernemens ſubalternes ſe réduit à ſaiſir & à mettre en œuvre tous les moyens d'accélérer cette horrible déprédation.

La Moldavie & la Valachie étoient anciennement une colonie Romaine. On y parle en-

core aujourd'hui un latin corrompu, & ce langage ſe nomme *Roumié*, langue Romaine. Ces provinces, malheureuſes ſous le joug altier des Romains, gémiſſent aujourd'hui ſous le poids d'une oppreſſion bien plus cruelle & bien plus humiliante, puiſqu'elles ſont ravagées par des ſubalternes revêtus d'une autorité précaire & momentanée.

Tout étant diſpoſé pour continuer ma route, je me ſéparai d'Ali-Aga, en récompenſant ſes bons offices ; & je partis de Yaſſy accompagné de deux Jéniſſaires de la garde du Prince, & d'un Grec chargé de me conduire. Ces trois perſonnes exerçoient par-tout où nous paſſions les grands principes qui conviennent aux Moldaves, & qu'Ali-Aga m'avoit appris ; mais un tour de force & de brigandage que fit un des deux Turcs, mérite d'être rapporté. Nous paſſions dans un vallon aſſez agréable, bordé de collines ; des moutons y paiſſoient ſous la garde de pluſieurs bergers. Je queſtionnai un des Jéniſſaires ſur la qualité des laines du pays : vous allez en juger, me dit-il ; auſſi-tôt il pique ſon cheval vers le troupeau, le diſperſe, caracole au milieu, fixe le plus gros mouton, s'attache à ſa pourſuite, le joint au galop, ſe panche, le ſaiſit par la toiſon, l'enleve d'une main, le met en travers ſur le devant de la ſelle, en s'y raffermiſſant lui-même, & me rejoint à toute

bride. Je fis de vains efforts pour faire restituer cet animal au propriétaire, ou lui en faire payer la valeur; on se mocqua de ma délicatesse : le Turc conserva sa prise, & s'en régala le soir avec son camarade.

Cette partie de la Moldavie que nous parcourions, me parut aussi belle que celle que nous avions traversée pour arriver à Yassy; mais j'observerai qu'elle devenoit plus montueuse à mesure que nous approchions de Kichenow. Nous descendîmes ensuite par des gorges toujours plus larges & plus découvertes, à la fin desquelles nous découvrîmes la Bessarabie. Nous n'y avions pas encore pénétré, que les collines de droite & de gauche étoient déjà couvertes d'un nombre infini de Dromadaires (1). Le Grec qui m'accompagnoit me fit observer que ces animaux qui appartiennent aux Tartares, en pénétrant ainsi sur un territoire

(1) Cet animal qui a deux bosses sur le dos, est infiniment plus grand que le chameau qui n'en a qu'une; mais il paroît qu'on n'est pas généralement d'accord sur l'application des noms qui doivent distinguer ces deux espèces d'animaux : cependant comme les Arabes qui n'ont que le chameau à une bosse le nomment *Devé*, & l'Autruche, *Devécouchou* (l'oiseau-chameau), il paroît que le nom de Dromadaire doit distinguer celui de ces animaux du même genre qui a deux bosses.

étranger, occaſionnent de fréquentes diſcuſſions qui ne ſe terminent jamais qu'après que les pâturages en litige ont été conſommés.

Nous vîmes bientôt un plus grand nombre de ces troupeaux, & j'y remarquai des Dromadaires blancs.

Nous avions à peine paſſé la frontiere que nous apperçûmes un grouppe de cavaliers qui venoient à nous : c'étoit l'interprête du Sultan Sérasker, que ce Prince envoyoit à ma rencontre avec dix Seimens de ſa garde. Le courier que je lui avois expédié les accompagnoit. Il me remit la réponſe du Sultan, & l'interprête y ajouta les choſes honnêtes qu'on l'avoit perſonnellement chargé de me dire; après quoi quatre cavaliers s'étant mis à l'avant-garde, nous continuâmes notre route dans un pays plat, totalement découvert, & ſur un ſol ferme où la route étoit à peine tracée.

Mon nouveau conducteur étoit un Juif renégat né en Pologne. Il parloit Allemand, & il aimoit tant à parler, que je n'eus beſoin de lui faire aucune queſtion pour ſavoir à fond toute ſon hiſtoire. Il m'apprit auſſi que les Noguais étoient mécontens du Kam, dont la foibleſſe avoit cédé au Grand-Seigneur le droit d'Ichtirach (1) ſur les deux provinces du Yé-

(1) On a déjà dit que ce droit ſe prélevoit en blés à un prix onéreux au cultivateur.

deſan & du Dgamboylouk que j'avois à traverſer pour me rendre à Orcapi; mais notre converſation étoit fréquemment interrompue par une circonſtance qui ne mérite cependant d'être rapportée que parce qu'elle a ſervi à m'établir avantageuſement dans l'eſprit ſuperſtitieux des Tartares.

En arrivant ſur la frontiere, au moment où mon eſcorte me rencontra, une cygogne, eſpèce d'oiſeau qui ſe nourrit de ſerpens, qui niche ſur les maiſons, & que les Orientaux révérent comme des Dieux pénates, parut auſſi venir à ma rencontre: elle paſſe d'un vol rapide à gauche très près de ma voiture, en fait le tour par derriere, repaſſe par la droite, pourſuit ſon vol ſur le chemin, & ſe poſe à 200 toiſes en avant des cavaliers qui me précédoient; elle ſe releve lorſqu'ils approchent, reprend ſon vol vers ma voiture, en fait encore le tour, va reprendre ſon poſte avancé, & répete cette manœuvre juſqu'à notre arrivée à Kichela (1).

Cette ville, où réſide le Sultan qui commande en Beſſarabie, eſt conſidérée comme la capitale de cette province. Le Prince qui occupoit ce poſte étoit fils aîné du Sultan régnant,

(1) Kichela veut dire quartier-d'hiver.

& avoit le titre de Sérasker (1) (généraliſſime). Un Mirza (2) vint à mon arrivée pour me complimenter de ſa part, & me conduire dans le logement qu'on m'avoit préparé. Je me rendis enſuite avec ce gentilhomme chez le Sultan (3). C'étoit un jeune Prince de 18 à 20 ans, aſſez grand, bien fait, d'une figure plus noble qu'agréable, & dont le maintien modeſte étoit accompagné d'un peu d'embarras. Je pris ſoin de le diſſiper, & j'apperçus que ce Prince ainſi que les Mirzas qui compoſoient cette cour prétendue barbare, avoient infiniment plus de douceur & d'aménité que l'on n'en trouve ſouvent chez les nations prétendues policées.

Excepté les vêtemens du Sultan & des Mirzas, qui, ſans être riches, ont une ſorte de recherche & d'élégance, tous les meu-

(1) Sérasker eſt un mot turc compoſé de *ſer* qui en Perſan veut dire *tête*, & d'*asker*, *ſoldats*. C'eſt un grade militaire qui n'admet point de ſupérieur. On ne peut le comparer qu'à Généraliſſime, & l'on donne ordinairement ce titre à ceux qui commandent ſur la frontiere, ou qui ſont détachés avec un corps de troupes conſidérable.

(2) Mirza : c'eſt la domination de tous les nobles. On verra dans la ſuite de ces Mémoires les différentes claſſes de la Nobleſſe Tartare.

(3) On a déjà vu que Sultan veut dire Prince du ſang.

bles chez les Tartares n'offrent que le nécessaire le plus ſtrict. Le luxe des vîtres ne ſe trouve même que dans l'appartement du Prince; des chaſſis de papier ferment toutes les autres fenêtres pendant l'hiver, & l'on s'en débarraſſe en été, afin de reſpirer plus librement, & jouir ſans obſtacle de la vue de la mer Noire qu'on apperçoit dans le lointain. Le Sultan me donna à ſouper; & quoique j'euſſe un très grand appétit, je ne laiſſai pas de m'appercevoir que les excellens poiſſons du Nieſter qu'on nous ſervit, auroient mérité de meilleurs cuiſiniers que n'en ont les Tartares. Le plaiſir de la chaſſe du vol & des lévriers eſt auſſi le ſeul qui m'a paru les occuper; & le Sultan faiſoit fréquemment de ces parties avec une nombreuſe ſuite de Mirzas. On part pour ces chaſſes avec armes & bagages : elles durent pluſieurs jours; le camp s'établit tous les ſoirs, un corps de troupes eſt toujours à la ſuite du Sérasker, & quelquefois ces parties de plaiſir ne ſont que le prétexte d'expéditions plus ſérieuſes.

On paſſa la nuit à réparer une petite voiture que j'avois achetée à Yaſſy, & dont j'avois fait une eſpèce de dormeuſe ; un chariot portoit les malles , qui juſqu'en Moldavie avoient été chargées ſur ma voiture; & les ordres du Sultan étant expédiés , je partis le lendemain de Kichela, avec un Mirza chargé

de me conduire à Bactchéferay (1) fous l'efcorte de quarante cavaliers armés d'arcs, de flèches & de fabres. Accoutumé au peu d'ordre, de difcipline & d'intelligence militaire qui regne dans les troupes, je ne devois pas fuppofer les Tartares mieux inftruits. Cependant après avoir paffé le Niefter, qui fépare la Beffarabie du Yedfan dont on croyoit les hordes dans une forte de foulevement, l'Officier qui commandoit le détachement ordonna les difpofitions de la marche en militaire éclairé; une avant-garde de douze cavaliers précédoit de 200 pas ma voiture, que l'Officier prit fous fa garde particuliere avec huit hommes, dont il plaça quatre à chaque portiere. Les deux chariots de fuite venoient après; huit autres cavaliers fermoient la marche, & deux pelotons de fix hommes chacun, à plus de 600 pas

(1) Bactcheferay eft la réfidence du Kam des Tartares. Cette ville, confidérée aujourd'hui comme la capitale de la Crimée, n'étoit autrefois qu'une maifon de plaifance nommée le Palais des Jardins. Les Souverains, en s'y fixant, y ont attiré nombre d'habitans; & cette ville, en confervant le même nom, a fucceffivement ufurpé la primatie fur l'ancienne ville de Crimée, qui n'eft plus aujourd'hui qu'un mauvais village où les tombeaux feuls témoignent fon ancienne importance.

de

de distance, éclairoient notre droite & notre gauche.

Les plaines que nous traversions sont tellement de niveau & si découvertes, que l'horison nous paroissoit à cent pas de tous côtés: aucune inégalité, pas même le moindre arbuste, ne varie ce tableau; & nous n'apperçûmes pendant toute la journée que quelques Noguais à cheval, dont l'œil perçant de mes Tartares distinguoit les têtes, lorsque la convexité de la terre cachoit encore le reste du corps. Chacun de ces Noguais se promenoit à cheval tout seul; & ceux que nos patrouilles interrogerent, nous tranquilliserent sur les prétendus troubles qu'on nous avoit annoncés. Je n'étois pas moins curieux de savoir quel étoit le but de leurs promenades, & j'appris que ces peuples, crus Nomades, parce qu'ils habitent sous des espèces de tentes, étoient cependant fixés par peuplades dans des vallons de huit à dix toises de profondeur qui coupent la plaine du Nord au Sud, & qui ont plus de trente lieues de long sur un demi-quart de lieue de large; des ruisseaux bourbeux en occupent le milieu, & se terminent vers le Sud par de petits lacs qui communiquent à la mer Noire (1). C'est sur

(1) Non-obstant le tableau aride que le pays des

le bord de ces ruiſſeaux que ſont les tentes des Noguais, ainſi que les hangars deſtinés à ſervir d'abri pendant l'hiver aux nombreux troupeaux de ces peuples paſteurs. Chaque propriétaire a ſa marque diſtinctive; on imprime cette marque avec un fer rouge ſur la cuiſſe des chevaux, des bœufs & des dromadaires: les moutons marqués en couleur ſur la toiſon, ſont gardés à vue & s'éloignent peu des habitations; mais toutes les autres eſpèces réunies en troupeaux particuliers, ſont conduites au printemps dans les plaines, où le propriétaire les abandonne juſqu'à l'hiver. Ce n'eſt qu'aux approches de cette ſaiſon qu'il va les chercher pour les ramener ſous ſes hangars. Cette recherche étoit auſſi le but des Noguais que nous

---

Tartares leur offre conſtamment, & la facilité qu'ils ont de comparer leur ſol avec celui des Moldaves & des Polonois, pour juger des avantages dont ces derniers jouiſſent ; la force de l'habitude a un tel empire, & les beſoins des hommes ſont tellement relatifs à cette habitude, qu'elle maîtriſe toutes les ſenſations. Les Noguais ne conçoivent pas qu'on puiſſe traverſer leurs plaines ſans en envier la poſſeſſion. Vous avez beaucoup voyagé, me diſoit un de ces Tartares avec lequel j'étois lié, avez-vous jamais vu un pays auſſi ſomptueux que le nôtre? Il eſt aiſé de voir que cette épithète établie n'admettoit aucune contradiction.

avions rencontrés ; mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'un Tartare occupé de ce ſoin, dans une étendue de plaine qui d'un vallon à l'autre a toujours dix à douze lieues de large ſur plus de trente lieues de longueur, ne ſait pas même de quel côté il doit diriger ſa marche : il n'y réfléchit pas, il met dans un petit ſac pour trente jours de vivres en farine de millet rôti ; ſix livres de farine lui ſuffiſent pour cela. Ses proviſions faites, il monte à cheval, ne s'arrête qu'au ſoleil couché, met des entraves à ſa monture, la laiſſe paître, ſoupe avec ſa farine, s'endort, ſe réveille, & ſe remet en route. Cependant il obſerve, chemin faiſant, la marque des troupeaux qu'il rencontre, en conſerve la mémoire, communique ſes découvertes aux différens Noguais qu'il trouve occupés du même ſoin, leur indique ce qu'ils cherchent, & reçoit à ſon tour des notions utiles qui terminent ſon voyage. Il eſt ſans doute à craindre qu'un peuple auſſi patient ne fourniſſe quelque jour un militaire redoutable.

Notre premiere journée devoit ſe terminer au vallon le plus voiſin qui n'étoit qu'à dix lieues. Cependant le ſoleil commencoit à baiſſer, & je ne voyois devant moi qu'un triſte horiſon, quand tout-à-coup je ſentis deſcendre ma voiture, & j'apperçus la file des obas (1) qui

(1) Obas, tentes de Noguais.

de droite & de gauche prolongeoient le vallon à perte de vue : nous traversâmes le ruisseau sur un mauvais pont, auprès duquel je trouvai trois de ces obas séparés de la ligne, dont un neuf m'étoit destiné. Mes voitures furent placées en arriere ; le détachement s'établit auprès de moi. Mon premier soin fut d'examiner l'ensemble d'un tableau dont je formois un grouppe isolé ; je remarquai surtout la solitude dans laquelle on nous laissoit, & j'en étois d'autant plus étonné que je me croyois assez curieux pour mériter un peu d'attention. Le Mirza m'avoit quitté en arrivant pour aller demander des vivres, & je m'occupai en attendant, à examiner la structure de ma maison Tartare. C'étoit une grande cage à poulet, dont la charpente construite en treillage, formoit une enceinte circulaire, surmontée d'un dôme ouvert au sommet ; un feutre de poil de chameau fixé extérieurement enveloppoit le tout, & un morceau de ce même feutre recouvroit le trou supérieur destiné à servir de soupirail à la fumée. J'observai aussi que les obas habités par les Tartares & dans lesquels on faisoit du feu, avoient chacun ce même morceau de feutre, attaché en forme de banniere, dirigé du côté du vent, & soutenu par un long bâton qui sortoit de l'intérieur de l'obas : ce même bâton servoit aussi à rabattre

cet éventail, lorſque le feu une fois éteint rendoit l'ouverture inutile ou incommode.

J'admirai ſurtout la ſolidité jointe à la délicateſſe du treillage : des morceaux de cuir employés cruds forment tous les ligamens, & j'appris que mon obas deſtiné à un nouvelle mariée, faiſoit partie de ſa dot.

Nous avions grand appétit, & nous vîmes avec ſatisfaction le Mirza revenir avec deux moutons & une marmite qu'il s'étoit procurée. On ſuſpendit la marmite à trois bâtons écartés par le bas & réunis par les bouts ſupérieurs. La cuiſine ainſi établie, le Mirza, l'Officier & quelques Tartares procédérent à égorger & à dépecer les moutons ; on en remplit la marmite, tandis qu'on préparoit les broches pour faire rôtir ce qui n'avoit pu y trouver place. J'avois eu ſoin de faire proviſion de pain à Kichela : c'eſt un luxe que les Noguais ne connoiſſent pas ; & leur avarice leur interdit auſſi l'uſage habituel de la viande dont ils ſont cependant très friands. Je fus curieux de connoître l'eſpèce de nourriture qu'ils prenoient, & d'ajouter leurs mets à la bonne chere qu'on me préparoit. Le Mirza, auquel je confiai ma fantaiſie en ſourit, & dépêcha un Tartare avec ordre de raſſembler tout ce qui pouvoit la ſatisfaire : cet homme revint bientôt avec un vaſe plein de lait de jument, un petit ſac de farine

de millet rôti, quelques ballotes blanches de la grosseur d'un œuf & dures comme de la craie, une marmite de fer, & un jeune Noguais médiocrement bien vêtu, mais le meilleur cuisinier de la horde. Je m'attache d'abord à bien suivre ses procédés; il met de l'eau dans sa marmite jusqu'aux trois quarts, ce qui pouvoit faire deux pintes; il y ajoute environ six onces de farine de millet rôti; il met son vase auprès du feu, tire une spatule de son gousset, l'essuie sur sa manche, remue circulairement du même côté, & jusqu'au premier frémissement de la liqueur; il demande alors une des ballottes blanches (c'étoit du fromage de lait de jument saturé de sel & desséché), la fait casser par petits morceaux, jette ces morceaux dans son ragoût, continue à tourner dans le même sens; la bouillie s'épaissit; il tourne toujours, mais vers la fin avec effort; jusqu'à consistance de pain cuit sans levure, il retire alors sa spatule, la remet dans son gousset, renverse la marmite sur sa main & me présente un cylindre de pâte feuilletée en spirale. Je m'empressai d'en manger & je fus véritablement plus content de ce ragoût que je ne l'avois esperé. Je goûtai aussi le lait de jument, que j'aurois peut-être trouvé aussi bon, sans un peu de prévention dont je ne pus garantir mon jugement.

Tandis que je m'occupois de mon souper avec autant de recherche, on me préparoit une scène plus intéressante.

J'ai dit qu'à mon arrivée les Noguais retirés chacun dans leur hutte, ne montroient aucune curiosité de me voir, & j'avois déjà fait le sacrifice de mon amour-propre à cet égard, quand j'apperçus une troupe assez considérable qui s'avançoit vers nous : la tranquillité, la lenteur même avec laquelle elle s'approchoit, ne pouvoit nous donner aucune inquiétude. Nous ne pouvions cependant soupçonner les motifs qui conduisoient ces Noguais de notre côté; lorsque nous les vîmes s'arrêter à plus de 400 pas, & l'un d'eux s'avançant seul jusqu'auprès du Mirza qui me conduisoit, lui exposa le desir que les principaux de sa nation avoient de nous voir; il ajouta, que ne voulant troubler en rien notre repos, il avoit été député pour demander si cette curiosité ne me déplairoit pas, & dans ce cas, qu'elle étoit la place, où ses camarades me seroient le moins incommodes. Je répondis moi-même à l'Ambassadeur, & je l'assurai qu'ils étoient tous les maîtres de se mêler avec nous, qu'entre amis il ne pouvoit y avoir aucune place distincte, encore moins de ligne de démarcation. Le Noguais insista sur l'ordre qu'il avoit à cet égard, & le Mirza se leva pour lui indiquer le site jus-

qu'où les spectateurs pouvoient s'avancer : la troupe des curieux vint bientôt l'occuper. Je ne tardai pas non plus à m'en approcher, pour me laisser considérer de plus près & me procurer le plaisir de faire connoissance avec ces Messieurs. Ils se leverent tous quand je fus à portée d'eux, & le plus remarquable auquel je m'adressai me salua en m'ôtant son bonnet & en s'inclinant : j'avois observé ce cérémonial de la part du député au Mirza, & j'en avois été d'autant plus surpris, que les Turcs ne découvrent jamais leur tête que pour se mettre à leur aise, & seulement lors qu'ils sont seuls ou dans la plus grande familiarité. C'est aussi par cette raison que les Ambassadeurs Européens & leur suite, vont aux audiences du Grand-Seigneur le chapeau sur la tête : se présenter autrement devant un Turc, seroit manquer aux bienséances, & j'aurai des remarques plus importantes à faire sur le rapport des usages des Tartares avec les nôtres.

Si je tirai peu de lumiere de mes Noguais, c'est sans doute parceque je manquai de leur faire des questions qui auroient pu m'éclairer. Cependant la satisfaction attachée à toutes les choses nouvelles, me rendit la fin de cette journée assez agréable. Je m'accommodai aussi très-bien de mon souper ; mais cette cuisine Tartare ne dut son succès auprès de mes gens, qu'au

qu'au grand appétit qui fait tout trouver tout bon. Ils ne concevoient pas qu'on pût s'amuser du mal-être. J'étois en apparence le seul objet de leurs plaintes : mais depuis j'ai bien apperçu qu'ils ne me souhaitoient une aisance personnelle, que pour acquérir le droit de gémir librement sur leurs privations ; en les partageant, je sus me rendre mes gens moins incommodes, & je donne cette recette à tous les voyageurs, comme la meilleure qu'ils puissent suivre.

Quelqu'intéressans que fussent les Noguais, pressé d'abréger mon séjour parmi eux & d'aller le lendemain coucher à la seconde vallée, je partis de grand matin, & nous vîmes le soleil paroître sur l'horizon de ces plaines, comme les navigateurs l'observent en mer. Nous ne découvrîmes pendant cette matinée que quelques monticules semblables à celles qu'on voit dans beaucoup de parties de la Flandre, & surtout dans le Brabant, où l'opinion commune est, qu'elles ont été formées à main d'homme, & par la réunion des pelletées de terre que chaque soldat apportoit anciennement sur le corps mort de son Général pour lui élever un mausolée. On voit également un grand nombre de ces monticules dans la Thrace, où, ainsi qu'en Tartarie, dans le Brabant & partout où elles se trouvent, elles ne sont jamais

ſeules. Mais cette quantité de Généraux morts & ſouvent inhumés à des diſtances à-peu-près égales, & toujours avec un rapport de poſition qui ſemble plutôt indiquer une intention que le ſimple effet du haſard, m'avoit fait chercher dans les uſages actuels, ce qui pouvoit avoir donné lieu à la formation de ces prétendus mauſolées. Il m'a paru qu'on pouvoit en démêler le motif dans l'habitude que les Turcs ont encore aujourd'hui, lorſqu'ils vont à la guerre, de marquer par des monticules de terre, placées en vue l'une de l'autre, la route que leur armée doit ſuivre. Ces élévations ſont à la vérité moins grandes que celles dont je viens de parler & qui ont réſiſté à l'action des ſiècles ſur la ſurface de la terre. Mais ne peut-on pas ajouter à mon obſervation, que dans le cas où les monticules des anciens n'auroient eu d'autres objets que celui de jalonner leurs routes, afin d'aſſurer leur communication, l'eſprit de conquête qui les faiſoit pénétrer dans des pays inconnus, devoit auſſi les inviter à préſerver d'une deſtruction facile ces points de reconnoiſſement ? A l'égard des oſſemens qui ont été trouvés ſur quelques monticules, ils ſont ſeulement la preuve qu'on les faiſoit auſſi ſervir de ſépulture aux Généraux & aux ſoldats qui mouroient ſur la route de ces armées: mais la plupart des buttes qu'on fait miner en Flandre,

ont prouvé que tous ces amas n'étoient pas des tombeaux ; & si l'on est ramené à les considérer comme des jalons, cette hypothèse donneroit encore l'explication des travaux dont parle Xénophon dans sa Retraite des Dix-mille. Un sol inconnu devoit offrir aux Grecs, à chaque instant, des obstacles plus difficiles à vaincre, & des pièges plus redoutables, que les nations même qu'il falloit intimider ou repousser.

Je ne vis sur ma route aucune apparence de culture, parce que les Noguais évitent d'ensemencer les lieux fréquentés : près des chemins, leurs semailles n'y serviroient que de pâture aux chevaux des voyageurs. Mais si ces mesures sauvent les Tartares de ce genre de déprédation, rien ne peut sauver leurs champs d'un fléau plus funeste. Des nuées de sauterelles fondent fréquemment dans les plaines des Noguais, choisissent de préférence les champs de millet, & les ravagent en un instant. Leur approche obscurcit l'horison, & le nuage que produit la multitude énorme de ces animaux fait ombre au soleil. Si les Noguais cultivateurs sont en assez grand nombre, par leur agitation & par leurs cris, ils parviennent quelquefois à détourner l'orage, sinon les sauterelles s'abattent sur leurs champs, & y forment une couche de 6 à 7 pouces d'épaisseur. Au bruit de leur vol succéde celui de leur travail dévorant ; il ressemble au cli-

quetis de la grêle, & son résultat la surpasse en destruction. Le feu n'est pas plus actif; & l'on ne retrouve aucun vestige de végétation lorsque le nuage a repris son vol, pour aller produire ailleurs de nouveaux désastres.

Ce fléau s'étendroit sans doute sur une culture abondante, & la Grèce & l'Asie Mineure y seroient plus fréquemment exposées, si la mer Noire n'engloutissoit la plupart de ces nuées de sauterelles lorsqu'elles tentent de franchir cette barriere.

J'ai vu souvent les plages du Pont-Euxin, vers le Bosphore de Thrace, couvertes de leurs cadavres desséchés, & en si grand nombre, qu'on ne pouvoit marcher sur le rivage, sans enfoncer jusqu'à mi-jambe dans cette couche de squelettes pelliculaires. Curieux de connoître la véritable cause de leur destruction, j'ai cherché les occasions d'en observer le moment; & j'ai été témoin de leur anéantissement total, par un orage qui les surprit assez près de la côte pour que leurs corps y fussent apportés par les vagues avant d'avoir été desséchés : ces cadavres y produisirent une telle infection qu'il fallut plusieurs jours, avant de pouvoir en approcher.

Nous arrivâmes avant midi à la premiere vallée; & pendant que le Mirza chargé du soin de me conduire, cherchoit ceux qui devoient ordonner les relais que nous avions à

prendre, je m'approchai d'un grouppe de Noguais rassemblés autour d'un cheval mort qu'on venoit de déshabiller. Un jeune homme nud, d'environ 18 ans, reçut sur ses épaules la peau de cet animal. Une femme qui faisoit avec beaucoup de dextérité l'office de tailleur, commença par couper le dos de ce nouvel habit, en suivant avec ses ciseaux le contour du col, la chûte des épaules, le demi-cercle qui joint la manche & le côté de l'habit, dont la longueur fut fixée au dessous du genou. Il ne fut pas nécessaire de soutenir une étoffe que son humidité avoit déjà rendue adhérente à la peau du jeune homme. La couturiere procéda aussi lestement à former les deux devans croisés & les manches; après quoi le manequin qui servoit de moule, donna en s'accroupissant la facilité de coudre les morceaux; de maniere que vêtu en moins de deux heures d'un bon habit bai-brun, il ne lui resta plus qu'à tanner ce cuir par un exercice soutenu : ce fut aussi son premier soin, & je le vis bientôt sauter lestement à poil sur un cheval pour aller joindre ses compagnons, qui s'occupoient à rassembler les chevaux dont j'avois besoin, & dont le nombre n'étoit pas à beaucoup près complet.

On sait déjà que les chevaux Tartares sont répandus dans les plaines, en troupeaux particuliers & distingués par la marque du proprié-

taire ; mais comme il exiſte un ſervice public auquel chaque individu doit contribuer, il exiſte auſſi un troupeau de chevaux appartenant à la communauté. Ce troupeau eſt gardé à vue à portée des habitations. Mais ces animaux libres dans la campagne n'y ſont pas faciles à ſaiſir. On ſent encore que le choix qu'il faut en faire pour fournir les différens chevaux de trait & de ſelle, ajoute à la difficulté ; c'eſt à quoi les Noguais réuſſiſſent par une méthode qui donne en même temps aux jeunes gens, toujours deſtinés à cette eſpèce de chaſſe, une occaſion de devenir les plus intrépides & les plus adroits cavaliers qui exiſtent. Ils ſe muniſſent à cet effet d'une longue perche, au bout de laquelle eſt attachée une corde, dont l'extrémité terminée en œillet paſſé dans la perche, forme un nœud-coulant aſſez ouvert pour que la tête d'un cheval puiſſe y paſſer facilement. Munis de cet outil, ces jeunes Noguais montés à poil, la longe du licol paſſée dans la bouche du cheval, joignent à toutes jambes le troupeau, obſervent l'animal qui leur convient, le pourſuivent avec une extrême agilité, l'atteignent malgré ſes ruſes, auxquelles ils ſe prêtent avec une adreſſe infinie, le gagnent à la courſe, & ſaiſiſſant le moment où le bout de la perche eſt arrivé au-delà des oreilles du cheval, ils font paſſer ſa tête dans le nœud cou-

lant, ralentiſſent leur courſe, & retiennent ainſi leur priſonnier qu'ils ramenent au dépôt.

Comme il me falloit près de 80 chevaux, & qu'il n'y avoit à leur pourſuite qu'une demi-douzaine d'Ecuyers, leur exercice dura aſſez long-temps pour m'en donner tout le plaiſir; mais le relais fut ſi bien choiſi que nous pumes encore arriver d'aſſez bonne heure dans le fauxbourg d'Oczakow où nous logeâmes.

Cette fortereſſe, ſituée ſur la rive droite du Boriſthène & près de ſon embouchure, occupe une petite pente qui conduit au fleuve. Un foſſé & un chemin couvert ſont les ſeuls ouvrages qui défendent la place : elle a la forme d'un parallélogramme incliné ſur ſa longueur, & l'on y remarque, ainſi qu'à Bender & à Cotchim, une nombreuſe artillerie, dont chaque pièce mal montée eſt accollée de deux énormes gabions qui ſervant de merlons forment l'embraſure.

Quelques Juifs établis dans le fauxbourg d'Oczakow y tiennent auberge. Ils nous furent d'un grand ſecours pour renouveller nos vivres & nous mettre en état de traverſer les plaines du Dgamboylouk, également habitées par les Noguais. Nous employâmes la matinée du lendemain à traverſer le Boriſthène. Ce fleuve, retréci à ſon embouchure par une langue de terre qui appartient à la rive oppoſée, & qu'on

nomme Kilbournou (1), forme en-dedans une espèce de lac qui se prolonge vers le nord d'où le fleuve descend. Sa largeur est de plus de deux lieues entre Oczakow & le fort situé vis-à-vis à la naissance de la pointe de sable ; c'est dans cette direction que nous passâmes le Boristhène. Des bâtimens destinés à cet usage sont voilés pour profiter du vent favorable, & peuvent aussi se pousser à la perche, à cause du bas-fond qui ne leur manque que vers le milieu & pendant l'espace de quelques toises seulement.

Après trois heures de cette ennuyeuse navigation, pendant laquelle nous ne fumes distraits que par les bonds de quelques dauphins, nous abordâmes à Kilbournou, vis-à-vis le château qui y est situé : le débarquement de mes voitures & la réunion des chevaux dont nous avions besoin, occuperent mes conducteurs le reste de la journée que j'employai à visiter le château. Il ne m'offrit rien de remarquable que son inutilité. En effet, son artillerie destinée à concourir avec celle d'Oczakow à la sûreté du fleuve, ne pouvant croiser son feu à une aussi grande distance, laisse constamment la liberté de pénétrer par le centre. J'ai observé que des batteries placées à la pointe de Kilbournou &

(1) Le nez ou le cap du Cheveu.

ſur un banc de rocher ſitué à la rive oppoſée, défendroient conſtamment le paſſage à toute eſpèce de bâtiment; mais c'eſt ce que les Turcs n'ont pas encore été en état de calculer; & j'aurai d'autres occaſions plus importantes de déterminer les bornes de leurs connoiſſances militaires.

On étoit convenu de ſe mettre en route une heure avant le jour, & j'avois élu mon domicile dans un chariot diſpoſé en dormeuſe, afin de prolonger le repos dont je commençois à avoir beſoin.

Le Commandant de mon eſcorte ignoroit cette diſpoſition; & après avoir rangé ſa troupe dans l'ordre que j'ai déjà expliqué, il accompagnoit ſoigneuſement ma berline, juſqu'à ce que la pointe du jour lui permît d'appercevoir que je ne l'occupois pas : il ſe plaignit alors très vivement du peu de ſoin qu'on avoit eu de lui indiquer la voiture où je m'étois placé, & vint ſur le champ l'environner avec la petite troupe qu'il s'étoit réſervée à cet effet. On ſentira ſans doute que je ne rapporte cette circonſtance, que parce qu'elle développe le moral des Tartares; elle préſente conſtamment le germe des plus ſaines idées.

Notre route nous avoit rapprochés de la mer Noire : nous ſuivions de temps en temps le rivage, & le ſeul bruit des vagues nous offroit

un objet d'intérêt que nous ne pouvions trouver dans les plaines rases que nous avions parcourues jusqu'alors. Celles qu'il nous restoit à prolonger étoient également dépouillées ; mais l'on m'a assuré qu'anciennement elles étoient couvertes de forêts, & que les Noguais en avoient arraché jusqu'aux moindres souches, afin d'y être à l'abri de toute surprise. Si cette précaution peut en effet garantir une nation tellement transportable, qu'en moins de deux heures elle peut déménager ; ce moyen de sûreté a privé les Tartares de la ressource du chauffage nécessaire au climat. C'est aussi pour y pourvoir que chaque famille rassemble avec soin la fiente de ses troupeaux. On pêtrit cette fiente avec un peu de terre sablonneuse, & il en résulte une espèce de tourbe, qui par malheur enfume les Tartares beaucoup plus qu'elle ne les chauffe.

Aucun peuple ne vit plus sobrement. Le millet & le lait de jument sont sa nourriture habituelle : cependant les Tartares sont très carnivores ; un Noguais peut parier qu'il mangera tout un mouton, & gagner ce pari sans se donner une indigestion. Mais leur goût à cet égard est contenu par leur avarice ; & cette avarice est portée au point qu'ils se retranchent généralement tous les objets de consommation qu'ils peuvent vendre. Ce n'est aussi que lorsque

quelque accident fait périr un de leurs animaux, qu'ils se régalent de sa chair, pourvu qu'ils puissent toutefois être à temps de saigner l'animal mort. Ils suivent également ce précepte du Mahométisme sur les animaux malades. Les Noguais observent alors tous les périodes de la maladie, afin de saisir le moment où leur avarice condamnée à perdre la valeur de l'animal, leur appétit peut encore se ménager le droit de s'en repaître, en tuant la bête un instant avant sa mort naturelle.

Les foires de Balta & quelques autres qui sont établies sur les frontieres des Noguais, leur procurent le débit annuel des immenses troupeaux qu'ils possèdent. Le bled qu'ils recueillent en abondance se débite également par la mer Noire, ainsi que les laines, soit du produit de toutes, soit pelades (1) : il faut encore joindre à ces objets de commerce quelques mauvais cuirs & une grande quantité de peaux de lièvres.

Ces différens articles réunis procurent annuellement aux Tartares des sommes considé-

(1) On appelle laines pelades celles qui sont séparées des peaux par le secours de la chaux. Cette opération ne peut avoir lieu sur les animaux vivans ; elle procure la plus grande quantité de laine possible, mais en détériore la qualité.



rables, qu'ils ne reçoivent qu'en ducats d'or de Hollande ou de Venise : mais l'usage qu'ils en font, anéantit toutes les idées de richesse que cet énorme numéraire présente.

Constamment augmenté sans qu'aucun besoin d'échange en rende une partie à la circulation, l'avarice s'en empare, elle enfouit tous ces trésors; & les plaines qui les recèlent, n'offrent aucune indication qui puisse guider dans les recherches qu'on voudroit en faire. Plusieurs Noguais, morts sans dire leur secret, ont déjà soustrait des sommes considérables. On pourroit aussi présumer que ces peuples se sont persuadés, que s'ils étoient forcés d'abandonner leur pays, ils pourroient y laisser leur argent sans en perdre la propriété. En effet, elle seroit pour eux la même à 500 lieues de distance : ils ne connoissent d'autre jouissance que l'opinion de posséder; mais cette opinion a pour eux tant d'attraits qu'on voit fréquemment un Tartare s'emparer d'un objet quelconque pour le seul plaisir de le posséder un moment. Bientôt contraint de le restituer, il faudra qu'il paye encore une amende assez considérable; mais il a joui à sa maniere, il est content : l'avidité des Tartares ne calcule jamais les pertes éventuelles, elle ne jouit que des bénéfices momentanés.

Nous approchions d'Orcapi, & nous n'avions

plus qu'un mauvais gîte à ſupporter, lorſque je reçus un courier envoyé à ma rencontre. Il étoit chargé des ordres du Kam des Tartares, pour m'aſſurer des facilités que j'avois eu le bonheur de me procurer.

Nous paſsâmes la nuit dans une mauvaiſe barraque, couverte de roſeaux, ſeule production du marais où elle étoit ſituée, aſſez près de la mer. Nous en ſuivîmes le rivage le lendemain matin, & nous apperçumes bientôt la côte occidentale de la preſqu'iſle qui s'étendoit en mer ſur notre droite. Cette terre, également platte, mais plus élevée que la plaine où nous étions, s'y réunit par un talus aſſez doux qui ſemble dreſſé au cordeau, & dont la partie ſupérieure préſente le profil des lignes d'Orcapi. Nous les prolongeâmes d'aſſez bonne heure, & nous paſsâmes le foſſé ſur un mauvais pont de bois qui joint la contreſcarpe à une porte voûtée qui traverſe le terre-plein, & dont le Portier tient tous les ſoirs la preſqu'iſle ſous la clef. Une des redoutes qui coupe ces lignes à la portée du canon, revêtue en maçonnerie, garnie d'artillerie & de quelques ſoldats Turcs, jointe au commerce des Ruſſes & des Tartares, a fait établir près de cette porte un mauvais village, où je mis pied à terre, dans le logement qu'on m'y avoit préparé. Le commandant de la citadelle ne tarda pas à me faire complimenter ſur mon arrivée, en m'envoyant

un plateau chargé de viande de mouton rôti à la Turque, qu'on nomme Orman Kébab (1). Je reçus bientôt auſſi une députation des Jéniſſaires de la forteresse, qui m'invitoient à m'inſcrire dans leurs compagnies; & j'acceptai cette offre avec autant d'empreſſement qu'ils en eurent à recevoir le préſent de ma bienvenue. Le corps des Jéniſſaires, compoſé dans ſon origine d'eſclaves enlevés à la guerre par les Turcs ſur les Chrétiens, a été long-temps recruté par les enfans de tribut: mais les privilèges accordés à cette nouvelle milice, déterminerent les Turcs à y faire inſcrire leurs enfans. L'abus du privilège & le nombre des prétendans s'accrurent l'un par l'autre; on ne vit plus de sûreté que ſous la protection de ce corps. Les Grands s'y firent inſcrire. Le Grand-Seigneur lui-même voulut lui appartenir; & perſonne n'apperçut que ménager ſon inſolence, c'étoit travailler à l'accroitre. La règle établie ſoutint long-temps ce corps contre ſes propres déſordres; mais ils ceſſerent enfin de ſe maintenir dans l'indépendance individuelle.

---

(1) Orman Kébab (le rôti des bois), c'eſt le rôti favori des Turcs; il conſiſte en des morceaux de mouton coupés & enfilés ſur des brochettes alternativement avec des tranches d'oignons qu'on fait rôtir à grand feu.

Chaque Jéniſſaire devint propriétaire ; & rentrés aujourd'hui dans l'ordre général par l'intérêt particulier, ce corps a ceſſé d'être redoutable à ſes maîtres.

Tandis que ces différens ſoins m'occupoient, je vis paroître une troupe d'Européens conduite par des Tartares de la plaine. C'étoient des Allemands fugitifs de Ruſſie dont les Noguais s'étoient emparés. La ſituation de ces malheureux me porta à les réclamer : on me les livra ſur le champ, & je leur abandonnai la pyramide de mouton rôti dont ils avoient ſans doute plus beſoin que moi. J'examinai enſuite ma nouvelle colonie ; elle étoit compoſée de ſept hommes, de cinq femmes & de quatre enfans. Le malheur les avoit abattus, mais ils commençoient à ſourire à l'eſpoir du bien-être. Ces malheureux, nés dans le Palatinat, avoient été attirés en Ruſſie par l'eſpérance d'une meilleure fortune, qui détermine les émigrations, trompe toujours les émigrans, & leur fait bientôt regretter leurs foyers. Empriſonnés dans une contrée étrangere, ils ne conçurent d'autre projet que la fuite, & ne connurent de route que celle qui les éloignoit le plus promptement. Parvenus dans des plaines déſertes, à peine reſpiroient-ils en liberté, que les Noguais s'en étoient ſaiſis pour les vendre au premier acquéreur. Je fus fort aiſe d'avoir ſauvé ces malheureux, & je pris les me-

fures, néceſſaire pour les faire arriver ſûrement à Baſtchéſeray.

J'employai le reſte de la journée à viſiter les lignes d'Orcapi. Aucun tableau de ce genre n'eſt plus impoſant; mais à cela près que cet ouvrage eſt un peu giganteſque, je n'en connois point où l'art ait mieux ſecondé la nature. On peut auſſi garantir la ſolidité de ce retranchement. Il coupe l'iſthme ſur trois quarts-de-lieue d'étendue; deux mers lui ſervent d'épaulement; il domine d'environ quarante pieds ſur la plaine inférieure, & il réſiſtera long-temps à l'ignorance qui néglige tout. Rien n'indique l'époque de ſa conſtruction; mais tout aſſure qu'elle eſt antérieure aux Tartares, ou que ceux-ci étoient jadis plus inſtruits qu'ils ne le ſont à préſent. Il n'eſt pas moins évident que ſi ces lignes étoient paliſſadées en fauſſe braye, ainſi que les redoutes qui les coupent, & garnies d'artillerie & ſurtout d'obus, elles aſſureroient la libre poſſeſſion de la Crimée contre une armée de cent mille hommes. En effet, une pareille armée ne pouvant prendre ces lignes d'aſſaut, feroit bientôt réduite par le manque d'eau à chercher ſon ſalut dans la retraite. Ce n'eſt auſſi qu'en paſſant un petit bras de mer marécageux, pour gagner la tête d'une langue de terre très étroite qui prolonge parallelement la côte orientale de la Crimée, que les Ruſſes y ont pénétré dans la derniere guerre. Cette

route

route avoit déjà été tentée avec succès dans les campagnes de 1736 & 1737 par le Général Munick; mais cela n'a point inspiré aux Tartares le desir & les moyens de se garantir désormais d'un pareil malheur en défendant la naissance de cette langue de terre, où la moindre résistance auroit suffi pour arrêter leurs ennemis.

En partant d'Orcapi, j'observai que le chemin sur lequel nous roulions étoit recouvert d'une croûte blanchâtre occasionnée par le transport des sels que les Tartares vendent aux Russes. Les salines d'Orcapi réunies au domaine du Souverain, sont affermées à des Arméniens ou à des Juifs; & ces deux nations également commerçantes & toujours en rivalité, favorisent le fisc par leurs mutuelles encheres. Ils sont aussi maladroits dans l'administration de leurs concessions, & leur avidité est toujours la dupe de leur ignorance. Aucun hangard n'est destiné à recevoir, à sécher & à conserver le sel naturel qui se forme dans les lacs salins. Il en résulte que l'abondance d'une bonne année ne peut compenser le déficit d'une mauvaise, & que les pluies détruisent souvent une production si riche & si facile à emmagasiner. L'ignorance du vendeur & celle de l'acheteur paroissent aussi se réunir pour dicter les conditions qui les lient réciproquement. Elles permettent à l'acheteur de venir lui-même puiser le sel dans

le lac, & d'en charger ses voitures, dont le nombre des chevaux est convenu, ainsi que le prix; mais sous la clause que si la voiture casse sous son poids avant d'être arrivée à un point déterminé, cet événement entraîne amende & confiscation. Le vendeur & l'acheteur n'ont pas apperçu qu'ils perdoient l'un & l'autre tout ce qui se répand sur la route, & qu'un état de guerre continuelle ne peut être la base d'un commerce avantageux.

Après avoir dépassé le site des salines, nous nous trouvâmes au milieu d'une culture plus fertile que soignée; & nombre de villages épars dans la plaine nous offrirent un coup-d'œil d'autant plus intéressant qu'il y avoit long-temps que nous n'en avions joui. Nous arrivâmes vers le soir dans une habitation située au fond d'un vallon, où quelques rochers nous annonçoient un nouveau sol. Nous apperçûmes en effet le lendemain un terrain montueux que nous parcourûmes durant toute la matinée. Il fallut à midi enrayer les quatre roues de ma voiture pour la descendre par un chemin taillé dans le roc & très étroit qui me conduisit à Baſtchéſeray. J'arrivai dans cette ville d'assez bonne heure pour appercevoir dans le plus grand détail toutes les commodités auxquelles il me falloit désormais renoncer. Le Sr. Fornetty, Consul de France auprès du Kam des Tartares, me reçut dans la maison qu'il occu-

poit depuis dix ans & qui m'étoit destinée. La distribution de cet édifice n'étoit pas favorable au surcroît d'habitans que je menois avec moi. Cet inconvénient fut surtout très sensible à mes gens. Fatigués du mal-être d'une longue route, l'aspect de cette étrange terre promise acheva de les décourager. Je dois convenir en effet que ma nouvelle habitation ne pouvoit consoler des 930 lieues que nous venions de faire pour y arriver. Un escalier de bois découvert, & dont les marches pourries par la pluie cédoient sous le poids des assaillans, conduisoient les plus lestes à un unique étage composé d'une salle & de deux chambres latérales qui servoient de sallon & de chambre à coucher. Les murailles, autrefois revêtues de blanc en bourre, laissoient, ainsi que le plancher, distinguer la construction de cet édifice. On délibéra s'il pourroit supporter le poids de mes malles: cependant nous hasardâmes cette opération avec assez de succès; & comme tout s'arrange, chacun eut bientôt élu le gîte où il devoit se reposer de ses fatigues.

Si la variété des objets qui se succédent pendant la route, ne permet de s'occuper que des obstacles qu'il faut surmonter pour arriver au but du voyage, ce terme ramene naturellement à l'examen de la position durable où l'on est parvenu. C'est aussi ce que nous fîmes à notre

réveil. Le temps que j'avois déjà passé avec M. Constillier qui m'accompagnoit en qualité de Secrétaire, suffisoit pour me garantir que la douceur de son caractere & sa patience résisteroient à tous les inconvéniens de sa position. Je ne fus pas moins heureux dans le choix que M. de Vergennes avoit fait de M. Rufin pour résider auprès de moi en qualité de Secrétaire-interprête; & bientôt l'intimité de ces deux jeunes gens, en animant leur gaieté, me rendit leur société très agréable. C'étoit aussi la seule qui m'étoit réservée, & je ne pouvois me flatter qu'un Moine que j'avois pris à Yaffi, & deux Missionnaires Arméniens Polonois me fussent d'un grand secours, non plus que le sieur Fornetty qui devoit me quitter pour retourner à Constantinople, lorsque ses lumieres locales me seroient devenues inutiles.

Mon arrivée avoit été annoncée sur le champ au Visir du Kam; & ce premier Ministre, en me faisant assurer de la satisfaction que son maître auroit à me voir lorsque je me serois disposé à recevoir ma premiere audience, m'envoya l'état du Tayn que le Prince m'avoit assigné. Cet usage consiste dans la fourniture des vivres jugés nécessaires à la consommation de celui qu'on en gratifie. Dans tout l'Orient, c'est toujours en donnant qu'on honore; & forcé de me soumettre à cette maniere d'ho-

norer, j'appliquai mon Tayn à la subsistance de ma petite colonie Allemande : mais si ce secours suffisoit pour la mettre dans l'abondance, mes gens ne voyoient aucun moyen de pourvoir à ma subsistance personnelle. Réduits à de mauvais pain, au riz, au mouton, & à des volailles étiques, nous étions en effet menacés de faire bien mauvaise chere. Je ne concevois pas que le plus beau sol du monde, & le voisinage de la mer me laissassent manquer de beurre, de légumes & de poissons ; mais j'appris bientôt que le céléri étoit cultivé dans le jardin du Kam comme une plante rare, que les Tartares ne savoient pas battre le beurre, & que les habitans des côtes n'étoient pas plus marins que ceux des plaines ; il fallut me soumettre. Mes gens découvrirent ensuite quelques légumes spontanés qui nous consolerent, & je pris des mesures pour faire venir des graines de Constantinople, afin de les cultiver. Je louai à cet effet une maison de campagne : j'y établis mes Allemands, je leur donnai des vaches ; & ma nouvelle métairie me fournit bientôt de tout en abondance. Je pris aussi le parti de faire faire mon pain. Un de mes gens devint un excellent boulanger, & nous joignîmes à la bonne chere le plaisir d'en avoir créé les moyens.

J'attendois, pour prendre ma premiere au-

dience, quelques présens qui n'arrivoient pas; mais l'impatience de Mackfoud-Gueray, alors sur le trône des Tartares, leva toute difficulté. Le jour pris pour la remise de mes lettres de créance, le maître des cérémonies se rendit chez moi avec un détachement de la garde & quelques Officiers chargés de m'accompagner au Palais. Notre cavalcade mi-partie Européenne & Tartare attira un grand concours de peuple. Nous mîmes pied à terre dans la derniere cour; & le Visir qui m'attendoit dans le vestibule du Palais, me conduisit dans la salle d'audience, où nous trouvâmes le Kam assis dans l'angle d'un sopha. On avoit mis vis-à-vis de lui un fauteuil où je me plaçai après avoir complimenté ce Prince & remis mes créances. Cette premiere cérémonie qui m'installoit en Tartarie, fut suivie des politesses d'usage chez les Turcs, & d'une invitation que le Kam me fit lui-même de le voir fréquemment. Je fus ensuite reconduit chez moi dans le même ordre. J'employai les jours suivans aux différentes visites que je devois rendre ministériellement. Je m'attachai aussi à former des liaisons, dans le desir que j'avois de connoître le gouvernement des Tartares, leurs mœurs & leurs usages; & le Mufti, homme d'esprit, homme vraiment loyal & susceptible d'attachement, fut un de ceux avec qui je me liai le plus étroitement, & dont je tirai le plus de lumiere.

Après avoir donné mes premiers ſoins à ces objets, je crus devoir m'occuper à me garantir des intempéries de l'air avant que l'hiver vînt m'aſſaillir dans ma baraque : l'augmenter & la réparer, c'étoit à peu près la reconſtruire. Nous étions au mois de Novembre; il n'y avoit pas de temps à perdre. J'en deſſinai le plan, j'aſſemblai les matériaux, je ſurveillai le travail, ſans m'écarter de la méthode des Tartares; & je fus paſſablement logé avant la fin de Décembre, moyennant deux mille écus de dépenſe. C'eſt ici le moment d'examiner la conſtruction des maiſons en Crimée; & ces détails ſur l'architecture des Tartares ſeront plus utiles à ceux qui ont à cœur l'économie ruſtique, qu'aux diſciples de Vitruve.

Des piliers placés ſur des points qui déterminent les angles & les ouvertures fixés perpendiculairement par une architrave qui appuie les ſolives, prépare le plan ſupérieur qu'on diſpoſe de même pour recevoir le toît. L'édifice étant ainſi diſpoſé, d'autres piliers plus minces, eſpacés à un pied de diſtance, également perpendiculaires, occupent les pleins, & ſont deſtinés à contenir des baguettes de coudrier, pour donner à l'édifice la façon d'un panier. On applique enſuite ſur cette eſpèce de claie, de la terre gâchée, avec de la paille hachée; après quoi une couche de blanc en bourre, appliquée

intérieurement & extérieurement, jointe à la peinture qu'on étend sur les piliers, sur les portes, sur les plintes & sur les fenêtres, acheve de donner au bâtiment un aspect assez agréable.

J'observerai que cette maniere de construire a infiniment plus de solidité que sa description ne le feroit peut-être présumer. Elle est certainement aussi plus salubre que celle des maisons de nos paysans. Je suis encore très convaincu que les Seigneurs qui possédent des terres, & qui, soit pour leur intérêt, soit par principe de bienfaisance, veulent y faire construire des habitations dans la vue d'augmenter & de favoriser la population de leurs vassaux, gagneroient de toutes manieres à adopter ce nouveau plan de construction; ils y trouveroient une grande économie, ils ménageroient d'avance aux habitans la facilité de réparer eux-mêmes leurs maisons; & ce dernier avantage paroîtra le plus important.

Après m'être logé passablement, & en très peu de temps, il ne me restoit qu'à m'occuper des meubles. Mon maître-d'hôtel étoit tapissier. Je me chargeai de la menuiserie, de la serrurerie, du tour; & ces différentes occupations, jointes à mes affaires & à mes visites au Kam, me procurerent un emploi suivi & varié de tous mes momens.

Makſoud-Gueray m'avoit admis dans ſa ſociété privée : elle étoit compoſée du Sultan Nouradin ſon neveu, d'un Mirza des Chirins (1) nommé Kaïa (2) Mirza, mari d'une Sultane couſine-germaine du Kam, du Kadi-Lesker & de quelques autres Mirzas que Makſoud favoriſoit. Ce Prince nous recevoit après la priere du coucher du ſoleil, & nous retenoit juſqu'à minuit. Plus méfiant par calcul que par caractere, Makſoud-Gueray, prompt à ſe prévenir, ſe livroit avec la même facilité à ce qui pouvoit ramener le calme dans ſon ame, & lui rendre agréable tout ce qui l'environnoit : avec plus de connoiſſance que les Orientaux n'en ont communément, il aimoit la littérature, s'en entretenoit volontiers. Le Sultan Nouradin, élevé en Circaſſie, parloit peu & ne parloit que des Circaſſes : le Kadi-Lesker au contraire parloit beaucoup & parloit de tout. Peu inſtruit, mais d'un eſprit gai, il ſacrifioit ſouvent la gravité de ſon état au plaiſir d'animer nos converſations. Kaïa-Mirza les nourriſſoit de toutes les nouvelles du jour, tandis que je fourniſſois celles

(1) Chirin eſt le nom de la famille la plus diſtinguée parmi celles qui compoſent la haute nobleſſe des Tartares ; on verra dans la ſuite de ces Mémoires, que l'ordre établi exclut à jamais de cette claſſe toutes les familles ennoblis.

(2) Kaya, en Tartare, veut dire rocher.

de l'Europe, & que je répondois à toutes les queſtions dont on m'accabloit. L'étiquette de cette Cour permet à peu de perſonnes de s'aſſeoir devant le Souverain ; les Sultans jouiſſent de ce privilège par leur naiſſance, à l'exception des enfans du Prince, qui par reſpect ne s'aſſeoient jamais devant leur pere. Ce droit eſt accordé auſſi aux Chefs de la loi, aux Miniſtres du Divan, & à ceux des Cours étrangeres ; mais excepté Kaïa-Mirza, qui s'aſſeoit en ſa qualité de mari d'une Sultane, les autres courtiſans reſtoient debout au bas du ſopha, & ſe retiroient à l'heure du ſouper. Ce repas étoit ſervi ſur deux tables rondes : l'une dreſſée devant le Kam n'étoit deſtinée qu'à ſa Majeſté Tartare qui mange ordinairement ſeule, & ne déroge à cette étiquette qu'en faveur de quelque Sultan diſtingué par ſon âge ou Souverain lui-même. La ſeconde table, dreſſée dans la même pièce, eſt deſtinée aux perſonnes que le Kam admet à ſon ſouper. Je mangeois avec le Kadi-Lesker & Kaïa-Mirza. Makſoud-Gueray prenoit toujours plaiſir à animer les petits débats d'opinion qui s'élevoient journellement entre le juge & moi, & dans leſquels ce Magiſtrat paroiſſoit beaucoup moins occupé de la juſteſſe de ſes raiſonnemens que du deſir d'amuſer ſon maître. Nos poſitions étoient ſi différentes que nous ne pouvions nous diſputer ſa faveur par

les mêmes moyens ; mais je ne négligeois pas ceux par lesquels je pouvois plaire au Prince. J'avois observé qu'il aimoit les feux d'artifice, & que l'ignorance de ses artificiers servoit très mal son goût. J'apprêtai les outils, je préparai les matieres, j'instruisis mes gens, & lorsque je me crus en état de remplir mon objet, je demandai au Kam la permission de fêter le jour de sa naissance : l'habitude de ne voir que des gerbes enfumées, de mauvais pétards, & des petites fusées mal garnies & mal dirigées, me donna de grands succès.

J'avois prévu que le Kam, après m'avoir remercié du salpêtre que je venois de brûler, se plaindroit obligeamment du peu de durée de la fête, & j'avois préparé pour ma réponse quelques expériences d'électricité que je lui proposai de voir, comme un petit feu de chambre qui pourroit nous amuser le reste de la soirée. Les premiers effets de ce phénomène exciterent un tel étonnement que j'eus bien de la peine à détruire l'opinion de magie que je voyois germer dans les esprits, & que chaque expérience augmentoit par degrés. Le Kam eut cependant l'air de m'entendre. Il voulut être électrisé en personne ; j'en usai modérément avec lui, mais je traitai les courtisans de maniere à mériter l'approbation du Prince.

Toute la ville retentit le lendemain du prodige que je venois d'opérer ; & il fallut me ſoumettre les jours ſuivans à ſatisfaire la curioſité de ceux qui n'avoient pu aſſiſter chez le Kam aux expériences. Pluſieurs perſonnes vinrent ſucceſſivement me prier de les répéter ſur elles & ſur leurs amis : je renvoyois tout mon monde également émerveillé ; & chacun d'eux vantant l'électricité, augmentoit encore ſucceſſivement le nombre des curieux. Je commençois cependant à me laſſer des inconvéniens de cette célébrité, & je m'en plaignois le ſoir à M. Rufin qui s'en ennuyoit autant que moi, lorſque nous vîmes paroître plus de vingt lanternes, dont la file dirigée ſur ma maiſon, s'arrêta à ma porte. J'envoyai ſur le champ M. Rufin pour interroger cette troupe ſur le motif qui l'amenoit. Un orateur lui tint ce diſcours : Nous ſommes, M. les Mirzas Circaſſes en ôtage auprès du Kam ; nous avons entendu raconter les merveilles que votre Bey (1) opere quand il lui plaît : merveilles dont on n'a jamais eu l'idée depuis la naiſſance du Prophête

(1) Bey eſt le titre qu'on donne aux perſonnes de diſtinction ; il équivaut à celui de Seigneur, & s'emploie auſſi pour celui de Prince, comme Bey de Valachie & Bey de Moldavie.

jusqu'à lui, & qui ne seront plus connues des hommes après sa mort : priez-le de permettre que nous en soyons les témoins, afin de pouvoir un jour rendre témoignage à notre Patrie ; & que la Circassie, privée de ce phénomène, puisse au moins en conserver la mémoire dans ses annales.

La gravité avec laquelle M. Rufin me rendit cette harangue, en conserva tout le piquant. Je fis monter mes nouveaux hôtes dans le sallon, où, après s'être rangés en demi-cercle, avec tout le respect & le recueillement d'une dévotion mystique, l'orateur Circasse m'adressa le même compliment qu'il avoit déjà fait à mon interprête. Je reçus sa harangue le plus sérieusement qu'il me fut possible, & je complimentai à mon tour toute la Circassie ; après quoi, je me disposai à leur imprimer fortement le souvenir de l'électricité, tandis que M. Rufin, en leur faisant les politesses d'usages, s'amusoit à fortifier l'opinion du merveilleux qui les avoit attirés chez moi.

On juge que dans cette disposition il me fut aisé de choisir mes victimes. Chaque spectateur voulut l'être à son tour ; & ces malheureux, dont j'avois quelquefois pitié, rioient aux anges en souffrant le martyre. Ce ne fut aussi qu'après les plus rudes épreuves, que j'eus le bonheur de renvoyer mes Circasses pleinement

ſatisfaits : mais ils furent les derniers que j'électriſai ; & je tâchai de me procurer des délaſſemens moins brillans, mais plus utiles. Mon uniforme, que je portois toujours, menaçoit ruine : je travaillai à devenir mon propre tailleur. J'eus auſſi la fantaiſie d'équiper à la françoiſe un joli cheval Arabe ; je ne pouvois le dreſſer avec les ſelles Tartares, dont la forme éloigne trop le cavalier du cheval. Ce n'étoit pas une petite beſogne. Il me fallut commencer par faire des outils : je préparai les arçons, je diſpoſai toutes les pièces, & je parvins à finir une ſelle de velours cramoiſi, avec la houſſe & le harnois bien aſſortis : j'en fis uſage à ma premiere promenade avec le Kam. Ce Prince avoit la bonté de m'admettre à toutes ſes parties, & je fus bien aiſe de lui donner quelque idée de notre maniere de monter à cheval. Les Tartares ne connoiſſent d'autres principes d'équitation que la fermeté de l'aſſiète, & cette fermeté va juſqu'à la rudeſſe ; auſſi la ſoupleſſe des mouvemens de ma bête Arabe étonna toute la Cour. Le premier Ecuyer du Prince voulut en eſſayer ; mais à peine eut-il enfourché une ſelle raſe qu'il fut réduit bien vîte à chercher ſon équilibre en ſerrant les talons. Mon cheval, peu fait aux manieres d'un ſemblable cavalier, alloit s'en débarraſſer, lorſque ſes gens

accoururent à ſon ſecours pour lui éviter cette cataſtrophe.

Le Kam m'invitoit également aux parties de chaſſe du vol & de levriers qu'il faiſoit fréquemment. Cinq ou ſix cents cavaliers l'accompagnoient. Nous parcourions ainſi les plaines des environs, où l'abondance du gibier, jointe à l'amour-propre des chaſſeurs, rendoit ces chaſſes très vives. Le vol avoit ſurtout un grand attrait pour Mackſoud-Gueray : ſes oiſeaux étoient pafaitement bien dreſſés; il ne lui manquoit que de bons chiens pour faire lever le gibier. J'en avois amené un de France, dont la beauté étoit remarquable; mais il étoit ſi careſſé, ſi gâté, ſi volontaire, que je ne le conduiſois jamais avec moi; par cela même on le crut précieux. Les courtiſans en parlerent au Prince : il me témoigna le deſirer, & me fit même quelques reproches avec une ſorte d'affectation de ce que je le lui cachois. En vain je lui objectai que mon chien étoit mal diſcipliné, qu'il ſe jetteroit infailliblement ſur ſes oiſeaux, qu'il arriveroit quelque malheur : il prit tout cela pour une défaite, & je fus contraint de céder à ſa fantaiſie, dont il eut bientôt lieu de ſe repentir. J'envoyai ſur le champ chercher mon chien; il arriva; ſon début fut familier. Un baſſin avec un jet-d'eau occupoit le milieu de l'appartement. Diamant

G 4

s'y baigne, faute enfuite fur le fopha, pour me careffer ; & prenant le rire du Kam pour une invitation amicale, s'élance avec gaieté fur lui, & culbute chemin faifant tout ce qui l'environne. Dans le premier moment de la faveur, on peut avoir tort impunément : auffi Diamant recommandé à un page, eut dès le même foir bouche en Cour, & grande chaffe ordonnée pour le lendemain. On ne parla toute la foirée que des talens du nouveau favori : je parlai, moi, de fa vivacité, de fa défobéiffance : tout fut trouvé charmant ; & le Kam avoit une telle impatience de voir Diamant en action, qu'il nous donna rendez-vous de meilleure heure qu'à l'ordinaire. En arrivant, j'apperçus le héros de la fête, conduit par fon page entouré de fpectateurs, & ne fachant ce qu'on lui vouloit ; on m'attendoit pour le mettre en liberté. A peine en jouit-il, que la cavalerie s'ébranle pour fe déployer à la droite & à la gauche du Kam auprès duquel j'étois. Diamant effrayé n'éprouva d'abord que la crainte d'en être écrafé. Cependant une caille fe leve devant lui, un des faucons du Kam eft lancé à la pourfuite de ce gibier ; il joint fa proie, s'en faifit & pouffe fon vol à quelque diftance où un fauconnier à toutes jambes va s'en emparer. Diamant prend également fon effor, une double capture avoit animé fon

ambition, & ſans un marteau d'armes qu'on lui lança pour le forcer à lâcher priſe, ma prédiction auroit été accomplie ; mais l'effroi, s'emparant également du chien & du faucon, chacun par des routes différentes prit celle du logis, & le Kam en fut quitte pour la peur de perdre ſon oiſeau.

Ma poſition vis-à-vis de Mackſoud-Gueray & de ſes Miniſtres, jointe à la maniere dont j'étois parvenu à arranger mon nouvel établiſſement, me rendoit le ſéjour de Baſtchéſeray ſupportable : j'étois lié particuliérement avec Kaïa-Mirza de la famille des Chirîns, réputée la premiere nobleſſe des Tartares. Il avoit épouſé une Princeſſe du Sang, qui occupoit la charge d'Olou-Kané (Gouvernante de la Crimée) ; & cette Sultane, voulant me donner une marque de bienveillance, m'envoya, par l'Intendant de ſa maiſon, un préſent compoſé d'une chemiſe de nuit brodée richement, & de tout ce qui appartient au déshabillé le plus magnifique & le plus complet. Le myſtere qui accompagnoit cette miſſion pouvoit me donner une ſorte d'inquiétude : en effet, la Princeſſe avoit 70 ans : mais je fus bientôt raſſuré : j'appris que des préſens de ce genre ne ſont jamais faits par une Sultane qu'à un de ſes parens ; & il me fut permis de me livrer ſans crainte à toute ma re-

connoiſſance. La Princeſſe avoit quelque crédit auprès de Mackſoud-Gueray ; mais ce crédit n'auroit peut-être pas ſuffi pour préſerver un de ſes protégés de l'avarice de ce Prince.

Yacoub-Aga, Gouverneur & Grand-Douanier de Balta, alloit en être la victime. Dépoſſédé de ſon emploi, dépouillé de ſes biens & enchaîné dans les priſons, il couroit encore le riſque de perdre la tête, nonobſtant le zèle de ſa protectrice : il me parut très important de travailler à ſauver & à rétablir cet homme, dont la France avoit toujours eu ſujet de ſe louer. Les Miniſtres me ſeconderent, le Mufti nous ſervit avec chaleur ; ainſi que la Sultane. Yacoub-Aga quitta ſes chaînes pour reprendre, avec ſon ancienne dignité, les moyens de recommencer l'édifice de ſa fortune, que le Kam ne lui reſtitua pas. Mais ſi l'on peut reprocher à ce Prince ce trait d'avidité, il veilloit ſoigneuſement au bon ordre, ſans adopter les principes fanatiques & ſuperſtitieux qui portent les Turcs à y déroger ſi ſouvent. L'eſclave d'un Juif avoit aſſaſſiné ſon maître dans ſa vigne ; la plainte fut portée par les plus proches parens. On ſaiſit le coupable ; & tandis qu'on inſtruit le procès de ce malheureux, des zélés Mahométans le déterminent à ſe faire Turc, dans l'eſpoir d'obtenir ſa grace. On oppoſe à la ſentence de mort prononcée par le

Kam, la conversion du coupable. Il est bon d'observer que la loi Tartare fait périr le criminel par la main de l'offensé ou par celle de ses ayans-cause. On objecta donc, mais on objecta en vain, qu'un Turc ne pouvoit être abandonné à des Juifs : je leur livrerois mon frere, répond le Kam, s'il étoit coupable; je laisse à la Providence à récompenser sa conversion, si elle est pure; & je ne me dois qu'au soin de faire justice. L'intrigue des dévots Musulmans étoit cependant parvenue à retarder ce jugement jusqu'au Vendredi après midi, afin de rendre favorable au Néophite la loi qui oblige les offensés d'exécuter la sentence dans les vingt-quatre heures, & celle qui assujettit les Juifs à se renfermer pour le Sabbat, au coucher du soleil. Cependant on conduit l'assassin chargé de chaînes sur la butte destinée à ces sortes d'exécutions; mais un nouvel obstacle s'y oppose. Les Juifs ne peuvent répandre le sang. Un crieur public parcourt la ville pour offrir une somme considérable à celui qui voudra leur prêter sa main; & c'est chez le peuple le plus misérable que cette enquête est inutile. Ce nouvel incident fut porté au tribunal du Kam. Les dévots comptoient en tirer grand parti, mais ils furent trompés dans leur attente. Mackfoud-Guéray permit aux Juifs d'exécuter le coupa-

Digitized by Google

ple suivant les lois de l'ancien testament, & la lapidation termina cette scène.

La loi Turque dont je parlois précédemment, celle qui livre le coupable à l'offensé, est fondée sur le Coran, qui accorde au plus proche parent du mort le droit de disposer du sang de l'assassin. On a vu qu'en Turquie, la partie plaignante assiste au supplice; la loi Tartare, plus littérale, charge la partie plaignante elle-même de l'exécution. J'observerai encore que chez les Turcs où le bourreau attend pour donner le coup, que la somme offerte par le coupable soit refusée, il n'est pas sans exemple qu'une femme ait vendu le sang de son mari. En Tartarie, au contraire, cette femme, chargée d'enfoncer le couteau de sa propre main, ne se laisse jamais tenter par aucune offre; & la loi qui lui laisse le soin de sa vengeance, la rend inaccessible à tout autre sentiment. Un Officier du Prince, le bras levé & armé d'une hache d'argent, précede le criminel, le conduit au supplice, & assiste à son exécution.

Il n'est point de pays où les crimes soient moins communs qu'en Tartarie. Les plaines où les malfaiteurs pourroient d'ailleurs s'échapper aisément, offrent peu d'objets à la cupidité; & la presqu'Isle de Crimée qui en présente davantage, fermée journellement, ne laisse aucun espoir de se soustraire au châtiment: aussi n'ap-

perçoit-on nulle précaution pour la sûreté de la capitale ; elle ne contient de gardes que celles qui appartiennent à la Majesté du Souverain. Le Palais qu'il habite, autrefois entiérement bâti à la Chinoise, mais réparé à la Turque, présente encore des beautés de son premier genre de construction. Il est placé à une des extrémités de la ville, & environné de rochers très élevés : les eaux y abondent & sont distribuées dans les Kiosks & dans les jardins de la maniere la plus agréable. Cependant cette situation qui n'offre pour point de vue que des rochers arides, oblige le Kam d'aller fréquemment se promener sur les hauteurs pour y jouir de la beauté du site le plus varié.

On a remarqué que les plaines des Noguais, qui prolongent le continent de la Crimée, étoient presque au niveau de la mer, & que l'Isthme présentoit un autre niveau plus élevé de 30 à quarante pieds. Cette plaine supérieure occupe la moitié septentrionale de la presqu'Isle ; après quoi le terrain hérissé de rochers, & chargé de montagnes dirigées de l'Ouest à l'Est, est piramidé par le *Tchadir-Dague* (le mont de la Tente). Cette montagne, placée trop près de la mer pour que sa base puisse ajouter beaucoup à son élévation dans l'atmosphere, ne peut être classée que parmi les montagnes du second ordre : mais si l'on jette un coup-d'œil

ſur la carte de notre hémiſphere, on ne pourra méconnoître dans le Tchadir-Dague le chaînon qui lie les Alpes avec le Caucaſe. On voit en effet que la branche des Apennins qui traverſe l'Europe de l'Oueſt à l'Eſt, ſépare l'Allemagne de l'Italie, la Pologne de la Hongrie, & la Valachie de l'ancienne Thrace ; après s'être plongée dans la mer Noire, reparoît dans la même direction ſur la partie méridionale de la Crimée, laiſſe à peine un paſſage pour la communication des mers de Sabache & du Pont-Euxin, & continue juſqu'à la mer Caſpienne ſous le nom de Caucaſe, pour reparoître enſuite ſous celui de Thibet, & s'étendre juſqu'au rivage oriental de l'Aſie.

La ſérie de ces montagnes n'eſt pas moins ſenſible, & n'eſt pas moins démontrée par les détails qui concernent leur aſpect, leur ſtructure, les foſſiles qu'elles offrent, & les minéraux qu'elles contiennent.

La premiere obſervation qui ſe préſente en Crimée, eſt l'uniformité d'un lit de rochers qui y couronnent toutes les montagnes ſur le même niveau. Ces rochers, extérieurement à pic ſur plus ou moins d'épaiſſeur, offrent les traces les plus certaines du travail des eaux ; l'on y diſtingue par-tout le caractere de ceux qui ſont actuellement expoſés aux efforts de la mer, & ils ſont encore ſemés d'huîtres foſſiles appa-

rentes, mais tellement enveloppées, que l'on ne peut s'en procurer qu'en les détachant avec le ciseau. On observe aussi que le vif de ces fossiles, qui sont de la plus grosse espèce, n'est pas connu dans les mers du Levant : j'ajouterai que la côte septentrionale de la mer Noire est aujourd'hui dépourvue d'huîtres, & qu'il n'y en a que de la petite espèce dans la partie méridionale de cette mer.

On trouve aussi parmi les fossiles adhérens aux rochers, l'espèce d'oursin, dont le vif est particulier à la mer Rouge. Les vallons qui sillonnent cette partie de la Crimée contiennent de très grands bancs de fossiles univalves, & presque tous du genre des bonnets Chinois. Ces fossiles différent cependant de ceux que l'on trouve dans la Méditerranée, par une coquille plus épaisse, moins évasée, & couvertes de stries circulaires : dans quelques vallons, leur abondance est telle qu'elles y étouffent absolument toute végétation : ces coquilles y sont mêlées avec des fragmens d'un tuf follié & herborisé, dont le principal lit se découvre dans le fond des ravins.

Le niveau des bancs de rochers que j'ai vérifié d'une montagne à l'autre avec le niveau d'eau, annonce que toutes les couches sont également horisontales. J'ai toujours porté la plus scrupuleuse attention dans mes recherches sur un objet aussi intéressant que neuf, &

je n'ai rien découvert qui altérât cette uniformité (1).

La carte des terres ſupérieures de la Crimée, priſe ſur le niveau de ces bancs de rochers, ne préſenteroit qu'un Archipel, un amas d'isles plus ou moins élevées, placées à peu de diſtance les unes des autres, & toujours à l'Oueſt du Caucaſe, mais fort éloignées des terres qui pouvoient à cette époque former le continent vers le Nord; & ce n'eſt que vers le petit Don que le ſol commence à s'élever juſqu'au même niveau.

Ces recherches ſur la Géographie primitive, en ſervant aux progrès des connoiſſances huhumaines, répandroient ſans doute un nouveau jour ſur un objet dont l'eſprit de ſyſtême s'eſt emparé depuis long-temps. Les Savans qui ſeront curieux de connoître le premier aſpect du globe, le retrouveront en ſuivant le même

(1) Lorſque les connoiſſances humaines auront pénétré le principe des révolutions du globe, l'obſervation que je rapporte ſur l'immutabilité du ſol de la Crimée, acquerera plus de valeur; elle prouvera que les cauſes du renverſement ont été ſans effet pour la preſqu'Iſle. Les tremblemens de terre, qui y ſont à peine connus, n'ont jamais dû y être centrals; le ſommet des rochers y eſt encore couvert d'une terre végétale; les montagnes les plus élevées n'offrent aucun indice de crathere, aucun veſtige de laves.

niveau dont ils appercevront par-tout les traces les plus diſtinctes. Des montagnes plus élevées leur préſenteront encore des niveaux plus anciennement abandonnés par les eaux ; mais borné dans ces Mémoires aux ſeuls détails du tableau actuel des pays que j'ai parcourus, & du moral de leurs habitans, je ne me permettrai plus ſur cette matiere que de rapporter la réponſe d'un Tartare. Je me promenois avec cet homme dans une des gorges qui joignent celle dans laquelle Bactcheſeray eſt ſitué. J'y remarquai un anneau de fer placé au haut d'un rocher inacceſſible qui couronnoit & fermoit cette gorge dans ſon enfoncement. J'interrogeai mon Tartare ſur l'utilité de cet anneau. J'imagine qu'il ſervoit, me répondit-il froidement, à attacher les vaiſſeaux lorſque la mer, en baignant ces rochers, formoit un port de cette gorge. Je reſtai confondu, j'admirai le génie qui, n'ayant d'autre guide que la comparaiſon journaliere du rivage actuel de la mer avec les anciennes traces de ſes eaux, imprimées & conſervées ſur les montagnes, s'élevoit juſqu'à la ſolution du problême. Les anciens Grecs & les anciens Romains eurent des occaſions d'admirer auſſi la plus ſublime philoſophie morale dans des Scithes; mais l'idée la plus vaſte ſur les révolutions du globe eſt ſans doute plus étonnante dans un Tartare, & ſa ſimplicité naïve ajoutoit encore à mon admi-

H

ration. On peut juger par lui que ſes compatriotes accordent peu d'intérêt aux monumens qui atteſtent les différens âges de la nature; ils négligent auſſi de s'en approprier le travail par l'exploitation des mines du Tchadir-Dague. Les Génois plus inſtruits, & sûrement plus avides, avoient commencé à extraire l'or que cette montagne contient en aſſez grande abondance. On peut même préſumer que le Kam n'auroit pas été inſenſible à l'acquiſition de ces richeſſes, ſi la crainte d'exciter l'avidité de la Porte ne lui avoit fait préférer l'inaction à un travail dont elle ſe feroit approprié le fruit. Le danger de voir paſſer ces richeſſes à Conſtantinople n'eſt pas le ſeul auquel le Kam des Tartares ſe ſeroit expoſé, en voulant exploiter la mine d'or qu'il poſſéde. Forcé d'attirer les gens de la monnoie pour diriger ce travail, il auroit introduit en Crimée le fléau des prohibitions; & c'eſt à la tranquillité publique que l'humanité des Souverains Tartares a ſacrifié leur propre intérêt. Il y a bien quelque gloire à être pauvre à ce prix.

Accoutumés à une exiſtence dont les agrémens appartiennent plus à la richeſſe du ſol qu'au faſte qui s'empriſonne dans des lambris dorés, les Tartares mettent en jouiſſance juſqu'à l'air qu'ils reſpirent; & ce premier beſoin de tous les êtres eſt pleinement ſatisfait par la beauté du climat.

Les météores que le ciel de la Crimée présente dans toutes les saisons, ainsi que la blancheur des aurores boréales qui y sont assez fréquentes, attestent la pureté de l'atmosphere. On pourroit aussi attribuer sa qualité, pour ainsi dire éthérée, aux plaines immenses & desséchées qui sont au Nord de ce pays, aussi bien qu'au voisinage du Caucase, dont les sommets attirent & absorbent toutes les vapeurs qui peuvent s'élever à l'Ouest.

Des saisons réglées, & qui se succédent graduellement, se joignent à la beauté du sol pour y favoriser la plus abondante végétation : elle se reproduit dans une terre végétale, noire, mêlée de sable, & dont le lit s'étend depuis Léopold, dans la Russie rouge, jusques dans la presqu'isle. La chaleur du soleil y fait fructifier toutes les graines qu'on y répand, sans exiger du cultivateur qu'un léger travail. Ce travail se borne effectivement à sillonner avec le soc le terrain qu'on veut ensemencer. Les graines de melon, d'aubergine, de pois, de fêves mêlées ensemble dans un sac, sont jetées par un homme qui suit la charrue. On ne daigne pas prendre le soin de recouvrir ces graines. On compte sur les pluies pour y suppléer; & le champ est abandonné jusqu'au moment des différentes récoltes qu'il doit offrir, & qu'il faudra seule-

ment tirer de l'état de confusion que cette maniere de femer rend inévitable.

Dans le nombre des productions spontanées qui couvrent la surface de la Crimée, les asperges, les noix & les noisettes se distinguent par leur grosseur. L'abondance des fleurs est également remarquable ; des champs entiers couverts de tulipes de la petite espèce forment, par la variété de leurs couleurs, le plus agréable tableau.

La maniere dont on cultive la vigne en Crimée ne sauroit améliorer la qualité du raisin : l'on voit avec regret que les plus belles expositions du monde n'ont pu déterminer les habitans à les préférer aux vallons; les ceps y sont plantés dans des trous de huit à dix pieds de diamètre sur quatre à cinq de profondeur. Le haut de l'escarpement de ces fosses sert de soutien aux branches du cep, qui en s'y appuyant couvrent tout l'orifice de feuillage au-dessous desquels pendent les grappes, qui par ce moyen y sont à l'abri du soleil, & abondamment alimentées par un sol toujours humide & même souvent noyé par les eaux de pluies qui s'y rassemblent. On éfeuille les vignes un mois avant les vendanges, après lesquelles on a soin de couper le cep près de terre; & le vignoble submergé pendant l'hiver par le débordement des ruisseaux, laisse un champ libre aux oiseaux aquatiques.

Dans les différentes eſpèces de ce genre qui abondent en Crimée, la plus remarquable eſt une ſorte d'oie ſauvage plus haut montée que les nôtres, & dont le plumage eſt d'un rouge de brique aſſez vif. Les Tartares prétendent que la chair de cet animal eſt très dangereuſe. J'ai cependant voulu la goûter, & je ne l'ai trouvée que très mauvaiſe.

Aucun pays n'abonde plus en cailles que la Crimée; & ces animaux diſperſés dans tout le pays pendant la belle ſaiſon, ſe raſſemblent à l'approche de l'automne pour traverſer la mer Noire, & ſe rendre à la côte du Sud, d'où ils ſe tranſportent enſuite dans des climats plus chauds. L'ordre qui conduit ces émigrations eſt invariable. Vers la fin d'Août, les cailles qui ſe ſont réunies en Crimée choiſiſſent un de ces jours ſereins où le vent du Nord, en ſoufflant au coucher du ſoleil, leur promet une belle nuit. Elles ſe rendent au rivage, partent enſemble à ſix ou ſept heures du ſoir, & ont fini le trajet de 50 lieues à la pointe du jour, où des filets tendus ſur la côte oppoſée, & des chaſſeurs qui guettent leur arrivée, déciment les émigrans.

L'abondance des eaux qui eſt grande en Crimée, n'y forme cependant aucune riviere remarquable; & la proximité du rivage appelle chaque ruiſſeau à la mer. Les plus fortes chaleurs

n'y tarissent point les sources, & les habitans trouvent dans chaque gorge des eaux d'autant plus belles, qu'elles coulent alternativement dans des prairies agréables, & à travers des rochers dont le choc entretient leur limpidité. Le peuplier d'Italie se plaît dans leur voisinage, & son abondance pourroit faire regarder cet arbre comme naturel à la Crimée, si les établissemens des Génois n'indiquoient pas ceux qui peuvent les y avoir apportés.

Cette nation, qui domina long-temps par son industrie, avoit étendu son commerce & ses conquêtes jusques dans la Chersoneze Taurique, où les descendans du fameux Gengiskam furent contraints de céder à l'oppression de ces négocians jusqu'à Mahomet II, qui ne délivra les Tartares de la tyrannie des Génois que pour y substituer un joug aussi pesant peut-être, mais moins humiliant sans doute.

On voit encore en Crimée les débris des chaînes qui contenoient les Tartares & les assujétissoient aux Génois. Ces monumens de la tyrannie attestent également la crainte & l'inquiétude qui dévoroient les tyrans. Ce n'est que sur les rochers les plus escarpés que l'on retrouve les traces de leurs anciennes habitations. Le rocher même qui servoit de base à des châteaux forts, est creusé tout au tour, & représente encore le plan de leurs demeures. On y

voit des écuries dont les mangeoires ſont taillées dans le roc. La plupart de ces excavations ſe communiquent entr'elles, & quelques-unes joignent la ville ſupérieure par des ſouterrains dont les avenues ſont encore libres. J'ai trouvé dans le centre d'une ſalle aſſez grande, un baſſin quarré, de dix pieds de diamètre, ſur ſept de profondeur, actuellement remplis d'oſſemens humains. Je ne haſarderai aucune conjecture ſur cette circonſtance, & je me borne à rapporter le fait qu'on peut encore obſerver, puiſque ces ruines ne ſont qu'à deux lieues de Baſtchéſeray. On voit en Crimée pluſieurs de ces retraites ménagées dans le roc, & toujours ſur des montagnes d'un accès difficile; & l'on peut préſumer qu'elles ſervoient d'aſyle aux troupeaux que les Génois faiſoient paître dans les plaines pendant le jour, & qu'ils renfermoient ainſi pendant la nuit.

Les lieux les plus eſcarpés ont toujours été l'aſyle de la liberté, ou le repaire de la tyrannie. Les rochers ſont en effet le ſite le plus capable de diſſiper les craintes qui aſſiégent les oppreſſeurs & les opprimés.

Il eſt probable que la ville de Cafa, qui eſt encore aujourd'hui le centre du commerce de la Crimée, étoit également celui où ſe réuniſſoit le commerce des Génois : mais en conſidérant la beauté du port de Baluklava, &

quelques ruines d'anciens édifices qu'on y apperçoit, on eſt porté à penſer qu'ils n'avoient pas négligé d'en faire uſage. Ce port eſt ſitué ſur la pointe la plus méridionale de la Crimée; les deux caps qui en forment l'entrée ſont la premiere terre qui ſe préſente au Nord-Eſt du Boſphore de Thrace. A la proximité de ce port, à ſon étendue, à ſa ſûreté, ſe joint le voiſinage des forêts qui pouvoient fournir les bois de conſtruction: entiérement abandonné aujourd'hui, le port de Baluklava ne conſerve que des veſtiges de ſon ancienne importance, comme on a déjà vu que les tombeaux qui ſubſiſtent encore à Krim, l'ancienne capitale de la preſqu'isle, ſont les ſeules indices qui reſtent d'une ville jadis conſidérable.

La Crimée en offre peu qui ſoient dignes d'être citées; on doit cependant compter Geuzlevé à cauſe de ſon port ſur la côte occidentale de la preſqu'isle, & Acmedchid, réſidence du Calga-Sultan (1).

Après avoir parcouru les principaux objets qui ont trait à l'Hiſtoire naturelle de la Crimée, jetons un coup-d'œil plus réfléchi ſur la ſituation politique des Tartares, & ſur les principes de leur gouvernement.

---

(1) On verra plus loin quelle eſt cette dignité.

Les

Les pays compris ſous le nom de la petite Tartarie, ſont la preſqu'isle de Crimée, le Couban, une partie de la Circaſſie, & toutes les terres qui ſéparent l'Empire de Ruſſie de la mer Noire. Cette zône, depuis la Moldavie juſqu'auprès de Taganrog, ſituée entre le 46e & le 44e degré de latitude, a dans ſa largeur trente à quarante lieues ſur près de deux cents de longueur; elle contient de l'Oueſt à l'Eſt le Yetitchékoulé, le Dgiamboylouk, le Yédeſan & la Beſſarabie. Cette derniere province que l'on nomme aujourd'hui le Boudjak, eſt habitée par des Tartares fixés dans des villages, ainſi que ceux de la preſqu'isle; mais les habitans des trois autres provinces n'ont que des tentes de feutre qu'ils emportent où il leur plaît.

Ces peuples qu'on nomme Noguais, & qu'on croit Nomades, ſont cependant fixés dans les vallons qui du Nord au Sud coupent les plaines qu'ils habitent; & leurs tentes rangées ſur une ſeule ligne y forment des eſpèces de villages de trente à trente-cinq lieues de long, qui diſtinguent les différentes hordes.

On peut préſumer que la vie champêtre & frugale de ces peuples paſteurs, favoriſe la population, tandis que les beſoins & les excès du luxe chez les nations policées, la coupent dans ſa racine. On remarque en effet qu'elle eſt déjà

moins considérable sous les toits de la Crimée & du Boudjak que sous les tentes des Noguais; mais on ne peut s'en procurer le dénombrement que dans l'apperçu des forces militaires que le Kam est en état de rassembler: on verra bientôt ce Prince lever en même temps trois armées : celle qu'il commandoit en personne de 100,000 hommes, celle de son Calga de 60,000, & celle de son Nouradin de 40,000. Il auroit pu en lever le double sans préjudicier aux travaux habituels; & si l'on considere ce nombre de soldats & la surface des états de Tartarie, on pourra comparer leur population avec la nôtre.

La maniere la plus sûre d'évaluer les forces de ces nations, c'est de les voir opérer en corps d'armées: mais il est bon de commencer par observer la nature de ces forces même, & les moyens qui les rassemblent. Ces moyens tiennent au Gouvernement; & l'origine de tout Gouvernement est du ressort de l'Histoire.

Celle des Tartares en particulier présente l'image d'un vaste Océan, dont on ne peut connoître l'étendue qu'en parcourant les côtes qui l'environnent. On ne retrouve en effet les fastes de ce peuple que chez les nations qui ont eu le malheur d'être à portée de lui, & qu'il a successivement ravagées. Cependant ces mêmes nations qui ont peu ou point écrit, contraignent l'Histoire de se renfermer dans les proba-

bilités ; mais elles ſont telles qu'en les comparant avec les annales de tous les peuples, on eſt forcé de convenir que les Tartares ont par-devers eux les titres d'ancienneté les mieux conſtatés.

Sans prétendre moi-même à faire un examen approfondi de la grande queſtion qui agite aujourd'hui nos Littérateurs, celle de la véritable ſituation de l'Isle des Atlantes, j'obſerverai ſeulement que le plateau de la Tartarie qui prolonge au Nord la chaîne des montagnes du Caucaſe & du Thibet juſques vers la preſqu'isle de Corée, préſente, à en juger par le cours des eaux qui du centre de l'Aſie ſe répandent au Sud & au Nord de cette partie du globe, la portion la plus élevée des terres qui ſéparent les mers des Indes & du Kamtchatka. Cette ſeule obſervation ſemble garantir que cette zône, occupée encore préſentement par les Tartares, a dû être la premiere terre découverte en Aſie, la premiere habitée, le foyer de la premiere population, celui d'où ſont parties ces émigrations qui conſtamment repouſſées par la muraille de la Chine & par les défilés du Thibet & du Caucaſe, en ſe portant ſur l'Aſie ſeptentrionale, ont reflué dans notre Europe ſous les noms de Goths, d'Oſtrogoths & de Viſigoths.

Aux obſervations géographiques qui appuient cette hypothèſe, ſe joint encore la tradition

Tartare que Krim Gueray m'a communiquée. On verra bientôt ce Prince ſur le trône, on admirera ſon courage, ſes connoiſſances, ſa philoſophie & ſa mort.

Il ſeroit cependant difficile de demêler rien de fixe & de parfaitement avéré dans les annales des Tartares avant Gengiskan; mais on ſait que ce Prince, élu grand Kam par les Kams des différentes tribus, ne fut choiſi pour être le Roi des Rois que parce qu'il étoit le plus puiſſant d'entr'eux. On ſait également qu'à cette époque Gengiskan conçut & exécuta les projets d'envahiſſement, qui lui ont formé le plus vaſte empire dont l'hiſtoire faſſe mention. Les émigrations qui ont ſuivi ce conquérant & qui ont couvert les pays conquis, prouvent encore le degré de population néceſſaire à ces débordemens; & tous ces motifs réunis rejètent l'origine de cette famille dans l'obſcurité des temps les plus reculés.

Une chaîne non interrompue a amené juſqu'à nos jours cette dynaſtie des Princes Gingiſiens, ainſi que le Gouvernement féodal auquel les Tartares ſont encore ſoumis. On retrouve chez eux les premieres loix qui nous ont gouvernés, les mêmes préjugés qui nous maîtriſent; & ſi l'on réunit ces rapports avec les émigrations de ces anciens peuples vers le Nord, & celles des peuples du Nord vers nous, on

s'accordera peut-être pour reconnoître la ſource de nos uſages les plus antiques.

Après la famille ſouveraine, on compte celles de Chirine, de Manſour, de Sedjoud, d'Arguin & de Baroun. La famille de Gengiskan fournit les Seigneurs ſuzerains, & les cinq autres familles fourniſſent les cinq grands Vaſſaux de cet Empire. Ceux-ci qu'on nomme Beys, ſont toujours repréſentés par les plus âgés de chaque famille, & cet ordre eſt invariable. Ces anciens Mirzas, dont les annales placent la tige dans les compagnons de Gengiskan, forment la haute nobleſſe dans l'ordre où ils ſont nommés: ils ne peuvent jamais être confondus avec les familles ennoblies. Celles-ci, réunies ſous la dénomination de Mirza-Capikouli, c'eſt-à-dire, Mirza eſclave du Prince, ont cependant un Bey qui les repréſente, & le droit de grande vaſſalité, celui de ſiéger aux états. Parmi les Mirzas-Capikouly, la famille de Koudalak, diſtinguée par l'antiquité de ſon ennobliſſement, jouit du droit de fournir dans le plus âgé de ſes membres le repréſentant de toutes les familles ennoblies; & ces ſix Beys, réunis au ſuzerain, forment le Sénat, la Cour ilté, la toute-puiſſance des Tartares.

On ne convoque ces aſſemblées que dans les cas extraordinaires: mais pour que le Kam, qui a le droit de réunir les grands Vaſſaux, ne

puiſſe abuſer de leur éloignement pour étendre ſon autorité au-delà des bornes de la féodalité, le Bey des Chirines repréſente conſtamment les cinq autres Beys; & ce chef de la nobleſſe Tartare a, ainſi que le Souverain, ſon Calga, ſon Nouradin, ſes Miniſtres, & le droit de convoquer les Beys, ſi leur réunion négligée par le Kam devenoit utile contre lui-même. La charge de Calga des Chirines eſt toujours occupée par le plus âgé de la famille après le Bey: ce chef a donc conſtamment ſon ſucceſſeur auprès de lui, & ce contrepoids de la puiſſance ſouveraine eſt toujours en activité.

Le même ordre qui réunit toutes les forces contre les attentats du deſpotiſme, veille également à la sûreté & au maintien du pouvoir légitime du Souverain. Les grands Vaſſaux Tartares ſemblent en effet n'appartenir au Gouvernement que comme des colonnes à un édifice; ils le ſoutiennent ſans pouvoir l'ébranler. On n'a jamais vu chez ce peuple aucun exemple de ces troubles qui ont agité la France dans tous les temps de ſa féodalité. Le Gouvernement Tartare, encore dans ſa pureté, ne laiſſe aucune marge à l'ambition. On naiſſoit grand Vaſſal en France, à peine a-t-on le temps de l'être en Tartarie.

Il eſt probable que le même ordre étoit anciennement établi dans la famille ſouveraine, &

que le Kam des Tartares étoit constamment le plus âgé des membres de cette famille : mais quel que fût l'ordre de succession avant l'arrivée des Génois en Crimée, on apperçoit distinctement à cette époque la tyrannie protégeant les intrigues, trois Kams élus à la fois, & Mingli-Gueray, dont les droits étoient les plus certains, prisonnier dans Mancoup.

Mahomet II venoit de consommer la conquête de Constantinople : il en avoit expulsé les Génois, il courut les chasser de la Crimée, & délivra Mingli-Gueray de leurs mains ; mais il ne le rétablit sur le trône qu'après avoir fait avec ce Prince un traité qui soumettoit à la Porte sa nomination & celle de ses successeurs. Une grande partie de la Romélie fut donnée en appanage au Prince Gengizien ; de riches possessions devinrent le dédommagement de la liberté des Sultans Tartares, & le garant de leur soumission ; & chacun des Princes de la famille régnante eut l'espoir de parvenir au trône par ses intrigues à Constantinople.

Malgré les précautions que prit Mahomet II, vainqueur des Génois en Tartarie, pour assurer l'exécution de son traité avec Mingli-Gueray, il est certain que les parties contractantes ne pouvoient réellement stipuler qu'en vertu de leurs droits respectifs : que ceux de la république des Tartares ne purent être compromis, & que la déposition du suzerain attribuée au Grand-

Seigneur, ne portoit aucune atteinte légitime à l'indépendance de la nation. Le droit public des Tartares a donc été négligé ou méconnu quand on a prononcé l'indépendance de cette nation. Déclarer libre une nation qui n'a jamais cessé de l'être, est le premier acte de son assujettissement.

Les moyens politiques qui maintiennent en Crimée un parfait équilibre entre les Grands-Vassaux & le Suzerain, avoient besoin que la distribution des terres en assurât la durée. Mais cette répartition devoit elle-même se ressentir des différences qui se trouvent dans la maniere d'exister des habitans.

Les terres de Crimée & de Bessarabie sont divisées en fiefs nobles, en domaines royaux, & en possessions roturieres. Les premieres, qui sont toutes héréditaires, ne relevent pas même de la Couronne & ne payent aucune redevance. Celles du domaine sont en partie annexées à certaines charges dont elles composent le revenu; le surplus est distribué par le Souverain à ceux qu'il veut en gratifier. Le droit d'aubaine, établi en Crimée au défaut d'héritier au septieme degré, met le Kam en jouissance de ce privilège pour tout ce qui concerne les biens nobles; & chaque Mirza jouit du même droit sur tous les biens roturiers dans l'étendue de son fief. C'est d'après ce principe

qu'eſt également perçue la capitation annuelle à laquelle tous les Vaſſaux Chrétiens ou Juifs ſont aſſujettis ; & ce dernier objet donne au bien noble en Tartarie toute l'extenſion de la propriété la plus abſolue.

Ce n'eſt auſſi qu'aux Etats aſſemblés que les Mirzas poſſeſſeurs de fiefs ſont redevables du ſervice militaire ; & je traiterai cet article, lorſque j'en ſerai aux circonſtances qui en ont mis tous les détails en action.

On ne connoît point chez les Noguais ces diſtinctions de propriété territoriale ; & ces peuples paſteurs, uniquement occupés de leurs troupeaux, leur laiſſent la libre jouiſſance des plaines qu'ils habitent, & ſe bornent aux ſeules limites qui ſont marquées entre les hordes voiſines.

Mais ſi les Mirzas Noguais partagent avec leurs Vaſſaux la communauté du ſol, s'ils attachent même une ſorte de honte à la culture, ils n'en ſont pas moins puiſſans. Retirés pendant l'hiver dans les vallons que leurs hordes occupent, ils y perçoivent, chacun dans ſon Aoul (1), la redevance en beſtiaux & en denrées qui leur eſt due ; & lorſque la ſaiſon

(1) Aoul, portion d'une horde qui comprend les vaſſaux relevans du même noble.



permet d'ensemencer, ils se transportent avec les cultivateurs dans la plaine, choisissent le lieu de la culture, & en font le partage entre leurs Vassaux.

En promenant ainsi leur culture, les Noguais réunissent d'excellens pâturages à des récoltes abondantes que produisent des terres qu'ils n'épuisent jamais.

Le droit de corvée, qui tient moins sans doute à la constitution féodale qu'au luxe des Grands-Vassaux & des Seigneurs de fiefs, est établi en Crimée, & n'est point connu chez les Noguais; mais ils payent la dîme au Gouverneur de la province.

Les Sultans, qui sont ordinairement revêtus de ces Gouvernemens, y résident sous le titre de Séraskiers, & y commandent en Vicerois. Mais la premiere dignité de l'Empire est celle de Calga; elle est toujours conférée par le Kam à celui des Princes de sa maison, dans lequel il a le plus de confiance. Sa résidence est à Achmet-Chid, ville située à quatre lieues de Baſtchéferay; il y jouit de tout le décorum de la souveraineté. Ses Ministres font exécuter ses ordres, & son commandement s'étend jusqu'auprès de Casa.

La dignité Calga, anciennement destinée au successeur présomptif, conserve encore le privilège de suppléer la souveraineté dans le cas

de mort du Kam & jufqu'à l'arrivée de celui qui doit le remplacer. Il commande en chef les armées Tartares, fi le Kam ne va pas en perfonne à la guerre, & il hérite comme le Suzerain de tous les Mirzas qui meurent dans fon appanage fans héritiers au feptieme degré.

La charge de Nouradin, la feconde dignité du Royaume, eft également occupée par un Sultan; il jouit auffi du droit d'avoir des Miniftres; mais ils font, ainfi que leur maître, fans aucune fonction. Cette petite Cour, qui n'a point d'autre réfidence que Baćtchéferay, fe confond avec celle du Kam: cependant fi quelque événement met en campagne des troupes dont le commandement foit confié au Nouradin, fon autorité, ainfi que celle de fes Miniftres, acquiert dès ce moment toute l'activité du pouvoir fouverain.

La troifieme dignité du Royaume, occupée par un Sultan fous le titre d'Or-Bey, Prince d'Orcapy, a cependant été quelquefois conférée à des Mirzas Chirines qui avoient époufé des Princeffes du Sang Royal. Ces nobles, qui dédaignent les premieres places du Miniftere & n'acceptent que celles deftinées aux Sultans, ont auffi été admis aux Gouvernemens extérieurs: mais ces Gouvernemens de frontieres font communément occupés par les fils ou neveux du

Prince régnant; ils y sont les Généraux particuliers des troupes de leur province; & lorsqu'on rassemble celles du Boudjak, du Yédèsan & du Couban, elles sont toujours commandées par leurs Sultans Séraskiers, même après leur réunion, sous les ordres du Kam, du Calga ou du Nouradin.

La horde du Dgamboilouk n'est gouvernée que par un Caïmakan ou Lieutenant de Roi. Il y fait les fonctions de Séraskier & conduit ses troupes jusques à l'armée; mais alors il en remet toujours le commandement au Général en chef, pour retourner dans son Gouvernement, & y veiller à la sûreté des plaines situées devant l'Isthme de la Crimée.

Outre ces grands emplois, dont les revenus sont fondés sur certains droits perçus dans les provinces, il y a encore deux dignités féminines. Celle d'Alabey que le Kam confere ordinairement à sa mere ou à une de ses femmes; & celle d'Ouloukani, qu'il donne toujours à l'aînée de ses sœurs ou de ses filles. Plusieurs villages sont dans la dépendance de ces Princesses; elles y connoissent des différends qui s'élevent entre leurs sujets, & rendent la justice par le ministere de leurs Intendans, qui siègent à cet effet à la porte du Sérail la plus voisine du Harem.

Je n'entrerai point dans les détails qui con-

cernent le Mufti, le Visir & les autres Ministres; leurs charges sont analogues à celles qui y correspondent en Turquie, à cela près que les principes & les usages du Gouvernement féodal y moderent seulement l'exercice de leurs fonctions.

Les revenus du Kam montent à peine à 600,000 liv. pour l'entretien de sa maison; cependant, si ce modique revenu gêne la libéralité du Prince, elle ne l'empêche pas d'être généreux. Nombre de Mirzas vivent à ses dépens, jusqu'à ce que le droit d'aubaine lui fournisse le moyen de s'en débarrasser, en leur concédant quelques biens domaniaux.

La levée de ses troupes ne lui occasionne d'ailleurs aucune dépense. Toutes les terres sont tenues à redevance militaire. Le Souverain ne supporte non plus aucun frais de justice, & la rend gratuitement dans toute l'étendue de ses Etats, comme les jurisdictions particulieres la rendent gratuitement dans leur district. On appelle de ces tribunaux particuliers à celui du Suzerain.

L'éducation la plus soignée chez les Tartares se borne au talent de savoir lire & écrire : mais si l'instruction des Mirzas est négligée, ils sont distingués par une politesse aisée; elle est le produit de l'habitude où ils sont de vivre fa-

milliérement avec leurs Princes, ſans jamais manquer au reſpect qu'ils leur doivent.

Baſtchéſeray renferme cependant un Journal hiſtorique très précieux, entrepris par les ancêtres d'une famille qui l'a toujours conſervé & ſuivi avec ſoin. Ce manuſcrit, que ſon premier Auteur a commencé en recueillant d'abord les traditions les plus anciennes, contient tous les faits qui ſe ſont ſuccédés juſqu'à ce jour. L'événement de ma miſſion en Tartarie ayant engagé le Continuateur de ce Journal à prendre de moi quelques informations qui me l'ont fait découvrir, j'ai voulu inutilement en faire l'acquiſition. Dix mille écus n'ont pu le tenter, & les circonſtances ne m'ont pas laiſſé le temps d'en obtenir des extraits.

Les Gazettes ont aſſez parlé des troubles qui de nos jours ont agité la Pologne, & des diſcuſſions de la Porte & de la Ruſſie. Mackſoud-Guéray ſe trouvoit au foyer de cet incendie: obligé d'y jouer un rôle conſidérable, il en redoutoit les ſuites pour lui-même, voyoit ſon ſucceſſeur dans Krim-Guéray; & ne ſe trompoit dans aucune de ces conjectures.

Cependant l'affaire de Balta décida le Grand-Seigneur à déployer l'étendard de Mahomet; le Miniſtre de Ruſſie fut conduit aux Sept-Tours; & Krim-Guéray, remis ſur le trône des Tartares, fut appellé à Conſtantinople pour y con-

certer avec Sa Hauteſſe les premieres opérations militaires. Ces nouvelles arriverent à Baſtchéſeray avec celle de la dépoſition de Mackſoud. Le même courier apporta les ordres du nouveau Kam pour inſtaller un Caïmakan (1), & ceux qui fixoient le rendez-vous général à Kaouchan en Beſſarabie. Je m'empreſſai de m'y rendre, & je me diſpoſois à aller au-devant de Krim-Guéray juſqu'au Danube, lorſque je reçus un courier de ſa part qui me diſpenſoit de cette formalité, bornoit pour mon compte le cérémonial à l'accompagner à ſon entrée, m'aſſuroit de ſa bienveillance, & m'invitoit à lui faire préparer à ſouper pour le jour de ſon arrivée.

Ce début me parut très aimable; mais le ſouper m'eût embarraſſé, ſans les éclairciſſemens que j'obtins facilement du courier. C'étoit l'homme de confiance. Notre maître aime le poiſſon, me dit-il, il ſait que votre Cuiſinier l'acccommode bien; les ſiens ne mettent que de l'eau dans les ſauces. Il ne m'en fallut pas davantage pour connoître le goût du Prince, & je donnai des ordres pour que le meilleur poiſſon du Nieſter fût noyé dans d'excellent vin.

Le Kam devoit faire ſon entrée le lende-

(1) Ce titre, qui veut dire tenant place, répond à celui de régent.

main. Je montai à cheval, & je le rencontrai à deux lieues de la ville. Une nombreuse cavalcade l'accompagnoit; & la réception qu'il me fit répondit au témoignage de bonté qui l'avoit précédé.

Krim-Gueray, âgé d'environ soixante ans, joignoit à une taille avantageuse un maintien noble, des manieres aisées, une figure majestueuse, un regard vif, & la faculté d'être à son choix d'une bonté douce ou d'une sévérité imposante. La circonstance de la guerre conduisoit à sa suite un très grand nombre de Sultans, dont sept étoient ses enfans. On me fit surtout remarquer le second de ces Princes, dont le courage bruloit de se distinguer, & qui, par l'habitude d'exercer ses forces, étoit parvenu à tendre facilement deux arcs à la fois. Il s'étoit occupé de cet exercice dès son enfance, & ce Prince avoit à peine neuf ans, que son pere voulant piquer son amour-propre, lui dit d'un air méprisant, qu'une quenouille conviendroit mieux à un poltron comme lui: poltron, répond l'enfant en pâlissant, je ne crains personne, pas même vous: en même temps, il décoche une flèche, qui heureusement n'aboutit que dans un panneau de boiserie où le fer s'enfonça de deux doigts. Lorsqu'une grande douceur & les marques du plus grand respect filial précedent & suivent un tel emportement, on

ne

ne peut sans doute attribuer cet attentat qu'à une excessive sensibilité sur le point d'honneur.

Tout ce qui devoit servir à l'entrée du Kam & à son installation étoit préparé à la porte de la ville ; il y mit pied à terre un moment pour faire sa toilette sous une tente dressée à cet effet : coëffé d'un bonnet chargé de deux aigrettes enrichies de diamans, l'arc & le carquois passé en sautoir, précédé de sa garde & de plusieurs chevaux de main, dont les têtieres étoient ornées d'aigrettes, suivi de l'étendard du Prophête & accompagné de toute sa Cour, ce Prince se rendit à son Palais, où il reçut dans la salle du Divan, assis sur son trône, l'hommage de tous les Grands.

Cette cérémonie nous occupa jusqu'à l'heure du souper que j'avois fait préparer, & que mon cuisinier eut la liberté de servir. Ceux du Prince, prévenus de cette concurrence, avoient aussi travaillé à se distinguer ; mais ils ne purent lutter contre les sauces au vin. Les entremêts n'eurent pas moins de succès ; & la supériorité de la cuisine françoise me valut l'avantage de fournir journellement au Prince douze plats à chacun de ses repas.

Krim-Gueray n'étoit pas uniquement sensible à la bonne chere ; tous les plaisirs avoient des droits sur lui. Un nombreux orchestre, une troupe de Comédiens & des Baladines, qu'il avoit également à sa solde, en variant ses amu-

ſemens, rempliſſoient toutes les ſoirées, & délaſſoient le Kam des affaires politiques & des préparatifs de guerre dont il étoit occupé pendant le jour.

L'activité de ce Prince, qui ſuffiſoit à tout, le portoit à en exiger auſſi beaucoup des autres, & j'oſerai dire qu'il paroiſſoit content de la mienne. J'avois part à ſa confiance, j'étois admis à ſes plaiſirs, je m'amuſois ſurtout du tableau piquant & varié que m'offroit ſa Cour.

Kaoucham étoit devenu le centre de la Tartarie; tous les ordres en émanoient, on s'y rendoit de toutes parts, & la foule des Courtiſans augmentoit chaque jour. Les nouveaux Miniſtres que j'avois connus en Crimée, & qui s'étoient apperçus des bontés particulieres dont le Kam m'honoroit, me choiſirent pour obtenir de leur maître une grace qu'ils n'auroient oſé ſolliciter. L'expérience de ſon premier regne leur avoit fait obſerver qu'il étoit important de le garantir d'un premier acte de cruauté qui répugneroit d'abord à ſon caractere; mais après lequel il étoit à craindre qu'il ne s'arrêtât plus. Un malheureux Tartare, pris en contravention de quelques ordres trop ſéveres, venoit d'être condamné à mort par le Kam. On ſe préparoit à conduire ce malheureux au ſupplice au moment où j'arrivois au Palais. Pluſieurs Sultans m'entourerent auſſi-tôt, m'expliquerent le fait, m'engagerent à préſerver les Tartares des ſuites de

cette exécution. J'entrai chez Krim-Gueray, que je trouvai encore agité de l'effort qu'il avoit fait ſur lui-même pour l'ordonner: je m'approchai de lui, & m'étant incliné pour lui baiſer la main, ce qui ne m'arrivoit jamais; je la retins, nonobſtant le mouvement qu'il fit pour la retirer. Que voulez-vous, me dit-il, avec une ſorte de ſévérité? La grace du coupable, lui répondis-je. Quel intérêt, me répliqua-t-il, pouvez-vous prendre à ce malheureux? Aucun, ajoutai-je; un homme qui vous a déſobéi ne peut m'en inſpirer : ce n'eſt auſſi que de vous ſeul dont je m'occupe; vous ſeriez bientôt cruel, ſi vous étiez un moment trop ſévere; & vous n'avez pas beſoin de ceſſer d'être bon, pour être conſtamment craint & reſpecté. Il ſourit, m'abandonna ſa main, je la baiſai, & je fus de ſa part annoncer la grace qu'il m'accordoit. La joie qu'elle répandit fut entretenue par une nouvelle Comédie Turque d'un genre aſſez burleſque. Krim-Gueray me fit pendant la pièce beaucoup de queſtions ſur le théâtre de Moliere, dont il avoit entendu parler. Ce que je lui dis des regles dramatiques & des bienſéances qui s'obſervent ſur nos théâtres, lui donna du dégoût pour les parades auxquelles les Turcs ſont encore réduits. Il ſentit lui-même que le Tartuffe étoit préférable à Pourceaugnac; mais il ne put concevoir que le ſujet du Bourgeois Gentilhomme exiſtât dans une ſociété où les

lois ont fixé les différens états d'une maniere invariable ; & j'aimai mieux lui laiſſer croire que le Poëte avoit tort, que d'entreprendre de le juſtifier en lui préſentant le tableau de nos déſordres : mais ſi perſonne, ajouta-t-il, ne peut tromper ſur ſa naiſſance, il eſt aiſé d'en impoſer ſur ſon caractere. Tous les pays ont leurs Tartuffes, la Tartarie a les ſiens, & je deſire que vous me faſſiez traduire cette pièce (1).

Tandis que notre imagination ſe livroit à des projets auſſi pacifiques, un Envoyé des Confédérés de Pologne arrivoit à Kaouchan pour combiner avec le Kam l'ouverture de la campagne. Ce Prince avoit promis au Grand-Seigneur de débuter par une incurſion dans la nouvelle Servie : l'Ukraine Polonoiſe pouvoit s'en reſſentir ; & cette circonſtance exigeoit quelques négociations préliminaires auxquelles les pouvoirs de l'Envoyé Polonois ne parurent pas ſuffiſans. Cependant le temps preſſoit, & Krim-Gueray déſira que je me rendiſſe auprès de Cotchim pour y traiter en ſon nom avec

(1) M. Ruffin, Secrétaire-Interprète du Roi à Verſailles, étoit chargé de ce travail : ſon eſprit eût jeté les fondemens du bon goût chez les Tartares, ſi les circonſtances lui avoient permis de ſe livrer à cette traduction.



les Chefs de la confédération qui s'y étoient réfugiés : mais quelque flatté que je fusse de la confiance de ce Prince, je ne crus pas devoir accepter cette commission sans un Collégue Tartare, qui, nommé sur le champ, fut ainsi que moi, revêtu de pleins pouvoirs. Notre Ambassade exigeoit plus de promptitude que de luxe, & nous fûmes le lendemain coucher sur les terres de Moldavie. Le tableau de la plus affreuse dévastation y avoit précédé la guerre; & l'effroi des habitans, produit par les incursions de quelques troupes avoit seul occasionné ce désastre. La désertion des villages & la cessation de toute culture, ne promettoient sans doute pas à l'armée Ottomane l'abondance des vivres qu'elle devoit naturellement espérer de rassembler dans le voisinage du Danube : mais ces réflexions dont j'entrenois mon Collégue l'intéressoient infiniment moins que la disette actuelle qu'il nous fallut supporter jusqu'à notre arrivée à Dankowtza (1). Les Comtes Crazinski & Potoski nous y reçurent avec toute la considération due au Prince que nous représentions. Mais ce qui plut davantage à l'Ambassadeur Tartare ce fut le bon vin de Tockaï, dont on le régala. Je l'avois amené dans ma voiture; mais l'incom-

(1) Village près de Cotchim où les Confédérés s'étoient retirés après la déclaration de la guerre.

modité d'un siège élevé lui fit desirer pour son retour un chariot Turc, dans lequel il pût être couché tout à son aise. Je m'empressai de procurer cette satisfaction à un homme dont le grand âge & le caractere aimable étoient également intéressans. Un chariot de suite voituroit nos équipages & quelques domestiques. Nous nous acheminâmes ainsi par une route qu'on nous avoit assurée meilleure, quoiqu'un peu plus longue. A des neiges abondantes venoit de succéder un froid assez vif; il falloit en profiter pour passer à gué le Pruth, avant la crue des eaux, que le plus petit dégel eût occasionnée. Conduits par un guide, nous arrivons au bord de cette riviere, dont le courant charioit des glaces avec rapidité. J'ignorois la profondeur de ses eaux, & j'en craignois l'effort; mais le conducteur me rassura en précédant ma voiture, qui ouvrit la marche. Elle étoit attelée de six bons chevaux & assez pesante pour résister au courant : elle arriva en effet très heureusement sur le bord opposé. Je m'empressai d'y mettre pied à terre pour voir les deux autres chariots dont la légéreté m'inquiétoit. Ils étoient à peine au tiers du passage que l'eau commençoit à les soulever. Je criai d'arrêter; mais loin de m'écouter, les postillons appuient leurs chevaux, les deux voitures se renversent; & dans l'instant le fleuve entraîne pêle mêle avec les glaçons tous les débris de ce naufrage.

Je cours au poſtillon de ma voiture pour lui dire de dételer la volée & de conduire ſes chevaux au ſecours de l'Envoyé Tartare & de mes gens: je le trouve à terre expirant de froid; je le traîne près d'un foſſé voiſin où je le précipite pour le couvrir de neige. Mon cocher avoit déjà ſuivi le cours de la riviere juſqu'au moulin, où par ſes cris il avoit excité l'attention des meuniers. J'y arrive auſſitôt, & je les trouve occupés à repêcher avec des crocs ceux qui avoient été ſubmergés. Mais je cherche en vain mon vieux collégue; & j'étois agité du plus violent déſeſpoir ſur ſon ſort, lorſque j'entendis ſa voix qui m'invitoit à me calmer, tandis qu'au milieu des glaçons, la tête ſeulement hors de l'eau par la portiere de ſa voiture, il n'étoit retenu que par un bas fonds, d'où le moindre effort pouvoit l'entraîner. Je fus enfin aſſez heureux pour lui porter du ſecours & réunir tous mes naufragés, qu'il me falloit encore préſerver du riſque de mourir de froid. En effet la gelée avoit tellement durci leurs vêtemens qu'on ne put les déshabiller, qu'après que la chaleur d'un grand feu eut ramolli les étoffes. Quand je me fus aſſuré que le ſoin des meuniers pouvoit leur ſuffire, je courus avec mon cocher pour ramener mon poſtillon: la neige l'avoit guéri. Nous le vîmes en arrivant occupé à ſortir du trou où je l'a-

vois précipité. Le bon feu du moulin acheva de le tirer d'affaire; & je fus agréablement surpris en y rentrant de voir tous mes équipages repêchés. Je pourvus de mon mieux à tous les nouveaux secours que la circonstance exigeoit; & bientôt je n'eus plus qu'à m'attendrir sur l'extrême sensibilité de mon collégue, qui, après avoir couru lui-même le plus grand risque, ne parloit jamais que de mon inquiétude. Le temps qu'il fallut pour sécher les habits, pour rétablir les chariots & ravitailler la troupe, ne nous permit de partir que le lendemain. Jusques-là je n'avois pas à me louer de ma nouvelle route; & les mauvais chemins que nous rencontrâmes auroient achevé de m'en dégoûter sans l'espoir d'arriver bientôt à Botouchan. On m'avoit annoncé cette ville, l'une des plus considérables de la Moldavie, comme une terre de promission où je pourrois m'approvisionner pour le reste de ma route : il étoit encore jour quand nous y entrâmes; mais nous la trouvâmes totalement abandonnée; & les maisons ouvertes nous permirent d'entrer dans celle qui avoit le plus d'apparence, & que mon conducteur me dit appartenir à un Boyard (1). Cette position nous offroit peu de ressources, j'obtins cependant de mon guide d'aller en demander

(1) Gentilhomme Moldave.

de

de ma part au Supérieur d'un Couvent voisin: j'attendois son retour avec impatience, lorsque je vis paroître dans ma cour un carosse à six chevaux; c'étoit le maître du logis : il me dit en entrant, qu'informé par mon Emissaire du domicile que j'avois élu, & de mes besoins, il étoit venu lui-même pour ne laisser à personne la satisfaction d'y pourvoir. Un début aussi honnête ranima nos espérances, & l'arrivée des provisions ne nous fit pas languir. Quelqu'important que fût mon hôte, j'apperçus dans sa conversation qu'il n'étoit pas l'aigle du canton, & que, cédant par foiblesse de caractere à toutes les impulsions qu'on lui donnoit, le dernier avoit toujours raison auprès de lui. En conséquence il me devint facile de lui démontrer le danger où les Boyards s'exposoient, en ne s'opposant pas à l'abandon des maisons, & même en l'autorisant par leur exemple. Il venoit de m'apprendre que tous les habitans de la ville, au nombre de sept à huit mille, effrayés des mauvais traitemens & du maraudage de quelques Sipahis, s'étoient réfugiés dans l'enceinte du Couvent où j'avois envoyé; que plusieurs Boyards aussi timides que la multitude, fomentoient ce désordre sans en prévoir les suites : j'ai été du nombre, ajouta-t-il, vous m'avez converti; venez rendre le même service à mes compagnons. Le plaisir

de rapprocher tous ces malheureux de leurs foyers, qu'aucune vexation ne menaçoit, m'étourdit ſur le danger de tenter cette bonne œuvre. Je retins mon hôte à coucher; & comme ma route m'obligeoit de paſſer devant la porte du Monaſtere, les cris des femmes, des enfans, le tumulte d'une multitude entaſſée, & le tableau de la miſere qui l'environnoit, acheverent de me déterminer à ſuivre mon Boyard. Il m'aida à percer la foule juſqu'à un perron, au haut duquel ſes compagnons me reçurent & m'introduiſirent dans le ſallon où ils tenoient leurs aſſiſes. J'avois fait un tel effet ſur mon hôte, qu'encore plein de mes argumens, il voulut eſſayer la converſion de ſes camarades; mais il fut d'abord interrompu par les injures dont on l'accabla, & qui me confirmerent dans l'opinion que cet homme n'étoit pas Chef de parti. Je crus devoir alors développer mon éloquence; & je vis bientôt qu'elle n'auroit pas grand ſuccès : mon auditoire étoit orageux, le tumulte laiſſoit peu d'accès au calme que je voulois établir. J'eus recours alors à des moyens plus efficaces. Une terreur panique avoit occaſionné le déſordre; une terreur plus réelle pouvoit ſeule y remédier. Je changeai de ton, je menaçai de porter plainte au Kam, & de lui faire faire une prompte juſtice. J'excuſai le peuple qui ſe laiſſe toujours conduire:

j'inculpai de rébellion ceux qui m'écoutoient, & je ne vis plus devant moi que des gens tremblans & soumis. Parlez donc vous-même à cette foule effrayée, me dit le plus turbulent des Boyards; vous les persuaderez mieux que nous ne les persuaderions nous-mêmes; ils vous béniront; & loin de nous accuser, vous rendrez témoignage de notre bonne volonté. Je me défendis long-temps, je n'aurois même jamais accepté le dangereux rôle qu'on me proposoit, si, en revenant sur le perron pour m'en aller, je n'avois apperçu l'impossibilité de percer la foule, que l'inquiétude agitoit fortement depuis mon arrivée: parlez à ces malheureux, me répete encore le même Boyard, en s'avançant sur le devant du perron, pour me servir sans doute de collégue sur cette nouvelle tribune aux harangues. Trois Jénissaires, armés jusqu'aux dents, y siégeoient avec toute la morgue de l'islanisme. Leur air d'importance annonçoit des protecteurs; & forcé de mettre à fin cette aventure, je crus qu'il étoit à propos de commencer par en imposer à ces braves pour étonner la multitude. Que faites-vous ici? leur dis-je d'un ton ferme. Nous défendons ces infidèles, me répondit un d'eux. Vous les défendez, répliquai-je, & contre qui? Où sont leurs ennemis? Est-ce le Grand-Seigneur, ou le Kam des Tartares? Dans ce cas vous êtes des rebelles & les seuls moteurs du

désordre qui regne ici. Comptez ſur moi pour vous en faire punir. Je n'avois pas fini cette courte apoſtrophe, que l'orgueil de mes Turcs avoit fait place à la crainte; ils s'étoient levés pour m'écouter, ils deſcendirent les eſcaliers en ſe diſculpant. Ce premier avantage ſur les troupes auxiliaires avoit attiré l'attention de la foule, dont le ſilence me parut d'un bon augure. Je m'avance alors; & élevant ma voix en Grec, j'allois obtenir tous les ſuccès de Démoſthène, quand un ivrogne, perçant la foule, & s'érigeant en champion adverſe, me tint inſolemment ce diſcours: que parlez-vous de ſoumiſſion, de tranquillité, de culture, tandis que nous mourons de faim? Apportez-nous du pain, s'écria ce furieux; voilà ce qu'il nous faut: oui du pain, répéta le peuple en fureur. Voyant alors tout mon édifice renverſé, & nulle reſſource pour ſortir du pas où je m'étois engagé ſi imprudemment, je prends dans mes poches deux poignées d'argent que j'avois en différente monnoie; tenez, m'écriai-je, en le jettant ſur la foule, voilà du pain, mes enfans; rentrez dans vos habitations, vous y trouverez l'abondance. La ſcène change auſſi-tôt; tout ſe culbute pour ramaſſer les eſpèces, l'ivrogne diſparoît ſous le poids des aſſaillans, les bénédictions ſuccédent aux injures; & mon empreſſement à me retirer fut égal au zèle indiſcret qui m'avoit amené. Ma retraite eut

cependant tous les honneurs de la guerre, & je parvins à ma voiture au milieu des applaudiſſemens du peuple qui m'avoit ouvert le paſſage, & qui le lendemain regagna ſes foyers. Mon collégue, en attendant à la porte de ce couvent où j'avois été pérorer, n'étoit pas ſans inquiétude ſur les ſuites de mon imprudence. Nous eûmes l'un & l'autre grand plaiſir à nous rejoindre ; & nous continuâmes notre route en ménageant journellement les proviſions que le Boyard nous avoit données. Les villages que nous traverſions, compris dans la dévaſtation qui couvroit la Moldavie, nous offroient à peine le couvert pendant la nuit. La Valachie avoit eſſuyé les mêmes ravages de la part de quelques troupes Turques deſtinées à joindre le Kam, & qui ne s'étoient en effet occupées qu'à détruire leur propre pays. Il n'eſt point d'horreur que ces Turcs n'ayent commis ; & ſemblables aux ſoldats effrénés, qui dans le ſac d'une ville, non contens de diſpoſer de tout à leur gré, prétendent encore aux ſuccès les moins déſirables, quelques Sipahis (1) avoient porté leurs attentats juſques ſur la perſonne du vieux Rabin de la Synagogue, & celle de l'Archevêque Grec.

Nous arrivâmes enfin à Kichenow après

(1) Cavaliers Turcs.

beaucoup de fatigues, & après avoir triftement vécu de régime ; mais le Gouverneur nous fit tout oublier, en nous donnant bon fouper & bon gîte. Il ne reftoit plus que douze lieues à faire ; & je me difpofois à partir de grand matin, lorfqu'à mon réveil on m'en affura l'impoffibilité. Au froid exceffif de la veille venoient de fuccéder des neiges fi abondantes, que la route par les montagnes qu'il nous falloit traverfer, étoit devenue impraticable pour les voitures. Je n'étois cependant nullement difpofé à céder aux contrariétés qui fembloient fe réunir pour retarder mon retour auprès du Kam ; mais mon vieux Tartare, moins actif & plus fatigué, refta pour garder les équipages. Je partis en traîneau. La célérité de cette voiture m'eut bientôt tranfporté jufques dans les plaines de Kaouchan : de nouveaux obftacles m'y attendoient. Le défaut de neiges, joint au dégel le plus complet, alloit encore m'arrêter, fans le fecours d'une charrette que je rencontrai, & qui étoit fort à ma bienféance ; mais il fallut ufer d'un peu de violence pour forcer l'homme à qui elle appartenoit de me conduire. J'étois huché avec mon Secrétaire fur cette voiture, & nous nous applaudiffions de ne pas arriver à pied, lorfqu'une des roues faifant le chapelet, nous fûmes enfin contraints de prendre ce dernier parti qui rame-

noit avec bien peu de dignité l'Ambaſſadeur des Tartares. Je n'attendis pas mon Collègue, dont le retour tarda de quelques jours, pour voir le Kam. On lui avoit déjà rendu compte de mon entrée dans Kaouchan ; & ce Prince débuta, dès qu'il m'apperçut, par me railler ſur la modeſtie de ſon Plénipotentiaire. Tout ce que je lui racontai de la Moldavie lui parut ſi important, qu'en faiſant part à la Porte de ce déſaſtre, il expédia ſur le champ des ordres pour y remédier. L'examen des motifs qui en étoient cauſe invita Krim-Gueray à me développer l'opinion qu'il avoit conçue du Grand-Viſir Emin Pacha. Ce Turc avoit commencé par être courtaut de boutique ; parvenu enſuite à une charge d'Ecrivain de la Tréſorerie, il s'étoit rapidement élevé aux premieres charges par ſes intrigues : ſon inſolente préſomption lui fit deſirer le Viſiriat lors de la déclaration de la guerre, & ſon ignorance donna bientôt lieu à ſon maître de ſe repentir d'avoir fait un ſi mauvais choix. Ces défauts du Grand-Viſir ne pouvoient échapper aux lumieres du Kam ; il s'en expliquoit hautement, & ne penſoit qu'aux moyens de préſerver l'Empire Ottoman des ſuites de l'inconduite & de l'ineptie de ſon premier Miniſtre.

L'incurſion de la nouvelle Servie décidée à Conſtantinople, avoit été conſentie dans l'aſ-

ſemblée des Grands Vaſſaux de Tartarie ; & les ordres furent expédiés dans toutes les provinces pour y impoſer la redevance du ſervice militaire. On demanda trois cavaliers par huit familles ; on eſtima ce nombre ſuffiſant aux trois armées qui devoient attaquer en même temps : celle du Nouradin, de quarante mille homme, avoit ordre de ſe porter ſur le petit Don ; celle du Calga, de ſoixante mille hommes, devoit prolonger la rive gauche du Boriſthène juſqu'au-delà de l'Orèle ; & celle que le Kam commandoit en perſonne, & qui étoit de cent mille hommes, étoit deſtinée à pénétrer dans la nouvelle Servie. Les troupes du Yédeſan & du Boudjak furent particuliérement affectées à cette derniere armée, dont le rendez-vous général fut fixé près de Tombachar.

En me faiſant part de tous ces détails, Krim-Gueray me demanda ſi je comptois le ſuivre dans cette expédition : je lui répondis que l'honneur de réſider auprès de lui de la part de l'Empereur de France, m'impoſant le devoir de ne pas m'éloigner de ſa perſonne, m'ôtoit le mérite du choix. Ce titre qui vous a fixé près de moi, répliqua-t-il, m'invite à vous conſerver. Nous allons eſſuyer de grands froids ; votre habit ne vous permettroit pas de les ſupporter : vêtiſſez-vous à la Tartare : le temps preſſe, nous partirons dans huit jours. Je me levai auſſi-

tôt pour aller mettre ordre à mon équipage de campagne, & je sortois de l'appartement du Prince, lorsque le Maître des Cérémonies, suivi de deux Pages de la Chambre, me revêtit d'une superbe pelisse de gorge de loup blanc de Laponie, doublée de petit-gris. Je me retournai pour remercier le Kam de l'honneur qu'il me faisoit : c'est une maison tartare que je vous donne, me dit-il en riant ; j'en ai une pareille, & j'ai voulu que nous fussions en uniforme.

Le Grand-Ecuyer m'envoya le même jour dix chevaux Circasses, en m'invitant de la part de son maître de ne pas mener en campagne mes chevaux Arabes, qui ne pourroient supporter ni le froid ni le défaut de nourriture : mais la maigreur de cette remonte n'excitoit pas ma confiance ; & je ne crus pas devoir suivre le conseil qui l'accompagnoit.

Tandis qu'on travailloit à mes vêtemens Tartares, je me pourvus de trois dromadaires, & je fis préparer les tentes dont j'avois besoin. Leur méchanisme, aussi simple que facile, mérite quelques détails : habituellement campés, les Tartares ont dû sans doute perfectionner cet art. Toutes leurs idées se sont réunies sur un objet devenu pour eux le premier des besoins. Une nation qui n'a jamais connu le luxe de l'indolence, devoit porter tous ses soins &

toutes ſes recherches vers celui qui concerne l'exercice du corps, les chaſſes & l'attirail de la guerre. Les Tartares ne goûtent que le repos dans leurs loiſirs, ils ſont ſédentaires ſans molleſſe, & leurs camps reſſemblent abſolument à leurs habitations ordinaires.

Un treillage qui ſe plie & ſe développe facilement, forme un petit mur circulaire de quatre pieds & demi d'élévation; les deux extrémités de ce treillage, écartées d'environ deux pieds l'une de l'autre, déterminent l'entrée de la tente; après quoi une vingtaine de baguettes reunies par un des bouts, & dont l'autre extrémité eſt garnie d'un petit anneau de cuivre pour l'accrocher ſur les croiſées du treillage, forment la charpente du dôme & ſoutiennent la toîture: elle conſiſte en un coqueluchon de feutre, dont le pourtour recouvre les murailles qui ſont également garnies de la même étoffe; une ſangle enveloppe ce recouvrement, & quelques pelletées de terre ou de neige rapprochées du pied des murs, empêchent l'air d'y pénétrer, & conſolident parfaitement ces tentes ſans mâts ni cordages. Une plus grande recherche en fait conſtruire dont le cône tronqué par un cercle qui réunit les baguettes, ſert de paſſage à la fumée, permet d'allumer du feu dans la tente, & la rend inacceſſible aux intempéries du climat le plus rigoureux.

La tente du Kam étoit de ce genre, mais

d'un ſi grand volume, que plus de ſoixante perſonnes pouvoient s'y aſſeoir commodément autour d'un feu de bois de corde. Intérieurement décorée d'une étoffe cramoiſie, elle étoit meublée d'un tapis circulaire & de quelques couſſins. Douze petites tentes placées autour de celle du Prince, deſtinées à ſes Officiers & à ſes Pages, étoient comprifes dans une enceinte de feutre de cinq pieds d'élévation.

Tout étoit préparé pour entrer en campagne ; les troupes de Beſſarabie raſſemblées à Kichela ſous les ordres du Sultan Séraskier, n'attendoient que le ſignal du départ. Il fut fixé au 7 Janvier 1769 que Krim-Gueray partit lui-même de Kaouchan avec les troupes de ſa garde, les Sultans admis à le ſuivre, ſes Miniſtres, ſes Grands Officiers & tous les Mirzas volontaires. Cette premiere journée ne fut cependant employée qu'à paſſer le Nieſter. On avoit à cet effet préparé ſur ce fleuve huit radeaux dont on s'étoit ſervi la veille pour tranſporter les équipages. Nous trouvâmes auſſi à l'autre rive toutes les tentes dreſſées. Le premier ſoin du Kam fut de demander où les miennes étoient placées ; & les trouvant trop éloignées, il ordonna qu'à l'avenir elles fuſſent rapprochées de ſon enceinte. Ce Prince avoit également exigé que je ne fiſſe aucunes proviſions, & s'étoit réſervé le ſoin de me nourrir

pendant la campagne. La journée du 8 ne fut employée qu'à passer en revue les troupes de Bessarabie.

J'étois le soir dans la tente du Kam, avec quelques Sultans qui lui tenoient compagnie, lorsque son Visir vint lui annoncer l'arrivée d'un Prince Lesguis frere du Souverain de ces Tartares Asiatiques. Il étoit revêtu du caractere d'Ambassadeur, afin de rendre hommage à Krim-Gueray & de lui offrir un secours de trente mille hommes pour la présente guerre. J'eus le plaisir d'assister à sa présentation. Une courte harangue, prononcée noblement, expliquoit l'objet de sa mission ; & la réponse du Kam en agréant l'hommage, sans accepter le secours, ménageoit à la fois la dignité du Suzerain & l'amour-propre du Général. L'Ambassadeur sollicita alors & obtint la permission de faire la campagne. Le cérémonial terminé, Krim-Gueray voulant traiter ce Prince avec distinction, le fit manger avec lui.

Si l'on pouvoit juger d'une nation par un Ambassadeur de ce rang & par les personnes qui l'accompagnoient, on devroit avoir des Lesguis l'opinion la plus avantageuse. Ceux-ci d'une grande taille bien proportionnée, réunissoient à des figures nobles, un maintien aisé, un air militaire. J'observerai que leurs armes à l'Européenne étoient parfaitement travaillées ; &

j'ajouterai, sur le témoignage de Krim-Gueray lui-même, que cet échantillon n'exagere point l'ensemble des troupes Lesguis. J'ai lieu de croire aussi, qu'à portée de cette nation, le Kam n'auroit pas refusé son offre, si le côté de la mer Caspienne que ces peuples habitent, avoit pu, sans danger pour le Cabarta, être dégarni des moyens de le défendre.

Les froids qui, malgré l'abondance des neiges, n'avoient pas encore fait geler le Boristhène, devinrent bientôt assez vifs pour livrer passage sur la glace aux Tartares rassemblés à l'autre rive. Nous fûmes camper près de Tombachar pour les y attendre. Je passois mes soirées avec Krim-Gueray, dont les idées souvent neuves, étoient toujours nobles & toujours rendues de la maniere la plus piquante. Ce Prince avoit essentiellement besoin de donner carriere à un esprit philosophique que ses courtisans ne pouvoient alimenter. Nos entretiens étoient aussi le seul remède capable de dissiper les affections hypocondriaques auxquelles il étoit sujet. Il se plaisoit sur-tout dans l'examen des préjugés qui gouvernent les différentes nations; il s'égayoit à remonter aux sources mêmes de ces préjugés : il leur attribuoit les erreurs & même la plupart des crimes; & en plaignant l'humanité, il se faisoit ainsi un amusement philosophique de la justifier. Je dois

rendre témoignage aux talens & à l'esprit de ce Prince: je l'ai entendu plusieurs fois s'exprimer sur l'influence des climats, sur l'abus & les avantages de la liberté, sur les principes de l'honneur, sur les loix & sur les maximes du Gouvernement, d'une maniere qui auroit fait honneur à Montesquieu lui-même.

Une grande partie des troupes étoit déja rassemblée, & l'effet des mesures prises pour approvisionner l'armée pendant le séjour qu'elle devoit faire à Balta, détermina le Kam à s'y rendre. Cete ville, située sur la lisiere de la Pologne, & dont le fauxbourg est en Tartarie, devenue célèbre par les premieres hostilités, mais alors entiérement dénuée d'habitans, n'offroit plus que le tableau du plus affreux ravage. Les dix-mille Sipahis, destinés par la Porte à se joindre aux Tartares, nous y avoient précédés : ils avoient non-seulement dévasté Balta, mais brulé aussi tous les villages voisins. Krim-Gueray ne conduisoit qu'à regret des troupes si mauvaises & si mal disciplinées; il auguroit mal de leur courage, & déféroit seulement à la bonne opinion que le Grand-Seigneur en avoit conçue. Cette cavalerie, accoutumée aux douceurs & à l'inaction d'une longue paix, nullement faite à la fatigue, incapable de résister au froid, & d'ailleurs trop mal vêtue pour le pouvoir supporter, n'étoit effectivement d'au-

cune ressource. Leur bravoure n'étoit pas moins suspecte au Kam des Tartares que leurs principes de religion le sont en général. On ne sait en effet auquel du Coran ou de l'Evangile les Arnaouts (1) Timariots (2) donnent la préférence. Vêtu à la Tartare, je revenois un soir de chez le Kam, & je traversois la place de Balta pour me rendre au logement qu'on m'y avoit donné: deux Sipahis qui gagnoient aussi leur gîte, me précédoient, causoient en Grec, maudissoient leur position & juroient sur la sainte Croix de se révolter à la premiere occasion. Je cede aussitôt au désir de me faire expliquer cette contradiction; & doublant le pas, je les joins, en leur donnant le salut mahométan, qu'ils me rendent dévotement en Turc. Parlant Grec alors, je leur dis: Adieu freres, nous ne sommes pas plus Turcs l'un que l'autre. Cet adieu n'étoit pas de nature à nous séparer sitôt. Enchantés de moi, ils étoient seulement étonnés qu'un Chrétien pût être Tartare; mais ne vou-

(1) On comprend sous le nom d'Arnaouts les peuples de la Turquie Européenne qui avoisinent la Sclavonie.

(2) Timariots sont des possesseurs de fiefs domaniaux à redevance militaire; & les Timars sont particuliérement affectés aux Sipahis qui composent la cavalerie turque.

lant pas me faire connoître, je fabriquai une histoire. Ils m'avouerent qu'ils n'étoient Mahométans que pour le Timar : c'étoit tout ce que je voulois savoir.

L'armée étoit rassemblée, & les froids devinrent si violens qu'ils donnoient aux Tartares un champ libre pour pénétrer dans la nouvelle Servie. On venoit d'apprendre que l'armée du Calga s'élevoit vers la Samara; que celle du Nouradin étoit également en marche; & Krim-Gueray, après avoir rectifié son plan sur de nouvelles informations, partit de Balta pour aller camper près d'Olmar. Ce bourg, dépendant de la Tartarie, avoit été en partie brûlé par les Sipahis, qui acheverent de le consumer sous les yeux même du Souverain. A cet excès ils joignirent l'insolence de venir en troupe lui demander de l'orge pour leurs chevaux, lorsque les siens, ainsi que tous ceux de l'armée, étoient réduits à brouter sous la neige. Peu s'en fallut que l'indignation du Kam ne se manifestât de la maniere la plus cruelle; mais il s'en tint aux menaces, & se contenta de prévoir que ces insolens seroient bientôt réduits par le froid & la misere à la plus grande soumission.

Jusques-là j'avois été nourri par le Prince; nos provisions étoient toujours fraîches, & je n'avois pas été à portée de juger de celles qui nous étoient destinées pendant le cours de la campagne

campagne : mais la disette des vivres au camp d'Olmar nous y prépara le premier souper vraiment militaire. Je l'attendois sans inquiétude, mais non sans appetit, lorsque les Officiers de la bouche vinrent disposer la table de campagne : elle consistoit en un plateau rond de cuir de roussi, d'environ deux pieds de diamètre : deux sacs accompagnoient ce plateau ; de ces sacs l'on tira d'excellent biscuit & des côtes de cheval fumées, sur le bon goût desquelles les éloges ne tarirent point. De la poutargue, du caviar (1), & des raisins secs, en succédant à ce service, complèterent le festin. Comment trouvez-vous la cuisine Tartare, me dit le Kam en riant ? Effrayante pour vos ennemis, lui dis-je. Un Page, auquel il venoit de parler bas, me présenta un moment après la même coupe d'or qui servoit à son maître : goûtez aussi ma boisson, me dit Krim-Gueray. C'étoit d'excellent vin de Hongrie, dont il continua de me faire part pendant toute la campagne.

L'armée marcha les jours suivans en se rapprochant du Bog que nous traversâmes sur la glace pour établir notre premier camp dans les

(1) La Poutargue & le Caviar sont des œufs de poisson salés, mais différemment préparés.

déserts Zaporoviens. Nonobstant le conseil qu'on m'avoit donné, j'avois au nombre de mes chevaux une bête Arabe, qui bientôt épuisée, cédant à la rigueur du climat, tomba mourante après le passage du fleuve. Cet animal respiroit encore à peine, lorsque quelques Noguais vinrent me prier de leur en faire présent. Eh ! que ferez-vous, leur dis-je, d'un cheval mort? Rien, me dit l'un d'eux; mais il ne l'est pas encore, nous serons à temps de le tuer & de nous en régaler d'autant mieux que la chair de cheval blanc est la plus délicate. Je cédai sans difficulté à ce qui pouvoit satisfaire leur appétit; mais je ne garantirois pas qu'ils soient arrivés à temps pour satisfaire la loi musulmane avec le scrupule & l'exactitude requise.

Cependant le froid étoit devenu si violent, & les plaines que nous parcourions, précédemment brûlées, offroient si peu de pâturages, qu'après avoir traversé l'Eau-Morte (1) on se détermina à côtoyer cette riviere pour aller camper au milieu des roseaux qui venoient d'être découverts par nos patrouilles. Nous en avions besoin pour nous réchauffer & pour alimenter les chevaux; mais la cavalerie Turque qui s'étoit sans doute flattée de ne faire la guerre

(1) Riviere de la nouvelle Servie.

qu'aux villages Polonois, n'étant pourvue ni de tentes ni de vivres, éprouvoit à la fois les rigueurs du froid & celles de la faim: à leur premiere imprudence, ils joignirent celle de s'approcher indiſcrètement du feu; le plus grand nombre en fut eſtropié, & la pitié ſuccéda bientôt à l'indignation que leur brigandage avoit inſpirée. Le Kam, inſtruit que ces malheureux mandioient leur ſubſiſtance à la porte de toutes les tentes, ordonna que ſur chaque Mirza il ſe fît une perception de biſcuit qu'on leur diſtribua.

Une petite bute que nous trouvâmes le lendemain ſur notre route, pendant que l'armée développée dans la plaine marchoit en bataille, inſpira à Krim-Gueray le deſir d'y monter pour voir toutes ſes troupes d'un coup-d'œil. Il ordonna de faire halte: je le ſuivis ſur cette éminence; & la couleur ſombre des vêtemens Tartares, jointe à la blancheur de la neige qui ſervoit de fond à ce tableau, n'en laiſſoit rien échapper. On y diſtinguoit par les étendards les troupes des différentes provinces; je remarquai que ſans aucun ordre déterminé, cette armée étoit naturellement ſur vingt files de profondeur & paſſablement alignée. Chaque Sultan Séraskier, avec une petite Cour, formoit un grouppe en avant de ſa diviſion. Le centre de la ligne, occupé par le Souverain, préſentoit

un corps avancé aſſez nombreux dont l'arrangement offroit un tableau également militaire & agréable. Quarante compagnies, chacune de quarante cavaliers, marchoient en avant ſur quatre de front, en deux colonnes, & formoient une avenue bordée de chaque côté de vingt étendards. Le Grand-Ecuyer, ſuivi de douze chevaux de main & d'un traineau couvert, marchoit immédiatement après, & précédoit le gros de cavaliers qui environnoit le Kam. L'étendart du Prophete, porté par un Emir, ainſi que les deux flammes vertes qui l'accompagnent, venoient enſuite & flottoient avec les étendarts des Inat-Coſaques, dont la troupe annexée à la garde du Prince fermoit la marche.

Cette nation, qui doit ſes poſſeſſions & ſon nom aux circonſtances qui l'ont fait émigrer de la Ruſſie, eſt établie dans le Couban. Un certain Ignace, plus jaloux ſans doute de ſa barbe que de ſa liberté, ſe réfugia auprès du Kam avec une nombreuſe ſuite pour ſe ſouſtraire au raſoir de Pierre I. Les Tartares trouverent tant de rapport entre le mot d'Inat (entêté) & celui d'Ignace, que le premier leur eſt reſté pour déſigner le motif de leur émigration. Ils ne paroiſſent pas avoir pris le même ſoin de conſerver la pureté du chriſtianiſme, mais ils en ont fidellement gardé le ſigne dans leurs drapeaux, & ſont toujours ſcrupuleuſement atta-

chés au privilége de manger du porc. Chacun de nos Inats en avoit un quartier en guise de porte-manteau. Les Turcs devoient trouver l'étendart du Prophete en mauvaise compagnie; & j'en ai souvent entendu plusieurs qui blâmoient entre leurs dents, comme une profanation sacrilège, ce que les Tartares avoient le bon esprit de trouver tout simple & tout naturel.

Le reste de l'armée n'avoit pas une prévoyance aussi apparente. Huit ou dix livres de farine de millet rôti, pilée & pressée dans un petit sac de cuir pendu à la selle de chaque Noguais, assuroit à l'armée cinquante jours de vivres. Les chevaux seuls pour leur subsistance étoient abandonnés à leur propre industrie; mais leur position différoit peu de celle qui leur est habituelle. La possibilité d'en user sans assujettissement fait aussi que chaque Tartare mene avec lui deux ou trois chevaux, souvent davantage, & que notre armée en réunissoit plus de trois cent mille.

Le Kam qui s'étoit plu à ce coup-d'œil, demanda aux Sultans & à ses Ministres, si dans l'examen qu'ils venoient de faire, ils avoient démêlé le plus brave de l'armée. Le silence des Courtisans indiquoit assez leur réponse. Ce n'est ni vous ni moi, reprit Krim-Gueray avec gaieté. Nous sommes tous armés; Tott est le

ſeul qui ſans armes oſe venir à la guerre : il n'a pas même un couteau. Cette plaiſanterie termina la revue, & l'armée reprit ſa marche pour ſe rendre à la ſource de l'Eau-Morte. Nous n'y arrivâmes que très tard, & nous y établîmes notre camp dans un eſpace immenſe bordé de roſeaux.

Depuis pluſieurs jours Krim-Gueray ſe plaignoit d'une douleur au pouce : un abſcès s'y étoit formé, il en avoit la fiévre; aucun chirurgien ne nous accompagnoit. J'offris mes ſervices; & l'inſpection d'un étui de lancettes que je portois ſur moi pour en faire uſage au beſoin, détermina ſa confiance. J'inſtrumentai auſſi-tôt: l'inciſion calma les douleurs, la fiévre diſparut, & la plaie cicatriſée en peu de jours me fit grand honneur & ſurtout grand plaiſir.

Depuis notre entrée dans les plaines Zaporoviennes, je ne quittois pas la tente du Kam, nous y cauſions tête-à-tête juſqu'à minuit. Enveloppé de ſa peliſſe, il s'appuyoit alors ſur un couſſin pour repoſer, & m'ordonnoit d'en faire autant, tandis que deux Pages entretenoient le feu dont nous avions grand beſoin; mais s'il s'occupoit de mon repos, il n'étoit pas d'humeur à m'en laiſſer jouir long-temps. Ce Prince étoit accoutumé à ne dormir que trois heures, & j'en obtenois à peine cinq minutes de grace, pendant leſquelles le café ſe préparoit. Réveillé

alors, ſans changer de place, je reprenois l'attitude de la veille.

On s'étoit bien apperçu que la tente du Kam étoit aſſiſe ſur la glace; mais on ne découvrit qu'à la pointe du jour & au moment du départ que toute l'armée avoit campé ſur un lac, dont la ſurface criblée par une infinité de trous faits pour ſe procurer de l'eau, menaçoit de tout engloutir. Il ne reſtoit plus ſur pied que la tente du Kam: j'étois ſeul avec lui, lorſqu'un ſoldat Polonois attaché à ma ſuite, entrant comme un furieux, ſe précipite auprès du feu, ſe déshabille: je cours à cet homme, je le crois ivre ou fou; pour le faire ſortir, je le menace de la colere du Kam; rien ne l'émeut, & je n'obtiens qu'un ſigne de le laiſſer tranquille. Déjà ſes bottes ſont ôtées, quand Krim-Guéray apperçoit au craquement de ſes habits qu'il étoit tombé dans l'eau. Qu'exigez-vous de ce malheureux, me dit-il avec bonté? L'homme qui ſe meurt n'eſt-il pas indépendant? Il ne connoît que celui qui peut le ſecourir: les Rois ne ſont plus rien pour lui; laiſſons-lui le champ libre. Nous ſortîmes, & j'ordonnai à mes gens de pourvoir à ſes beſoins.

L'armée, dirigeant toujours ſa marche vers le Nord, cherchoit à ſe rapprocher du grand Ingul ſur la poſition duquel on n'avoit que des notions aſſez vagues. Ce fut auſſi par une mar-

che forcée de douze lieues que nous parvînmes à asseoir notre camp sur la rive de ce fleuve : quelques habitations abandonnées, & des meules de foin qui les environnoient, nous furent d'un grand secours.

Nous touchions à la nouvelle Servie, nous étions arrivés au point d'où l'incursion devoit frapper sur ses malheureux habitans, & le conseil de guerre fut convoqué pour régler la quantité de troupes nécessaires à cette expédition. Tandis qu'il se rassembloit, un courier & quelques prisonniers faits par les patrouilles, déposerent que sur notre droite les Cosaques Zaporoviens, contenus par le Calga-Sultan, ayant demandé & obtenu de ce Prince la neutralité, venoient de refuser tout secours au Gouverneur général de Sainte-Elisabeth Les prisonniers ajoutoient que ce fort situé sur notre gauche contenoit une forte garnison. Ces détails éclairerént le Kam & les Généraux sur leur véritable position. Il fut décidé que le tiers de l'armée, composée de volontaires rassemblés sous les ordres d'un Sultan & de plusieurs Mirzas, passeroit le fleuve à minuit, se diviseroit en plusieurs colonnes, se subdiviseroit successivement, & couvriroit ainsi la surface de la nouvelle Servie, pour y brûler tous les villages, toutes les récoltes amoncelées, enlever tous les habitans, & emmener tous les troupeaux. On

décida

décida encore que chaque ſoldat employé pour l'incurſion auroit deux aſſociés dans le reſte de l'armée. Par cet arrangement, tout le monde devoit avoir part au butin, ſans diſcuſſion ſur les partages ; & l'intérêt général concouroit avec l'intérêt particulier pour bien choiſir les ſoldats deſtinés à faire cette expédition. Le détachement fut également prévenu que le reſte de l'armée, après avoir paſſé l'Ingul le lendemain, dirigeroit ſa marche à petites journées vers la frontiere de Pologne, en ſerrant Sainte-Eliſabeth, pour protéger les fourageurs & attendre leur retour. Les talens deſtructifs dont les Sipahis avoient fait preuve, ſembloient annoncer tant de zèle pour la dévaſtation, qu'on leur propoſa d'y avoir part; mais le froid les avoit ſi fort abattus, qu'aucun d'eux ne voulut marcher. Il n'y eut que les Serdenguetchety (1) & quelques autres Turcs qui ſuivirent le Sultan.

Le détachement ſous ſes ordres étoit parti ; & le froid, déjà moins rigoureux que la veille, s'étoit tellement adouci pendant la nuit qu'on devoit craindre le dégel. L'eau commençoit

(1) Eſpèce de troupes Turques dont le nom déſigne des enfans perdus, des volontaires déterminés à vaincre ou mourir ; mais il ne leur arrive jamais ni l'un ni l'autre.

même à recouvrir la glace du fleuve, & ne laiſſoit d'eſpoir pour le traverſer qu'en précipitant notre départ. L'armée fut bientôt prête. On la développa le long de l'Ingul : elle s'ébranle en même temps ; & les Tartares accoutumés à de ſemblables expéditions, en s'éloignant à une certaine diſtance les uns des autres, traverſerent légérement au petit trot : mais nombre de Sipahis, que la crainte faiſoit marcher péſamment, & que le fracas des glaces rompues intimidoit au point de les faire arrêter, diſparurent & furent engloutis à nos yeux. Nous avions fait halte de l'autre côté du fleuve pour donner aux troupes le temps de ſe reformer. Quelques Sipahis échappés au danger de leur puſillanimité, vinrent déplorer le ſort de leurs camarades ; ils plaignent ſurtout un de ces malheureux qui vient d'être abîmé dans le fleuve, avec une ſomme aſſez conſidérable pour faire la fortune d'un fils qu'il laiſſe. Un des Inats-Coſaques propoſe auſſi-tôt d'aller pour deux ſéquins repêcher la bourſe. On accepte ſon offre : il ſe déshabille pendant qu'on lui indique le trou parmi les glaces ; il y plonge auſſi-tôt, & reſte aſſez long-temps ſous l'eau pour inquiéter les ſpectateurs ; mais au bout de quelques minutes il reparoît avec le tréſor en main. Ce ſuccés encourage les camarades du mort ; ils regrettent encore des piſtolets garnis en argent ;

l'intrépide Cosaque entreprend un second voyage, les satisfait sans disputer sur une augmentation de salaire, reçoit les deux séquins, reprend ses vêtemens, & court rejoindre ses drapeaux.

Pour suivre le plan arrêté, l'armée remonta jusqu'à ce qu'elle eût joint le chemin frayé dans la neige par les troupes de l'incursion. Nous traversâmes ce chemin près de l'endroit où se divisant en sept branches, il formoit une patte d'oye, dont nous tînmes constamment la gauche, observant de ne jamais entamer aucune des subdivisions que nous rencontrâmes successivement, & dont les dernieres n'étoient plus que des sentiers tracés par un ou deux cavaliers. Le temps devenu pluvieux força l'armée de s'arrêter sur le bord de l'Adjemka, où elle passa la nuit. Mais au dégel qui nous avoit d'abord inquiétés, succéda rapidement un froid si vif, qu'on eut peine à plier les tentes. Une petite grêle violemment poussée coupoit le visage, faisoit sortir le sang par les pores du nez; & la respiration se gelant aux moustaches, y formoit des glaçons dont le poids étoit très douloureux. Une grande partie des Sipahis, estropiés des marches précédentes, périt dans cette journée : les Tartares même en furent maltraités, mais personne n'osoit s'en plaindre. Krim-Gueray, qui depuis son incommodité

faisoit une partie de la route dans un traîneau couvert, s'égayoit pendant ce temps à me faire des questions sur le Pape, comparoit sa position à celle du Saint Pere, & regrettoit de n'être pas à sa place. Je saisis ce moment pour lui représenter la désolation que le froid occasionnoit dans son armée, & le danger d'une trop longue marche. Je ne puis adoucir le temps, me dit-il; mais je puis leur inspirer le courage d'en supporter la rigueur : aussi-tôt il demande un cheval, & se conformant à l'usage qui interdit aux Souverains Orientaux les Chales (1) dont les particuliers s'enveloppent la tête, il brave les frimats, & force par son exemple les Sultans, ses Ministres, & tout ce qui l'environne, à se découvrir. Cet acte de vigueur, en arrêtant les murmures, plaçoit sous les yeux du Prince le tableau des désastres qui les occasionnoient. En effet, chaque instant nous enlevoit des hommes & des chevaux. Nous ne rencontrions que des troupeaux gelés dans la plaine, & vingt colonnes de fumée qui s'élevoient déjà dans l'horison, complètoient l'horreur du tableau, en nous annonçant les feux qui dévastoient la nouvelle Servie (2).

---

(1) Les Chales sont une étoffe de laine fabriquée aux Indes, & de la plus grande finesse.

(2) Cette journée coûta à l'armée plus de trois

La rencontre de quelques brouſſailles & d'un peu de fourage détermina enfin le Kam à s'arrêter. On établit ſa tente près d'une meule de foin qu'il fit diſtribuer, & qui malgré ſon énormité diſparut en un inſtant. Nous nous amusâmes de ce coup-d'œil : il préſentoit à la fois l'avidité du pillage & la ſévérité du bon ordre ; un courier du Sultan qui commandoit l'incurſion, nous apporta le ſoir des nouvelles de ce Prince. Il mandoit que les habitans d'un gros village s'étant retirés au nombre de douze cents dans un monaſtere, l'avoient contraint par leur réſiſtance de faire attacher des mêches ſouffrées à quelques flèches, dans l'eſpérance de voir céder leur opiniâtreté à la crainte du feu ; mais que l'incendie, en enveloppant trop rapidement ces malheureux, les avoit tous conſumés. Le Sultan ajoutoit au regret qu'il témoignoit de cet événement, quelques plaintes ſur la cruauté des Turcs qui l'avoient accompagné, dont le ſeul courage, diſoit-il, étoit de ſe baigner dans le ſang de leurs priſonniers.

Krim-Gueray ne fut pas moins ſenſible que le Sultan au triſte effet de l'incendie ; la cruauté des Turcs l'indigna : l'aſpect des têtes coupées

mille hommes & trente mille chevaux qui périrent de froid.

le révoltoit d'avance (1). Je ferois pendre, ajouta-t-il, un Tartare qui oſeroit ſe préſenter devant moi dans l'attitude d'un bourreau. Comment peut-il exiſter une nation aſſez féroce pour entretenir la barbarie en la payant, & pour ſe plaire à des objets auſſi dégoûtans?

L'arrivée ſucceſſive des Tartares qui revenoient déjà chargés de butin, en apportant de nouveaux détails, nous avoit fait veiller juſqu'à trois heures du matin. L'entrée de la tente du Kam ne pouvoit être interdite dans cette circonſtance, & j'obtins la liberté d'aller prendre quelques heures de repos dans la mienne. MM. Ruffin & Couſtillier l'occupoient, étoient gelés, dormoient peu, mouroient de faim. Une neige formoit le lit que je venois partager avec eux, & ſur lequel, enveloppé de ma peliſſe, je pris place & m'endormis: bientôt après un page du Kam entr'ouvre la porte, annonce un préſent que ſon Maître envoie, le place aux pieds de M. Ruffin, & ſe retire. M. Couſtillier que la faim tenoit plus éveillé, ne doute pas un moment que le préſent ne ſoit mangeable; il ſait auſſi que je n'ai rien de caché pour ſon

(1) Les Turcs ſont dans l'uſage d'apporter les têtes des ennemis tués au Général qui les commande; les Tartares, au contraire, répugnent à cet uſage.



appétit : mais trop éloigné pour faire l'examen du paquet, il prie ſon camarade de le viſiter: celui-ci que le grand froid retient, ſe défend long-temps; & forcé de céder, il avance ſon bras ſans ſortir ſa tête de ſa peliſſe, ſaiſit quelque choſe de velu, le ſouleve à la lueur d'une lanterne ſuſpendue au dôme de la tente, & ne préſente à l'œil avide de M. Couſtillier qu'une figure humaine. Frappé de cet objet horrible, il s'écrie: mon ami, c'eſt une tête; & l'éclair n'eſt pas plus prompt que M. Ruffin ne le fut à la jeter hors de la tente, en maudiſſant tous deux le froid, la faim, & les plaiſanteries Tartares.

Le froid augmenta ſi fort le lendemain, qu'au moment du départ, nonobſtant des gants doublés de peau de lievre, mes mains en furent ſaiſies dans le ſeul inſtant de me mettre en ſelle, & j'eus beaucoup de peine à y rétablir la circulation. Les colonnes de fumée qui bordoient l'horiſon à droite, & le Fort Sainte-Eliſabeth que nous appercevions à gauche, ne laiſſoient plus d'incertitude ſur la route que nous devions tenir. Nous la dirigeâmes vers des eſpèces de jalons placés devant nous, & que nous reconnûmes bientôt pour une préparation de feux de ſignaux. Des charpentes triangulaires à huit étages, remplies de paille & de fagots, n'étoient ſans doute deſtinées qu'à répandre l'alarme à la

premiere apparition des Tartares : elles ne servirent cependant que de guides à leur armée jusqu'à Adjemka; ce bourg, préservé des ravages de l'incursion par sa position dans le voisinage de Sainte-Elisabeth, ne nous présenta qu'un petit nombre d'habitans, & l'on soupçonna que la plus grande partie s'étoit réfugiée sous le canon de cette forteresse.

L'armée étoit en si mauvais état, qu'elle avoit tout à craindre elle-même d'une sortie: en effet, deux ou trois mille hommes, en l'attaquant dans la nuit, n'auroient eu que la peine de nous tailler en pièces. Ce danger n'étoit pas moins prouvé que l'impossibilité de s'y soustraire en continuant une marche dont les troupes ne pouvoient plus supporter la fatigue. Dans cette extrémité, Krim-Gueray ordonna aux Sultans & aux Mirzas de former un détachement de trois cents cavaliers pour aller au coucher du soleil insulter Sainte-Elisabeth, afin d'en tenir la garnison sur la défensive. Cette troupe d'élite, la seule dont le ressort moral pût encore surmonter l'abattement physique, en allant faire des prisonniers jusques dans le fauxbourg, assura tellement le succès de cette ruse militaire, que l'armée put séjourner & réparer ses fatigues au milieu de la plus grande abondance. Le bourg d'Adgemka, de huit à neuf cent feux, situé sur une petite riviere du même

nom, annonçoit par l'abondance des récoltes en tout genre la fertilité du sol. On défendit cependant aux troupes d'occuper les maisons, dans la crainte d'un incendie prématuré. Il fut seulement permis d'enlever le bois & les vivres qu'on pourroit consommer. Le Kam lui-même donna l'exemple en logeant sous la tente. Le repos du lendemain, en réparant les forces & en donnant à une partie des troupes de l'incursion le temps de rejoindre avec une infinité d'esclaves & de troupeaux, acheva de répandre la gaieté dans l'armée.

J'observai que les Tartares de chaque horde & de chaque troupe avoient un mot de ralliement auquel leurs camarades répondoient pour les diriger. Celui d'Ak-sérai (le Palais blanc) étoit affecté à la maison du Kam. Mais s'il est aisé de concevoir l'utilité de cet expédient; ce que l'on comprendroit à peine en le voyant, ce sont les soins, la patience, & l'extrême agilité que les Tartares mettent à conserver ce qu'ils ont pris. Cinq ou six esclaves de tout âge, soixante moutons & vingt bœufs, la capture d'un seul homme, ne l'embarrassent pas. Les enfans, la tête hors d'un sac suspendu au pommeau de la selle, une jeune fille assise sur le devant, soutenue par le bras gauche, la mere en croupe, le pere sur un des chevaux de main, le fils sur un autre, moutons & bœufs en

avant, tout marche, & rien ne s'égare ſous l'œil vigilant du berger de ce troupeau. Le raſſembler, le conduire, pourvoir à ſa ſubſiſtance, aller à pied lui-même pour ſoulager ſes eſclaves; rien ne lui coûte, & ce tableau ſeroit vraiment intéreſſant ſi l'avarice & l'injuſtice la plus cruelle n'en étoit pas le ſujet. J'étois ſorti avec le Kam pour jouir de ce ſpectacle; un Officier de la garde qui formoit autour de ſa tente une ligne de circonvallation, vint l'avertir qu'un Noguais demandoit à lui porter plainte. Krim-Gueray y conſentit, & ſuivi du même Officier, le Noguais s'avance vers nous; mais incertain par la conformité de nos peliſſes, ne ſachant auquel des deux s'adreſſer, il ſemble me deſtiner la préférence. Cependant j'allois me reculer pour terminer ſon embarras, lorſque le Kam qui s'en étoit apperçu faiſant ſigne à l'Officier de le laiſſer dans l'erreur, ſe recula lui-même, & m'ordonna d'écouter. Il s'agiſſoit d'un cheval perdu & d'un autre qu'il avoit volé en échange, ſans pouvoir juſtifier le droit de repréſailles qu'il s'étoit attribué. Que dois-je répondre, dis-je au Kam? Jugez comme vous pourrez, me répondit-il en riant. Je prononçai alors la reſtitution du vol, & j'allois mettre les parties hors de Cour, lorſque Krim-Gueray, qui s'amuſoit de cette plaiſanterie, me dit à l'oreille de ne pas oublier la baſtonade. J'ajou-

tai auſſi-tôt : je te fais grace des coups de bâton que tu as mérités. Un ſigne à l'Officier d'exécuter ma ſentence, me prouva que le Kam ne me ſavoit pas mauvais gré d'avoir adouci la ſienne.

Quelque ſoin qu'on eût mis en arrivant à la recherche des habitans d'Adgemka, ce ne fut que le ſurlendemain, au moment du départ, lorſqu'on mit le feu à toutes les meules de bled & de fourage qui receloient ces malheureux, qu'ils vinrent ſe jeter dans les bras de leurs ennemis pour échapper aux flammes qui dévoroient leurs récoltes & leurs foyers. L'ordre de brûler Adjemka fut exécuté ſi précipitamment, & le feu prit à toutes ces maiſons couvertes de chaume avec une telle violence & une telle rapidité, que nous ne pûmes en ſortir nous-mêmes qu'à travers les flammes. L'atmoſphere, chargé de cendres & de la vapeur des neiges fondues, après avoir obſcurci le ſoleil pendant quelque temps, forma de la réunion de ces matieres une neige griſâtre qui craquoit ſous la dent. Cent cinquante villages également incendiés, en produiſant le même effet, étendirent ce nuage cendré juſqu'à vingt lieues en Pologne, où notre arrivée put ſeule donner l'explication de ce phénomène. L'armée marcha long-temps dans cette obſcurité ; & ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'on dé-

couvrit la désertion d'une grande partie des Noguais du Yédesan, dont les fourageurs nous avoient déjà rejoint, & qui, dans l'espérance de soustraire leurs prises au droit de dix pour cent dû au Souverain, s'en retournoient à tout risque par le désert.

La route, dirigée vers la frontiere de l'Ukraine Polonoise, conduisit l'armée à Crasnikow. Ce village, situé derriere un ravin marécageux, contenoit une espèce de redoute dans laquelle les habitans, réunis à une centaine de soldats, opposerent d'abord quelque résistance; mais la crainte des flammes les força bientôt de fuir dans le bois voisin, d'où ils pouvoient fusiller jusques dans le village. Pour les en déloger, Krim-Gueray, qui s'étoit porté à la tête du bois, ordonna de rassembler le reste des Sipahis qu'il vouloit faire attaquer. Mais ces braves, que le séjour d'Adgemka & la cessation du grand froid rendoit déjà insolens, s'étoient dissipés au premier coup de fusil. Les Ignats-Cosaques, rangés derriere nous, animés par la présence du Souverain, demanderent & obtinrent la permission d'attaquer. Pied à terre aussitôt, ils pénetrent dans les bois, enveloppent le grouppe qui s'y défend, en tuent une quarantaine & ramenent prisonniers ceux qui n'ont pu échapper par la fuite. Pendant cette expédition, qui ne coûta aux Cosaques que

huit ou dix des leurs & quelques légeres blessures aux Tartares qui environnoient le Kam, ce Prince, indigné de la lâcheté des Turcs, m'en entretenoit & présageoit l'humiliation qu'elle préparoit à l'Empire Ottoman. Occupé de cette idée, il étoit encore à cheval à l'entrée du village, lorsqu'il apperçut un Turc de la race des Emirs, qui venoit à pied, du bois, en tenant une tête à la main. Voyez-vous, me dit-il, ce coquin ? il vient m'empêcher de souper : mais remarquez-le bien, à peine ose-t-il toucher la tête qu'il a coupée. L'Emir arrive, jette son trophée aux pieds du cheval du Prince, & prononce avec emphase les vœux qu'il fait pour que tous les ennemis de l'Empereur des Tartares éprouvent le même sort que celui qu'il vient d'exterminer. Cependant Krim-Gueray avoit déjà reconnu dans cette tête coupée la figure d'un de ses propres Cosaques. Malheureux, dit-il à l'Emir, comment l'aurois-tu tué ? mort, il te fait peur ; vivant, il t'auroit mangé : c'est un de mes Ignats tué à l'attaque du bois : quelqu'autre, pour t'aider à me tromper, aura séparé sa tête, tu n'aurois pas même eu ce courage. Le Turc déconcerté cherche à se défendre ; il insiste, il ose assurer qu'il a tué cet homme lui-même, & que c'étoit un ennemi. Visitez ses armes, dit alors le Prince : cou-

teau, ſabre, piſtolets, tout fut viſité ſur le champ, & rien n'annonçoit le meurtre. Aſſommez ce faux brave, s'écria Krim-Gueray. Auſſi-tôt un Officier de ſa garde, le frappant légérement avec ſon fouet, veut, en ſatisfaiſant la colere de ſon maître, préſerver ce malheureux; mais celui-ci, fier de ſa qualité d'Emir, dont le ſeul privilège en Turquie n'eſt toutefois que d'ôter reſpectueuſement la coëſfure de celui qu'on veut roſſer, réclame inſolemment contre l'attentat commis en ſa perſonne. La fureur du Kam éclate alors : coupez le turban verd à coups de fouet ſur la tête de ce coquin. Cet ordre, prononcé d'un ton ferme qui n'admettoit plus de ménagement, fut exécuté avec une rigueur plus cruelle que la mort. Cette exécution en impoſa auſſi aux Sipahis, qui, aprés avoir refuſé de partager avec les Tartares la fatigue de l'incurſion, guettoient leur retour, leur enlevoient, le piſtolet ſur la gorge, les eſclaves qu'ils amenoient; traînoient ces malheureux pendant quelque temps, & fatigués de ce ſoin, les coupoient en pièces pour s'en débarraſſer.

Le Kam s'étoit propoſé de faire attaquer le lendemain matin la petite ville de Sibiloff, ſituée derriere le bois, à une lieue & demie de nous; mais ſur le rapport des priſonniers, la garniſon lui paroiſſoit trop forte, pour eſpérer de

l'enlever ſans artillerie ; il permit ſeulement à quelques volontaires d'y aller, tandis qu'à la tête de ſon armée il ſe porta ſur Bourki en Pologne. Le canon de Sibiloff, dont nous entendîmes le bruit pendant notre route, ne put empêcher le détachement Tartare qui s'y étoit porté, de brûler les fauxbourgs & d'y faire un grand nombre d'eſclaves. Tous les villages qui étoient ſur notre direction éprouverent le même ſort; & les Tartares, plus diſpoſés à s'approprier la perſonne des habitans, qu'à s'étudier à diſtinguer les limites de la Pologne, continuerent leurs brigandages bien au-delà des bornes qui leur étoient preſcrites : mais ſi la ſévérité des ordres du Kam ne put d'abord empêcher les ruſes de l'avidité Tartare, qui ne s'occupoit qu'à confondre les habitans de la nouvelle Servie avec ceux de l'Ukraine Polonoiſe, les meſures que ce Prince avoit priſes, eurent à la fin le ſuccès qu'il deſiroit; & d'ailleurs la punition ſuivit toujours le délit de très près.

Pour garder plus sûrement les ménagemens dûs à la République de Pologne; le gros de l'armée campoit toujours dans les environs des villages, ſe nourriſſant de ſes propres vivres; & les Turcs, qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de loger, ayant oſé mettre le feu à quelques maiſons, furent rigoureuſement punis. Un premier

apperçu portoit à vingt mille le nombre des esclaves que l'armée conduisoit; les troupeaux étoient innombrables. Nous ne pouvions plus aller qu'à petites journées; & la nécessité de surveiller la conduite des Tartares détermina Krim-Gueray à marcher sur sept colonnes. Dans chaque village où nous nous arrêtions, nos logemens marqués à la craie, laissoient aux Sipahis la jouissance des maisons que la suite du Kam n'occupoit pas. Ce Prince avoit ordonné que la mienne fût toujours à portée de lui. Je jouissois tranquillement de cet avantage depuis plusieurs jours, lorsqu'un Alay-Bey (1), qui n'avoit pas trouvé sans doute dans le village une habitation digne de lui, entre gravement chez moi, suivi de deux Sipahis qui portoient son équipage. Je lui demande ce qu'il veut : ne vous dérangez pas, me dit-il froidement. En même temps il s'établit sur une espèce d'estrade entre deux coussins qui ne le quittoient pas, & demande sa pipe. En vain lui fais-je observer que ce logement m'est destiné, que nous ne pouvions l'occuper ensemble, que je ne puis m'éloigner du Souverain, ni lui de sa troupe. Aucun argument ne le persuade; son établissement est fait, il est inébranlable.

(1) Colonel des Arnaouts Sipahis.

lable. Je prends alors le parti de faire prier le Séliƈtar de me débarraſſer de cet hôte incommode. Le Séliƈtar vient auſſi-tôt ſous le prétexte de me viſiter, & demande, en entrant, au Colonel, depuis quand il me connoît? Celui-ci, ſans ſe déconcerter, répond qu'il eſt venu pour faire connoiſſance en logeant avec moi. C'eſt à l'attaque du bois, lui répond avec ironie le Capitaine des gardes, qu'il falloit chercher à nous connoître, nous vous aurions tous bien reçus alors; mais il faut aujourd'hui vous retirer & ne pas attendre ſurtout que le Kam, informé de votre démarche, ne ſaiſiſſe ce prétexte pour faire éclater ſon mécontentement. Je connois, répond l'Officier, tout ſon pouvoir; pour diſpoſer de ma tête, un mot lui ſuffit; il peut le prononcer; mais vivant, je ne ſortirai d'ici que lorſque l'armée partira. C'étoit ſon dernier mot; rien ne put l'émouvoir. Furieux contre ce fou, le Séliƈtar me quitta pour aller informer Krim-Gueray de ce qui ſe paſſoit. Je reçus bientôt l'invitation de me rendre chez lui. Ce Prince étoit occupé à donner des ordres dont la ſévérité me fit trembler. Animé depuis long-temps contre l'indiſcipline & la lâcheté des Turcs, l'inſolence de mon Alay-Bey venoit de le pouſſer à bout. On ne m'appelloit en effet que pour laiſſer le champ libre au coup qu'on alloit lui porter. Le Kam vouloit étendre ſa ri-

gueur ſur tous les Sipahis, & ne pouvoit être retenu que par la crainte du ſoupçon de partialité. S'il héſitoit à cet égard, j'étois bien décidé à mettre tout en uſage pour laiſſer en paix le Colonel, dont la deviſe n'étoit pas vaincre ou mourir, mais dormir ou mourir. Je prétendis que ma plainte pouvoit avoir été mal rendue, que c'étoit moi qu'il falloit entendre; & parvenu à égayer le Kam ſur le ridicule entêtement des Arnaouts, je fis diſparoître le mien dans la foule. L'ordre fut révoqué ſous la clauſe obligeante que je ne quitterois plus ſa tente.

L'armée, chargée des dépouilles de la nouvelle Servie, réglant ſa marche ſur celle des troupeaux, s'approchoit lentement de la frontiere; & les Tartares, toujours inſatiables, n'étoient occupés qu'à tromper la ſurveillance du Kam, pour ajouter à leur butin, par une maraude prohibée ſous les peines les plus ſéveres: mais la couleur brune des vêtemens Tartares s'appercevoit de trop loin ſur la neige pour favoriſer les ruſes des pillards. Quelques Noguais s'étoient cependant détachés, pour tourner un village Polonois derriere lequel ils étoient prêts à ſe cacher; lorſque le Kam, qui prolongeoit la liſiere d'un bois ſur un plateau d'où l'on dominoit la plaine, apperçut ces maraudeurs : il ordonna auſſi-tôt de faire halte, & chargea ſon Séliſtar d'aller en perſonne avec quatre Seimens nétoyer le village, & lui ame-

ner celui des Noguais, qu'il trouveroit en flagrant délit. L'air ſombre, dont Krim-Gueray donna cet ordre, annonçoit un exemple. Déjà le Séliƈtar, qui s'étoit tranſporté à toutes jambes pour l'exécuter, reparoît & ramene un Noguais avec une pièce de toile & deux pelotons de laine qu'il avoit pris. Interrogé par ſon Souverain, ce maraudeur avoue ſa faute, convient qu'il eſt inſtruit de la rigueur des défenſes, n'objeƈte rien en ſa faveur, ne ſollicite aucune grace, ne cherche à intéreſſer perſonne, & attend froidement ſon arrêt, ſans montrer ni orgueil ni foibleſſe. Qu'il mette pied à terre, qu'on l'attache à la queue d'un cheval, qu'on le traîne juſqu'à ce qu'il expire, & qu'un crieur, en l'accompagnant, inſtruiſe l'armée du motif de la punition. A cette ſentence prononcée par le Kam, le Noguais ne répond qu'en deſcendant de cheval, & en s'approchant des Seimens qui doivent le lier; mais on ne trouve ni corde ni courroie. Tandis qu'on ſe diſpoſe à en chercher, j'eſſaye un mot en ſa faveur; & pour toute réponſe, l'impatience de Krim-Gueray preſcrit d'en finir, en ſe ſervant de la corde d'un arc : on objeƈte qu'elle eſt trop courte : eh bien, dit-il, qu'il paſſe ſa tête dans l'arc tendu : le Noguais obéit, ſuit le cavalier qui l'entraîne; mais ne pouvant ſuffire au trot du cheval, il tombe & échappe ainſi au joug qui le retenoit. Cependant un nouvel

ordre du Prince remédie encore à cet incident. Qu'il tienne l'arc avec ses mains, ajouta-t-il. Le coupable passe aussi-tôt ses bras en croix; & l'exécution de cet arrêt, qui condamnoit le coupable à être son propre bourreau, est sans doute l'exemple de la soumission la plus extraordinaire; elle surpasse ce qu'on a raconté de plus étrange sur l'aveugle dévouement aux ordres du vieux de la Montagne (1).

Les soins de Krim-Gueray pour le maintien du bon ordre en Pologne s'étendirent jusqu'au culte religieux des habitans; & quelques Noguais, convaincus d'avoir mutilé un tableau représentant le Christ, reçurent cent coups de bâton à la porte de l'Eglise : il faut, disoit-il, apprendre aux Tartares à respecter les beaux arts & les Prophêtes.

Savran (2) étoit le point desiré, celui où l'on devoit faire les partages, congédier les différentes hordes, ne réserver que les troupes de Bessarabie & nous débarrasser de la cohue qui nous environnoit. Il fut décidé qu'on y séjourneroit, & l'on procéda le lendemain de notre arrivée aux partages; mais l'exactitude des enquêtes n'empêcha pas quelques frippons

(1) M. Ruffin qui m'accompagnoit, & qui est aujourd'hui Professeur au Collège Royal, a été, ainsi que moi, témoin d'un fait aussi incroyable.

(2) Ville de Pologne dans le Palatinat de Bruklaw.



de soustraire une partie de leur butin au droit de 10 pour $\frac{0}{0}$, qui se prélevoit pour le Souverain. Cependant, malgré la fraude, ce Prince eut encore pour sa part près de deux mille esclaves qu'il distribuoit à tous venans. J'assistois nécessairement à ces détails; & témoin des libéralités du Kam dans ce genre, je lui représentai que s'il continuoit il en tariroit bientôt la source.

KRIM-GUERAY.

Il m'en restera toujours assez, mon ami; l'âge de la soif est passé; mais je ne vous ai pas oublié : éloigné de votre harem, courant les déserts, bravant les frimats avec nous, il est juste que vous ayez votre part; je vous destine six jeunes garçons d'une jolie figure, & tels enfin que je les choisirois pour moi.

LE BARON.

Je suis comblé de vos bontés; mais est-on digne d'une faveur si l'on n'en sent pas tout le prix? je craindrois, Seigneur, de ne pas attacher à ce présent celui que vous paroissez y mettre.

KRIM-GUERAY.

Je ne prétends pas non plus marchander votre reconnoissance. Je vous donne des esclaves; ils vous plaîront : c'est tout ce qu'il me faut.

LE BARON.

Mais votre Sérénité n'obſerve donc pas que ma poſition eſt un obſtacle invincible? vos eſclaves ſont tous Ruſſes : comment pourrois-je accepter à ce titre les ſujets d'une Puiſſance amie de l'Empereur mon maître ?

KRIM-GUERAY.

Cette raiſon ne pouvoit manquer de m'échapper, je n'en conçois pas même encore le principe. L'hoſtilité fait les eſclaves ; l'amitié les donne & les reçoit ; voilà ce qui vous concerne : au reſte, je ne veux pas diſcuter vos devoirs, c'eſt à vous de les remplir ; & pour nous accorder, je ſubſtituerai ſix jeunes Géorgiens aux ſix Ruſſes : tout s'arrange.

LE BARON.

Pas auſſi aiſément que vous le croyez, Seigneur, j'ai encore un retranchement difficile à attaquer.

KRIM-GUERAY.

Lequel?

LE BARON.

Ma religion.

KRIM-GUERAY.

Pour celui-ci, je me garderai bien d'y tou-

cher : c'eſt ſans doute bien fait de s'y conformer ; mais convenez au moins que cela eſt pénible.

LE BARON.

Je ferai plus, j'avouerai que la foibleſſe humaine s'en écarte aſſez ſouvent ; par exemple, il eſt poſſible aujourd'hui que je ne me montre ſi ſcrupuleux & ſi attaché à mes devoirs, que parce que votre offre ne me tente nullement d'y manquer ; peut-être que ſix jolies filles m'auroient fait oublier tous mes principes ; & ſi l'on recherchoit bien, on verroit ſouvent que les plus ſublimes efforts de vertu ne tiennent gueres qu'au genre de la tentation.

KRIM-GUERAY.

J'entends cela parfaitement, & ce moyen de ſéduction ne m'auroit pas échappé ſi j'avois pu l'employer ; mais, mon ami, j'ai ma religion auſſi : elle me permet de donner aux Chrétiens des eſclaves mâles, & me preſcrit de garder les femelles afin d'en faire des proſélytes.

LE BARON.

Les hommes vous paroiſſent-ils donc moins précieux à convertir que les femmes ?

KRIM-GUERAY

Non ſans doute : la ſageſſe de notre grand

marche ſur Bender ; mais ſi la diminution de l'armée lui promettoit plus de légéreté dans ſa marche, la générosité du Prince venoit de mettre un nouvel obſtacle au deſir qu'il avoit de preſſer ſon retour. En effet, les Sultans & les Miniſtres réduits juſques-là au ſeul équipage de campagne, tenoient de leur maître un ſuperflu qui ne leur permettoit plus de marcher avec autant de célérité. Le Cadi-Lesker, le plus inſatiable comme le plus habile à ſuccéder, étoit auſſi le mieux partagé. Curieux de l'examiner au milieu de ſon abondance, je fus le voir un ſoir.

Ce grand Juge, vénérable par ſon âge & ſa barbe blanche, nonchalamment couché ſur le tapis deſtiné aux cinq prieres, l'œil avide & avec un ſourire malin, n'y contemploit alors qu'une quarantaine d'eſclaves de tout âge, qui raſſemblés autour d'un poële, formoient un groupe de figures des deux ſexes dont tous les regards étoient également fixés ſur lui. Je vous fais mon compliment, lui dis-je en entrant, ſur le ſuccès d'une guerre dont il me paroît que vous avez tiré bon parti.

LE CADI-LESKER.

Vous voyez en effet que le Kam m'a très bien traité ; mais vous ſavez auſſi qu'il faut employer ſes richeſſes pour en jouir, & cela m'eſt difficile.

LE BARON.

Si j'en crois cependant les principes du Kam ſur la converſion des femmes, il a compté ſur vous pour des proſélytes.

LE CADI-LESKER.

Je cherchois, quand vous êtes venu, laquelle de ces figures eſt la plus agréable. Examinez de votre côté, & voyons ſi nous ferons le même choix.

LE BARON.

Je ſuis déjà décidé : cette jolie fille élevée ſur ce banc, dont la taille eſt ſvelte, le maintien modeſte, le regard doux, emporte mon ſuffrage.

LE CADI-LESKER.

Moi, je donne le mien à ce viſage rond, bien coloré ; & je réponds que ce petit drôle vêtu en Page ſera charmant. Je vous avouerai même que cette taille ſvelte qui vous a ſéduit, ne me paroît à moi qu'un défaut d'embonpoint.

LE BARON.

En ce cas, je ceſſe de vous plaindre, car elle eſt la ſeule à qui l'on puiſſe reprocher ce défaut; mais j'en vois là de bien jeunes : pour-

riez-vous me dire à quel âge on s'occupe de leur conversion ; & si les Nonguais, dont je connois la diligence à enlever les filles, n'ont pas trop de promptitude à les épouser ?

LE CADI-LESKER.

Non, les Tartares sont au contraire très scrupuleux à cet égard.

LE BARON.

Mais, Monsieur, scrupuleux tant que vous voudrez, ils ne peuvent interroger leurs esclaves sur leur âge ; & cette connoissance même ne suffiroit pas.

LE CADI-LESKER.

Ils ont aussi un meilleur moyen pour tranquilliser leur conscience. Le voici : la force d'une jeune fille leur paroît-elle douteuse, ils ont l'air de se fâcher, l'effrayent, l'obligent à se sauver, & c'est lorsqu'elle se met en course, qu'ils lui lancent un de leurs bonnets, dont le choc, sans être dangereux, suffit cependant pour la faire tomber si elle est foible. Dans ce cas, ils respectent sa grande jeunesse, la consolent de sa chûte, & attendent patiemment qu'elle soit assez forte pour résister à cette épreuve.

LE BARON.

Je ne sais si elle suffit ; mais dans ce cas mê-

me, répondriez-vous de la bonne foi de ceux qui l'emploient? On peut toujours garantir, me répondit le Cadi-lesker, que les usages sont plus fidelement observés chez une nation simple, que les lois les plus séveres ne le sont parmi les nations policées.

Une sorte de mal-être que j'éprouvois dans ce moment, & que j'attribuois à la chaleur étouffante de la chambre du Cadi-lesker, me détermina à le quitter pour me rendre chez moi; mais le passage subit d'une pareille atmosphere au froid le plus vif, me fit une telle révolution, que je tombai sans connoissance sur la neige. J'y étois depuis quelque temps, lorsqu'un des gens du Juge s'en apperçut & en avertit son maître. Cependant les secours qu'il s'empressa de me donner auroient eu peu de succès, si Krim-Gueray, instruit de mon accident, n'avoit envoyé par un de ses pages de l'eau de Luce qu'il me fit respirer. Non-obstant ce secours, j'étois trop foible pour pouvoir gagner mon logement : quatre Tartares m'y transporterent; & l'effroi qu'en eurent MM. Ruffin & Constellier, en excitant ma sensibilité, acheva de ranimer mes esprits.

Nous arrivâmes le lendemain à Bender. Nous en étions encore à quelque distance, lorsque nous apperçumes le Gouverneur de cette ville qui venoit au-devant de nous. A l'approche

du Kam, ce Vifir, fuivi d'un grand cortège, met pied à terre avec fa troupe, s'avance vers le Prince, le falue profondément & fe retourne pour marcher à pied devant lui; mais, après ce témoignage de refpect, il en reçut la permiffion de remonter à cheval, & accompagna Krim-Gueray jufqu'au Niefter qui nous féparoit de la fortereffe. Nous apperçumes alors un pont de bateaux que le Pacha avoit fait conftruire avec d'autant plus de difficulté, qu'il avoit fallu rompre les glaces qui couvroient encore le fleuve : mais ces foins, qu'il avoit pris pour faire fa cour au Souverain des Tartares, eurent peu de fuccès, & toutes les inftances du Vifir ne déterminerent point ce Prince à vouloir en profiter. Je paffe les fleuves, dit-il, d'une maniere plus économique. Auffi-tôt il pouffe fon cheval au petit trot, & force le Pacha, que cette gaieté fit frémir, à fuivre fon exemple. Le fracas des glaces, qui fe fondoient fous nous, devoit en effet lui faire regretter fes pontons; & ce ne fut qu'à l'autre rive qu'il put réellement fe convaincre de leur inutilité. Pendant ce trajet, le canon de la place avoit commencé fon falut : Krim-Gueray entra dans Bender, au bruit de toute fon artillerie. Logé chez le Gouverneur, il y féjourna pour congédier fes troupes, tandis que fa maifon fut à Caouchan fe préparer à

le recevoir ; & nous y arrivâmes tous également satisfaits de pouvoir nous reposer des fatigues de la campagne.

Cependant les nouvelles que l'on recevoit de Constantinople, d'où l'armée Ottomane se disposoit à partir pour s'approcher du Danube, ne permettoient pas aux Tartares une longue inaction. Au milieu des plaisirs dans lesquels Krim-Gueray aimoit à se délasser, sa prévoyance avoit déjà donné ordre de rassembler de nouvelles troupes ; il croyoit nécessaire de se porter lui-même vers Cotchim, afin d'en éloigner le Grand-Visir. L'ignorance qui conduisoit ce premier Ministre, avoit en effet besoin d'être contrariée par un homme aussi puissant, aussi éclairé que le Kam ; & l'on a déjà vu que ses dispositions n'étoient pas favorables à Emin Pacha. Celui-ci, plus circonspect dans son mécontentement, & forcé de cacher les moyens de le manifester, n'en étoit qu'un ennemi plus dangereux.

Au milieu de ces occupations, Krim-Gueray éprouvoit plus fréquemment les affections hypocondriaques auxquelles il étoit sujet. Seul avec lui pendant une de ces attaques qu'il supportoit avec impatience, je cherchois à l'éloigner de tout remède empyrique, lorsque le nommé Siropolo, qui lui en avoit déjà proposé, entra dans l'appartement. Cet homme, né à Corfou,

Grec de Religion, grand Chymiſte, Médecin du Prince de Valachie, & ſon Agent en Tartarie, avoit à ce titre ſes entrées; il ne manqua pas cette occaſion d'offrir les ſecours de ſon art, en aſſurant qu'une ſeule potion, nullement déſagréable au goût, ſuffiroit pour le guérir radicalement. A cette condition j'y conſens, répondit le Prince; & le Médecin ſortit pour la remplir. Je frémis d'une maniere ſi marquée, que Krim-Gueray s'en appercevant, me dit en ſouriant : Quoi, mon ami, vous avez peur! Sans doute, lui répliquai-je vivement; examinez la poſition de cet homme, examinez la vôtre, & jugez ſi j'ai tort. Quelle folie, dit-il, à quoi bon cet examen? Un coup-d'œil ſuffit, regardez-le, regardez-moi, & voyez ſi cet infidèle oſeroit. J'employai vainement les inſtances les plus vives, juſqu'à l'arrivée du remède; & la promptitude avec laquelle il diſſipa l'indiſpoſition du Kam, ne fit qu'ajouter à mes craintes. La journée du lendemain accrut auſſi mes ſoupçons. A peine ſa foibleſſe lui permit-elle de paroître en public: mais l'adreſſe du Médecin, en annonçant une criſe ſalutaire, en faiſoit agréer le ſymptôme & garantiſſoit la guériſon. Cependant Krim-Gueray ne ſortoit plus du Harem; & juſtement effrayé de ſon état & de la ſécurité de ſes Miniſtres, en leur faiſant partager ma terreur, je les déterminai à faire

comparoître Siropolo, pour lui ſignifier que ſa vie dépendoit de celle de leur maître. Mais ce Chymiſte connoiſſoit aſſez le moral de ſes Juges, pour croire que leur ambition s'occuperoit moins du mort que du ſucceſſeur. Aucunes menaces ne purent le troubler. Nous étions ſans eſpérance, & je ne comptois plus revoir le Kam, lorſqu'il me fit dire de venir lui parler. Introduit dans ſon Harem, j'y trouvai pluſieurs de ſes femmes à qui leur douleur & la conſternation générale avoit fait oublier de ſe retirer. J'entrai dans l'appartement où Krim-Gueray étoit couché. Il venoit de terminer différentes expéditions avec ſon Divan-Effendi (1). En me montrant les papiers qui l'environnoient, voilà, dit-il, mon dernier travail, & je vous ai deſtiné mon dernier moment. Mais s'apperçevant bientôt que les plus grands efforts ne pouvoient vaincre la douleur qui m'accabloit; ſéparons-nous, ajouta-t-il, votre ſenſibilité m'attendriroit, & je veux tâcher de m'endormir plus gaiement : il fit ſigne alors à ſix Muſiciens, rangés au fond de la chambre, de commencer leur concert; & j'appris une heure après que ce malheureux Prince venoit d'expirer au ſon des inſtrumens. Je n'ai pas be-

(1) Secrétaire du Conſeil.

ſoin de dire combien ſa perte cauſa de regrets ; & à quel point elle m'affligea moi-même. La déſolation fut générale ; & l'effroi même s'empara tellement des eſprits, que ceux qui la veille dormoient dans une parfaite ſécurité, croyoient dejà l'ennemi à leur porte.

Tandis que le Divan aſſemblé expédioit des couriers, décernoit l'autorité de l'interregne à un Sultan, & ſe diſpoſoit à faire inhumer Krim-Gueray, Siropolo obtint ſans nulle difficulté le paſſeport & le billet de poſte dont il avoit beſoin pour ſe rendre tranquillement en Valachie. Cependant les ſymptômes du poiſon ſe manifeſterent ſenſiblement lorſqu'on embauma le corps : mais l'intérêt préſent de cette Cour étouffa toute idée de vengeance & de punition du coupable. Le corps du Prince fut tranſporté en Crimée dans un carroſſe drappé, attelé de ſix chevaux caparaçonnés de drap noir. Cinquante cavaliers, nombre de Mirzas & un Sultan qui commandoit l'eſcorte, étoient également en deuil ; & l'on remarquera que dans tout l'Orient cet uſage n'eſt connu que des Tartares.

La grande fatigue que j'avois ſupportée ſi long-temps, jointe à l'incertitude que cet événement jetoit ſur ma poſition, me fit céder facilement au deſir de me rendre à Conſtantinople pour y attendre les ordres qu'on jugeroit à propos de m'y adreſſer. Une partie

de ma maiſon étoit encore à Baſtchéſeray ; je laiſſai l'autre à Caouchan où M. Ruffin reſtoit chargé des affaires ; & je partis avec mon Secrétaire, un Chirurgien, un Laquais, & le Bachetchoadar du Kam, chargé de me conduire & muni des ordres néceſſaires. Nous êtions vêtus à la Tartare, & notre équipage y étoit analogue ; il chargeoit à peine un cheval que le poſtillon conduiſoit en main, & que nous ſuivions à franc étrier : mais nonobſtant le grand trot de la poſte Tartare, la diſtance des relais réduiſit à quinze lieues notre premiere journée. Il étoit encore jour lorſque nous arrivâmes au village de Beſſarabie, que mon conducteur avoit élu pour notre domicile : il me fit arrêter au milieu d'une place enceinte de maiſons. J'y remarquai que chaque habitant ſe tenoit ſur ſa porte le regard fixé ſur nous, tandis que le Tchoadar, faiſant des yeux ſa ronde, les examinoit l'un après l'autre. Eh bien, lui dis-je, où logeons-nous ? je ne vois perſonne s'en occuper. Au contraire, me répondit-il, tout le monde attend & deſire la préférence : en choiſiſſant la maiſon qui vous plaira le plus, vous ferez un heureux. J'obſervai pendant ce diſcours un vieillard ſeul devant ſa porte. Son air vénérarable m'intéreſſoit : je me décidai pour lui ; & ce choix ne fut pas plutôt manifeſté, que tous les habitans rentrerent chez eux. L'empreſſe-

ment de mon nouvel hôte exprimoit sa satisfaction. A peine m'eut-il introduit dans une chambre basse, assez proprement rangée, qu'il amena sa femme & sa fille, toutes deux à visage découvert (1) : la premiere portoit un

(1) On voit que la loi du Namckrem, dont j'ai parlé dans le Discours préliminaire, n'est pas observée scrupuleusement par les femmes Tartares. On a dû remarquer aussi chez ce peuple un grand nombre d'usages qui semblent indiquer l'origine de ceux des nôtres qui leur sont analogues, ne pourroit-on pas aussi retrouver le motif de la couronne nuptiale & des dragées qui sont usitées aux mariages des peuples Européens, dans la maniere dont les Tartares dotoient leurs filles? Ils les couvroient de millet. Dans l'origine des premieres sociétés; les semailles ont dû être le signe représentatif de toutes les richesses. On plaçoit à cet effet un plateau d'environ un pied de diamètre sur la tête de la mariée, on y étendoit un voile qui lui recouvroit la figure, & descendoit jusqu'aux épaules; après quoi, on versoit sur le plateau du millet qui, en se répandant autour d'elle, formoit un cône dont la base se proportionnoit à la taille de la nouvelle épouse. Sa dot n'étoit complétée que lorsque la pyramide de millet arrivoit jusqu'au plateau, dont le voile ménageoit la respiration. Cet usage n'étoit pas favorable aux petites tailles, & l'on se contente aujourd'hui d'estimer la quantité de mesures que vaut une fille; mais les Turcs & les Arméniens qui font leurs calculs en argent, en conservant l'usage du plateau & du voile, jettent des piè-

baſſin & une aiguiere ; la ſeconde une ſerviette qu'elle étendit ſur mes mains après que je les eus lavées : prévenu par mon conducteur, je me ſoumis ſans difficulté à tout ce que l'hoſpitalité dictoit à ces bonnes gens. Après s'être occupé du ſouper, & avoir laiſſé aux femmes le ſoin de le préparer, le vieillard, qui juſques-là m'avoit cru Mirza, détrompé par le Tchoadar, vint auſſi-tôt me prier d'excuſer ſon peu de moyens pour me recevoir convenablement : ma réponſe le tranquilliſa ; & comme je voulois le queſtionner ſur les objets qui m'environnoient, je l'obligeai de s'aſſeoir, de fumer & de prendre avec moi le café que mon Laquais m'apporta. Cette petite honnêteté, qu'un Mirza n'auroit sûrement pas faite à mon hôte, acheva de le diſpoſer à la converſation. Je le priai alors de me dire pourquoi, dans la ſeule vue d'exercer l'hoſpitalité, ils s'étoient aſſujettis à un uſage dont il éprouvoit en ce moment l'inconvénient, & qui feroit capable de ruiner le particulier le plus riche, ſi le choix des voyageurs tomboit fréquemment ſur lui par l'effet du haſard.

---

ces de monnoies ſur la mariée, ce qu'ils appellent répandre le millet. La couronne & les dragées n'auroient-elles pas la même origine ?

LE VIEILLARD.

La préférence que vous m'avez donnée ne m'a fait ſentir que le plaiſir de l'obtenir. Nous ne conſidérons l'hoſpitalité que comme un bénéfice ; celui d'entre nous qui jouiroit conſtamment de cet avantage, ne feroit que des jaloux ; mais nous ne nous permettons aucune démarche capable de déterminer le choix des voyageurs : notre empreſſement à nous rendre ſur la porte de nos maiſons, n'a pour objet que de prouver qu'elles ſont habitées ; leur uniformité maintient la balance, & ma bonne étoile a pu ſeule me procurer le bonheur de vous poſſéder.

LE BARON.

Dites-moi, je vous prie, traitez-vous le premier-venu avec la même humanité ?

LE VIEILLARD.

La ſeule différence que nous y mettons, eſt d'aller au-devant du malheureux que la miſere rend toujours timide. Dans ce cas, le plaiſir de le ſecourir, appartient de droit à celui qui peut le premier s'en emparer.

LE BARON.

On ne peut remplir avec plus d'exactitude la

loi de Mahomet ; mais les Turcs ne ſont pas ſi fidèles obſervateurs du Coran.

LE VIEILLARD.

Nous ne croyons pas non plus, en exerçant l'hoſpitalité, obéir à ce livre divin. On eſt homme avant d'être Muſulman : l'humanité a dicté nos uſages, ils ſont plus anciens que la loi.

LE BARON.

Je remarque cependant que vous en avez d'aſſez modernes. Par exemple, ce lit à quatre colonnes, l'impériale (1), le coucher, cette table, ces chaiſes, ſont-ce des meubles tartares,

---

(1) La forme des lits tartares que je viens de citer, ainſi que celle du trône du Grand-Seigneur qui préſente également un lit à quatre colonnes, invitent à un rapprochement qui peut paroître intéreſſant. Si l'on conſidere que les premiers gouvernemens ont dû être paternels, & que les Tartares ont, en ce genre, comme dans beaucoup d'autres, les annales les plus anciennes, on ne ſera pas étonné que la forme du lit ſur lequel leurs vieillards devoient naturellement rendre les jugemens, ait été adoptée pour ſervir de modèle aux trônes de l'Orient ; & ſi l'on ajoute à cette remarque l'envahiſſement de toute l'Europe par des peuples originairement Tartares, on aura l'explication du terme, *Lit de juſtice*, toujours employé lorſque la Majeſté Souveraine ſe déploie.

ou bien ne les trouve-t-on que chez vous ?

LE VIEILLARD.

Nous n'en connoiſſons point d'autres.

LE BARON.

J'en ſuis d'autant plus étonné, que les Moldaves & les Turcs n'en ont point de ſemblables; & j'ai peine à concevoir par quelle route cet uſage européen a pu vous parvenir. Comment n'avez-vous pas adopté, ainſi que vos freres de Crimée, les meubles turcs ?

LE VIEILLARD.

Vous voyez auſſi quelques couſſins que nos peres ne connoiſſoient pas : mais la corruption a dû faire ici moins de progrès qu'en Crimée, où nos Sultans donnent l'exemple de la molleſſe turque dans laquelle ils ſont élevés en Romélie.

LE BARON.

Je ſens parfaitement cette diſtinction, mais elle ne m'éclaire pas ſur l'origine des meubles européens que je retrouve ici.

LE VIEILLARD.

Rien ne marque cependant mieux cette origine que vous deſirez connoître. Ces meubles

de famille ne peuvent être européens : nous ſommes la tige aînée ; ce ſont vos meubles qui ſont tartares.

Cette réponſe ne pouvoit qu'exciter ma curioſité : je multipliai mes queſtions, & j'eus le plaiſir d'entendre répéter à mon hôte tout ce que j'avois déjà conjecturé moi-même à ce ſujet. Il m'apprit auſſi que les Tartares de la mer Caſpienne & ceux qui ſont au-delà de cette mer, conſervoient les mêmes uſages.

Le deſir d'aller coucher ſur le bord du Danube, nous forçoit à partir de très bonne heure. Au moment du départ, notre hôte ſe montra fidèle à ſes principes : il me fut impoſſible de le déterminer à recevoir le préſent dont je voulois reconnoître le bon accueil qu'il m'avoit fait. Nous arrivâmes à Iſmahël (1), & je ne pus jeter les yeux ſur l'autre rive du Danube ſans ſonger à la morgue inſolente des Turcs avec leſquels je devois avoir à traiter le lendemain. J'appercevois déjà l'influence de leur voiſinage, & l'entrepôt du commerce entre les Tartares & les Turcs n'offroit déjà plus cette bonhomie & cette franche ſimplicité qui caractériſe les premiers. Loin d'y retrouver des hôtes obligeans & ſecourables, on n'y eſt livré

(1) Ville de Beſſarabie ſur la rive gauche du Danube près ſon embouchure.

pour toute reſſource qu'à l'avide activité des Juifs, toujours appellés par l'appât du gain où l'on veut les ſouffrir.

A l'avantage que la ville d'Iſmahël a de ſervir d'entrepôt pour la traite des grains par le Danube, ſe joint une induſtrie qui lui eſt particuliere, la fabrication des peaux de chagrins que nous nommons chagrins de Turquie. On voit autour de la ville de grands eſpaces deſtinés à la préparation de ces peaux : travaillées d'abord comme le parchemin, elles ſont ſoutenues en l'air par quatre bâtons qui les tendent horiſontalement, & les diſpoſent à recevoir l'impreſſion d'une petite graine fort aſtringente dont on les couvre. Au bout d'un certain temps, les chagrins ſe trouvent faits & parfaitement préparés.

Nous avions deux bras du fleuve à paſſer pour arriver à l'autre rive ; le jour paroiſſoit à peine, lorſque le bac nous tranſporta dans l'iſle intermédiaire. Nous la traversâmes ſur une diagonale de quatre lieues pour joindre le ſecond bras vis-à-vis Tultcha, fortereſſe turque ſituée au-deſſous du confluent. Après y avoir pris le relais, nous continuâmes notre route à travers une forêt dans laquelle le poſtillon nous prévint d'être ſur nos gardes ; mais il me ſembloit que cinq Tartares ne pouvoient exciter l'avidité du fils du Gouverneur & de quelques Sei-

gneurs de ſon âge, qui, au dire de notre guide, s'amuſoient à détrouſſer les paſſans. Nous nous croyions à l'abri de ces eſpiégleries, lorſqu'au ſortir du bois nous rencontrâmes un cavalier proprement vêtu, bien monté & ſuivi d'un coupe-jarret, tous deux armés avec une profuſion vraiment ridicule : deux carabines, trois paires de piſtolets, deux ſabres & trois ou quatre grands couteaux, perſuadoient à chacun de ces hommes qu'ils étoient redoutables. A cet étrange attirail de guerre ſe joignoit un ton d'inſolence deſtiné ſans doute à en impoſer aux gens timides, & faire juger ſi l'on devoit attaquer ou non. Nous leur donnâmes civilement le ſalut lorſqu'ils furent à portée de nous; & leur premiere hoſtilité fut de n'y pas répondre. Jugeant alors par notre douceur à recevoir cette eſpèce d'inſulte, que quelques bravades nous rendroient tout-à-fait traitables, celui de ces coquins qui paroiſſoit être le maître, prend un piſtolet dans ſon arſenal, anime ſon cheval, caracole à côté de nous ; mais enfin fatigué de voir que ce drôle vouloit nous en impoſer, & réfléchiſſant d'ailleurs que l'opinion de notre timidité pouvoit le conduire à quelques démarches qui nous auroient forcés nous-mêmes à le tuer, je crus qu'il étoit plus prudent de s'en débarraſſer en réformant ſes idées. Je me détachai alors de notre troupe, &, le

piſtolet à la main, j'entre en lice avec le caracoleur : étonné de cette ſortie, il rallentit ſes évolutions. Votre cheval me paroît bien dreſſé, lui dis-je en riant; mais s'il eſt de bonne race, il ne doit pas craindre le feu; voyons : auſſitôt je tire près de ſes oreilles; l'animal ſe cabre; le cavalier jette ſon arme pour ſe tenir aux crins, ſon bonnet tombe, & je l'abandonne dans ce petit déſordre qui le corrige ſuffiſamment pour nous laiſſer continuer notre route.

Après avoir traverſé les plaines du Dobrodgan (1), j'obſervai que le ſol qui s'élevoit inſenſiblement vers le pied des montagnes qui nous ſéparoient de la Thrace, offroit par-tout des couches de marbres qui ſemblent ſervir de baſe au Balkan (2). Nous pénétrâmes dans ces montagnes par une gorge d'où ſort le Kamtchikſouy (la riviere du Fouet). Ce torrent conſtamment alimenté par des ſources d'eau vive, renvoyé dans ſon cours d'un rocher à

(1) Province de la Turquie Européenne entre le Danube & les montagnes de Thrace; elle eſt celèbre par une petite race de chevaux dont les Turcs font ſurtout grand cas à cauſe qu'ils ſont tous ambleurs.

(1) C'eſt le nom que les Turcs donnent aux montagnes de Thrace, & en général aux chaînes de montagnes les plus élevées.

l'autre, ferpente de maniere qu'il faut le traverfer dix-fept fois pour arriver au fond de la gorge, où nous commençâmes à nous élever fur les montagnes par des chemins très difficiles. Nous nous arrêtâmes pour paffer la nuit dans un village fitué vers la moyenne région, & nous commençions à y prendre quelque repos, lorfque le bruit d'une nombreufe cavalcade vint l'interrompre. C'étoit le nouveau Calga Sultan, frere de Dewlet-Gueray que la Porte venoit de nommer pour fuccéder à Krim-Gueray fur le trône des Tartares. Ce Prince qui me croyoit encore à Caouchan, n'eut pas plutôt appris que j'étois dans le même village, qu'il me fit prier de l'aller voir. Il me dit que l'armée Ottomane étoit en marche ; & après m'avoir témoigné quelques regrets fur la différence de nos routes, il finit par m'engager à me détourner un peu de la mienne pour aller à Seray (1) voir le nouveau Kam fon frere. Il fe prépare à en partir, ajouta-t-il, & j'efpere qu'en vous déterminant à revenir avec nous, il vous fera oublier une perte que vous avez cru irréparable. Je ne croyois pas en effet que Krim-Gueray fût aifé à remplacer : mais je me déterminai fans peine à parcourir les appanages des Sultans Tartares, afin d'achever par le

(1) Séray, ville de la Romélie dans l'appanage des Sultans Tartares.

tableau de la maniere dont ils exiſtent dans la Romélie, l'examen de tout ce qui concerne cette nation.

Nous avions encore à traverſer la plus haute chaîne des montagnes du Balkan; l'aſpect de leurs différentes couches & la variété des roches, que la nature ſemble n'avoir rompues avec effort que pour laiſſer échapper les indices des tréſors qu'elles renferment, préſentent à chaque pas ces grands caracteres, qui, en étendant nos idées ſur l'origine de la nature, nous ramenent à contempler ſon ouvrage avec plus d'ardeur & plus d'intérêt. Je vis dans cet endroit des montagnes des ruines d'anciens châteaux; j'y obſervai de nombreuſes excavations, ſemblables à celles que j'avois remarquées en Crimée, & qui ſans doute ne ſont auſſi dans le Balkan qu'autant de monumens de la tyrannie.

Parvenus juſqu'à la haute région de ces montagnes, nous y trouvâmes des violettes en abondance, dont la tige & les feuilles cachées ſous la neige formoient un tapis auſſi étonnant qu'agréable. En continuant notre route, nous joignîmes celle qu'on venoit de tracer pour l'armée Ottomane. Elle étoit dirigée ſur Yſſakché. Cette route, ſeulement indiquée par quelques abbatis d'arbres, dont les troncs étoient coupés à deux pieds de terre pour la

commodité des travailleurs, promettoit peu de facilité à l'artillerie qui devoit y paſſer. Deux monticules de terre, élevées à droite & à gauche du chemin, répétées de diſtance en diſtance & toujours en vue les unes des autres, étoient dans les plaines les ſeuls jallons de cette route. Je la quittai à Kirk-Kiliſſié (les quarante Egliſes). Pendant qu'on s'occupoit à me chercher des chevaux dont la poſte manquoit, le Turc, chargé de la direction de cette poſte, voulut me conſoler de ce retard, il m'invita poliment à monter chez lui; & après avoir ordonné de faire un café lourd (1), il me fit donner une pipe en attendant; & pour comble de régal, il y plaça galamment un petit morceau de bois d'aloës: cela fait, mon hôte, rejetant ſur le Gouvernement le défaut de ſervice dont je pouvois me plaindre, ſe mit à politiquer: mais fatigué de ſon bavardage, je l'invitai à fumer avec moi, dans l'eſpérance que cette occupation ralentiroit ſes diſcours. Il regarde auſſi-tôt ſa montre, compte

(1) Expreſſion dont les Turcs ſe ſervent pour avertir qu'on n'épargne pas le café. C'eſt un préjugé très faux que celui de croire que les Turcs aiment le café foible; & s'ils en ont fait prendre à quelques Européens, cela prouve ſeulement qu'on ne s'étoit pas occupé de les bien traiter.



avec ſes doigts, & me dit, je ferai à vous tout à l'heure.

Une tête penchée ſur un col alongé, l'enſemble de ſa perſonne un tant ſoit peu excentrique, m'avoit déjà fait ſoupçonner qu'il étoit amateur d'opium. Effectivement il tira de ſa poche une petite boëte avec un grand air de myſtere; il frappe alors des mains pour appeller un de ſes gens, lui montre la boîte; & ce ſigne fit arriver tout de ſuite & le café pour nous & la pipe du maître, que précédoit un grand verre d'eau fraîche. L'amateur ſourit à ce tableau, ouvre ſa boîte, en tire trois pillules d'un volume égal à de groſſes olives, les roule dans ſa main l'une après l'autre, m'en offre autant, & ſur mon refus, avale avec une gravité merveilleuſe la doſe de bonheur qu'il s'étoit préparée; & cette doſe auroit ſans doute ſuffi parmi nous pour tuer vingt perſonnes. Le temps qu'il fallut pour avoir les relais, me donna celui d'examiner le jeu des muſcles & les écarts d'imagination, qui préluderent à l'ivreſſe dans laquelle je laiſſai ce bienheureux Thériaki (1).

Nous étions entrés en Romélie, & nous n'eûmes pas plutôt pénétré dans l'appanage

(1) On appelle ainſi les amateurs d'opium.

des Princes Ginguisiens, que je fus frappé d'un aspect aussi riche qu'étranger au reste de l'Empire Ottoman. Des productions variées, abondantes & soignées, des maisons de campagne, des jardins agréablement situés, nombre de villages à chacun desquels on distinguoit le château du Seigneur & ses plantations, tapissoient le sol, s'élevoient jusques sur les collines, & formoient un ensemble dans le goût Européen, dont les détails redoubloient mon étonnement.

La ville de Séray se présentoit devant nous, ainsi que le Palais du Kam. Nous y arrivâmes par une grande avenue qui prolongeoit la façade des bâtimens, & conduisoit de-là sur l'esplanade qui sépare la ville du château. Plusieurs rues, aboutissantes dans la direction des rayons d'un cercle, étoient prolongées dans la plaine par des plantations, & formoient une étoile dont la premiere cour occupoit le centre. Nous la traversâmes pour arriver à la seconde où nous mîmes pied à terre. Je fus d'abord introduit chez le Sélictar dans un des bâtimens latéraux. Cet Officier, après m'avoir laissé quelques momens de repos que le café accompagne toujours, fut avertir son maître de mon arrivée, & revint un instant après pour me conduire à son audience. Une Cour d'honneur précédoit le corps-de-logis isolé que

Dewlet-

Dewlet-Gueray habitoit. Environné d'un grand nombre de Courtisans, il paroissoit plus occupé d'une barbe naissante, que son élévation au trône l'obligeoit de laisser croître, que de la tâche difficile qu'il avoit à remplir. J'ai été à portée de me convaincre dans un long entretien avec ce Prince, que trop jeune encore, & peut-être même d'un caractere trop foible, pour oser suivre les traces de Krim-Gueray son oncle, il n'avoit eu pour toute ambition que celle de se dévouer au Grand-Visir.

Il étoit trop tard lorsque je quittai le nouveau Kam pour que je cherchasse à continuer ma route. J'acceptai l'offre qui me fut faite de passer la nuit dans le Palais, & cela d'autant plus volontiers, que le Sélictar chargé de m'héberger m'avoit paru aimable, & assez instruit pour répondre aux questions que j'avois à lui faire sur tout ce que je venois d'observer. Il m'apprit que cette province, donnée en appanage à la famille de Gengiskam, divisée en territoires particuliers, assuroit à chacun de ses membres des possessions héréditaires, indépendantes de la Porte, & dans lesquelles le droit d'asyle est inviolable. Cet objet accessoire est devenu le principal, il n'y a point de coquin dans l'Empire Ottoman qui ne trouve l'impunité, s'il a de quoi payer le Sultan qui la lui procure. A ces aubaines, qui

ſont fréquentes, & dont le caſuel ſe perçoit comptant, ſe joignent les dîmes en nature, la capitation, & les autres droits domaniaux. La fortune de ces Princes s'accroît encore par le produit des emplois qu'ils exercent ſucceſſivement en Crimée; mais cet avantage, dont la Porte faiſoit jouir les ſeuls deſcendans de Selim-Gueray, les diſtinguoit par leur opulence, des autres branches dont les Sultans, réduits à leurs ſeuls appanages, ont végété juſqu'à ce jour dans une grande médiocrité (*).

(*) Selim-Gueray qui regnoît à la fin du dernier ſiècle & au commencement de celui-ci, après avoir par ſon courage ſauvé l'armée Turque prête à ſuccomber ſous les forces réunies des Allemands, des Polonois & des Moſcovites, refuſa le Trône Ottoman ſur lequel l'enthouſiaſme des milices vouloit l'élever; & le Grand-Seigneur, pour récompenſer ſa valeur & le déſintéreſſement de ſon libérateur, aſſura à ſes deſcendans le Trône des Tartares, au préjudice des autres Princes Ginguiſiens : Selim-Gueray obtint auſſi la liberté de faire le pélerinage de la Mecque, qu'aucun Prince de cette Maiſon n'avoit encore obtenu. La Porte pouvoit craindre en effet que dans l'éloignement ils ne cherchaſſent & ne parvinſſent à ſoulever les peuples en leur faveur. Mais *Sélim* ne pouvoit inſpirer de méfiance; il fit ce pieux voyage, & ſes deſcendans ont ſubſtitué le ſurnom de Hadgi (pélerin) à celui de Tchoban (berger), com-

Je partis de Séray; & le détour que j'avois fait pour m'y rendre, ayant donné le temps à l'armée Turque de dépasser Pazardgik; je n'en rencontrai plus que les traîneurs, lorsque j'eus rejoint la route de Constantinople; mais les cadavres dont elle étoit jonchée, le

---

mun à toute la famille, & que les autres branches ont conservé.

On fera curieux de connoître aussi l'origine du surnom de Gueray que portent les Princes regnans en Tartarie. La tradition porte qu'un des grands Vassaux, dont le nom ne s'est pas plus conservé que l'époque de son crime, après avoir formé le projet d'usurper le trône de ses maîtres & en avoir préparé les moyens, ordonna le massacre des Princes Ginguisiens; mais qu'un sujet fidèle profitant du tumulte, eut l'adresse de soustraire à la connoissance des assassins un de ces Princes encore au berceau, & qu'il confia ce trésor & son secret à un berger nommé Gueray, dont la probité étoit universellement reconnue. Le jeune Ginguis, élevé sous le nom de Gueray, voyoit, sans le connoître, son héritage en proie à la tyrannie, tandis qu'occupé d'une vie champêtre, son prétendu pere attendoit le moment où la haine publique seroit parvenue au point de soulever les Tartares contre l'usurpateur. Le Prince avoit atteint l'âge de vingt ans lorsque cet événement arriva. Le vieux berger, toujours plus considéré, vit naître la conjuration, anima les coujurés, présenta son Souverain & le rétablit sur le trône de ses peres après la mort du tyran.

ſaccagement des villages & la déſolation de tout le pays annonçoit d'ailleurs le déſordre horrible qui l'accompagnoit dans ſa marche. Des pelotons de cavalerie & d'infanterie rejoignoient cette armée à la file les uns des autres, ſans Officiers & ſans apparence de diſcipline. Les petites troupes que nous rencon-

---

Juſques-là le nouveau Kam n'avoit aux yeux de ſon peuple d'autre titre pour le gouverner, que le témoignage d'un vieillard, reſpectable à la vérité, mais qui pouvoit toujours être ſoupçonné d'avoir agi par des vues d'ambition. Son déſintéreſſement diſſipa bientôt les ſoupçons. Appellé au pied du trône pour recevoir le prix du ſervice le plus ſignalé, il réfuſe tous les honneurs qui lui ſont offerts, & ne veut recevoir d'autre grace que celle d'immortaliſer ſon zèle en immortaliſant ſon nom. Dès ce moment, il retourna garder ſon troupeau : le Kam gouverna ſous le nom de Tchoban-Gueray, & le ſurnom de Gueray s'eſt conſervé juſqu'à ce jour dans toute la ſucceſſion des Souverains Tartares, ainſi que celui de berger *Tchoban*. Les hiſtoriens Turcs different ſur ce point, & leurs compilations répandroient du doute ſur la tradition tartare, ſi le faux qui s'apperçoit dans les hiſtoires ottomanes les plus récentes, ne forçoit à rejeter l'opinion des annaliſtes Turcs. Ils prétendent que le nom de Gueray fut porté par une des branches cadettes de Gengis-Kam ; mais c'eſt moins l'origine d'un nom-propre que celle de l'épithète berger qu'il faut chercher. Or, on ne la trouve que dans la tradition que je viens de rapporter.

trions ; ne paroiſſoient réunies que pour ſe chamailler entr'elles, tirer à tort & à travers, s'amuſer des accidens qui en réſultoient, aſſaſſiner quelques malheureux Chrétiens, croire déjà leurs ennemis exterminés, & chemin faiſant, glaner, pour ainſi dire, après la récolte: mais elle étoit ſi bien faite par le gros de l'armée que les débris de cette horrible moiſſon touchoient les murs même de Conſtantinople; le feu avoit tout ravagé. Nous changions nos relais ſur les cendres des maiſons de poſte, & nous ne pumes trouver aucun aſyle ſur cette route juſqu'aux Sept-Tours, où je mis pied à terre pour me rendre par mer au fauxbourg de Péra.

Tandis qu'on me cherchoit un bateau & que l'on préparoit l'embarquement de notre petit équipage, un Turc, le nouvelliſte du quartier, m'obſerve, demande à mon conducteur qui je ſuis : c'eſt un Mirza, répond-il; auſſi-tôt le curieux m'aborde, me ſalue & m'invite à me rafraîchir : j'accepte, nous entrons dans un café voiſin dont il étoit le coryphée. Sur un ſigne de ſa part, la place d'honneur m'eſt cédée, la compagnie ſe leve, je paſſe gravement par-deſſus vingt tuyaux de pipes prolongées, je m'aſſeois, & conſtamment fêté & queſtionné juſqu'au moment de

mon départ, je payai mon écot avec quelques monoſyllabes dont les politiques tirerent grand parti, & dont la compagnie fut très ſatisfaite : je ne le fus pas moins de me ſéparer d'eux pour me rendre à Péra, où je ne tardai pas à quitter l'accoûtrement Tartare.

Je n'avois vu ſur ma route qu'une foible partie des déſordres & des cruautés qu'avoit commiſe l'armée Turque en ſortant de Conſtantinople; mais arrivé dans la capitale, j'y trouvai tout le monde encore ému d'un ſpectacle horrible, dont il me fut aiſé de recueillir les détails.

Un ancien uſage dont on ne retrouve ni le motif ni l'origine, mêle à l'appareil impoſant de la réunion des forces d'un grand Empire contre ſes ennemis, les bouffonneries les plus plates; & les Turcs nomment ce compoſé ridicule, Alay, (c'eſt-à-dire, la pompe triomphale). Elle conſiſte en une eſpèce de maſcarade, où tous les corps de métier préſentent, ſucceſſivement aux ſpectateurs l'exercice mécanique de leurs arts reſpectifs. Le laboureur conduit ſa charrue, le tiſſerand paſſe ſa navette, le menuiſier rabote; & ces différens tableaux, élevés ſur des chars richement décorés. ouvrent la marche & précédent l'étendard de

Mahomet (1), lorsqu'on le sort du Sérail pour le porter à l'armée, afin d'assurer la victoire aux troupes Ottomanes.

Cet oriflamme des Turcs qu'ils nomment Sandjak-Chérif ou l'étendard du Prophète, est tellement révéré parmi eux, que malgré les différens échecs dont sa réputation a été ternie, il est encore le seul objet de leur con-

(1) Ce drapeau d'étoffe de soie verte est conservé dans le trésor, d'où on ne le tire jamais que pour aller à la guerre. Il a cependant été question de le déployer contre les rebelles qui détrônerent Sultan Achmet. Le Visir de ce Prince, qui fut la premiere victime sur laquelle les mécontens exercerent leur rage, sans l'assouvir, avoit donné ce conseil à son maître; & les révoltés, qui n'avoient dans le principe de leur réunion que le pillage pour objet, eussent été sans doute dissipés par la multitude que la banniere sainte eût réunie contr'eux. On conserve aussi dans le trésor une autre relique de Mahomet. On trempe tous les ans celle-ci dans un volume d'eau que le Grand-Seigneur fait ensuite distribuer par phioles aux Grands de l'Empire. Des mécréans, car il y en a même chez les vrais croyans, prétendent que cette relique est une vieille culotte du Prophète; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette eau bénite coûte fort cher à ceux qui en sont gratifiés, & que les gens qui sont porteurs de cette faveur, font également valoir les biens de ce monde & le salut de l'autre pour rançonner le favorisé.

fiance, & le point facré de leur ralliement. Tout annonce auffi la fainteté de ce drapeau : les feuls Emirs ont droit de le toucher; ils compofent la troupe qui l'entoure, il eft porté par leur chef; les feuls Mufulmans peuvent élever leurs yeux jufqu'à lui; d'autres mains le fouilleroient, d'autres regards le profaneroient; le fanatifme le plus barbare l'environne.

Une longue paix avoit malheureufement fait oublier le ridicule, & furtout le danger de cette cérémonie: les chrétiens s'empreflerent imprudemment d'y accourir; & les Turcs, qui par la pofition de leurs maifons pouvoient louer leurs fenêtres, commencerent par profiter de cet avantage. Un Emir qui précédoit cette banniere, cria à haute voix cette formule: *Qu'aucun infidèle n'ofe profaner par fa préfence la fainteté de l'étendard du Prophète, & que tout Mufulman qui reconnoîtra un infidèle ait à le déclarer fous peine de réprobation.* Dès ce moment plus d'afyle, ceux même qui, en louant leurs maifons, s'étoient rendus complices du crime en deviennent les délateurs; la fureur s'empare des efprits, elle arme tout les bras, les forfaits les plus atroces font les plus méritoires. Plus de diftinction d'âge ni de fexe; des femmes enceintes traînées par les cheveux, foulées aux pieds de la multitude, y périrent de la maniere la plus déplorable. Rien ne fut refpecté

par ces monſtres; & c'eſt ſous de tels auſpices que les Turcs commencerent cette guerre.

Le Hatty-Chérif (Diplôme Impérial) qui la proclamoit, conçu dans la forme ordinaire, invitoit tous les vrais croyans en état de porter les armes, à ſe réunir ſous l'étendart de la foi, pour en combattre les ennemis. Cette eſpèce de convocation de l'arriere-ban promettoit une nombreuſe armée; mais il s'en falloit beaucoup qu'elle promît une armée compoſée de bonnes troupes: l'ignorance & l'avarice aimerent mieux employer cette multitude de volontaires, dont on ceſſeroit de s'occuper après la guerre, que de raſſembler tous les Jéniſſaires, dont la ſolde & les prétentions ſe ſeroient accrues à perpétuité. On peut auſſi préſumer que le Grand-Seigneur, craignant de rendre à ce corps l'énergie dont ſon pere avoit été la victime, ne voulut l'employer que comme un acceſſoire à ſes forces. L'inconvénient le plus réel, celui dont on ſe douta le moins, ce fut le manque abſolu de prévoyance par rapport aux vivres. Il eſt dans la nature du deſpotiſme de ſe flatter toujours de ſuppléer à la prudence par l'emploi de l'autorité. Le Grand-Viſir commandoit l'armée, tous les Miniſtres l'acompagnoient, les regiſtres même de la Chancellerie étoient traînés à leur ſuite. On ne douta

ni du ſuccès ni de l'abondance; la confiance fut auſſi générale qu'aveugle.

Tandis que ces grands Officiers, en s'éloignant de Conſtantinople, ſemblent tranſporter avec eux le ſiège même de l'Empire, des Subſtituts nommés à chaque emploi réſident dans la capitale, & répondent au deſpote de la prompte exécution de ſes volontés (1).

On va voir les reſſorts du Gouvernement en action; les détails qui ſe préſenteront ſucceſſivement, en feront mieux juger qu'on ne pourroit le faire ſur une diſſertation vague & dénuée de l'appui des faits.

J'étois arrivé depuis peu de jours à Conſtantinople, & j'avois à peine eu le temps d'y prendre les arrangemens néceſſaires pour hâter le retour de mes équipages, que j'avois laiſſés en Crimée & en Beſſarabie, lorſque le premier Médecin du Grand-Seigneur m'envoya demander à onze heures du ſoir, ſi je voulois le recevoir. Le myſtere qu'il exigeoit en même-temps, joint à la faveur dont je ſavois que cet homme jouiſſoit auprès du Sultan, ex-

(1) On doit cependant remarquer que l'abſence des regiſtres de la Chancellerie retarde néceſſairement l'effet des ordres dont l'exécution requiert des formes; mais on obſervera également que les affaires de ce genre intéreſſent rarement le deſpote, & que ſi elles l'intéreſſoient, on ſe paſſeroit des formes.

citoit ma curiofité, fans me faire préfumer qu'une miffion directe fût l'objet de cette visite : le Médecin m'apprit cependant que Sultan Muftapha inftruit de mon retour, l'avoit expreffément chargé de m'en demander le motif : fi vous avez à vous plaindre de quelqu'un, il vous fera fait prompte juftice ; je viens de quitter le Sultan, il m'a beaucoup parlé de vous, il connoît votre origine (1), il croit qu'elle lui donne des droits fur votre zèle. Je priai le Médecin d'affurer Sa Hauteffe de ma reconnoiffance ; & quoique cette démarche parut m'être perfonnelle, je fentis parfaitement qu'il étoit impoffible que je fuffe l'unique objet des follicitudes d'un Prince dont les armées étoient en campagne. En effet, fon émiffaire qui avoit ordre de lui porter ma réponfe, revint le lendemain à pareille heure que la veille ; mais plus inftruit. Cependant comme ce Médecin Italien parloit encore difficilement Turc, les queftions qu'il avoit à me faire avoient été mifes par écrit ; j'écrivis auffi mes réponfes, & cette correfpondance du Grand-Seigneur avec moi, en m'attirant fa confiance, fut igno-

(1) On a déjà vu que mon pere étoit Hongrois, qu'il avoit fuivi le Prince Ragotzy ; & l'on fait que la Porte a donné afyle à ce Prince & à tout ce qui l'accompagnoit.

rée de ses Ministres jusqu'au moment où Sa Hautesse exigea de moi des services dont la publicité devint indispensable.

Tandis qu'Emin-Pacha, sans aucun des talens nécessaires au Visiriat & au Généralat, aveuglé par son intérêt personnel, croyoit pouvoir conserver l'un avec tranquillité, & remplir l'autre avec gloire, en faisant la paix avant de commencer la guerre, son armée, grossie journellement par l'affluence des Musulmans fanatiques, devint bientôt l'ennemi le plus dangereux de l'Empire. La disette des vivres, le désordre qui s'établit dans cette multitude affamée, le pillage qui accompagna les distributions, les massacres qui en résulterent, l'autorité toujours foible, & toujours méprisée quand l'administration est évidemment vicieuse; tout annonçoit des revers. Le Grand-Seigneur, le seul qui prit un véritable intérêt au succès de ses armes, venoit d'adresser à son Visir l'ordre d'une nouvelle disposition. Emin-Pacha osa prendre sur lui d'y désobéir; sa fausse politique fut trompée, son armée fut battue & dispersée; & bientôt un ordre plus ponctuellement exécuté, plaça sa tête à la porte du Sérail, avec cette inscription : *pour n'avoir pas suivi ponctuellement le plan de campagne envoyé directement par l'Empereur.*

Moldovandgi lui succéda; ce nouveau Vi-

ſir ſe montra plus entreprenant ſans être plus habile; il fut également battu; mais il fut aſſez heureux, en perdant le Viſiriat, de ne perdre qu'une place auſſi dangereuſe qu'éminente, & que perſonne n'étoit en état d'occuper.

A l'ignorance orgueilleuſe des Généraux ſe joignoit l'inepte préſomption des ſubalternes; & les Turcs qui traînoient après eux un grand train d'artillerie, mais dont chaque pièce étoit mal montée, & tout auſſi mal ſervie, foudroyés dans toutes les occaſions par le canon de leurs ennemis, ne ſe vengeoient de leurs déſaſtres qu'en accuſant les Ruſſes de mauvaiſe foi. Ils ſe prévalent, diſoient-ils, de la ſupériorité de leur feu, dont il eſt effectivement impoſſible d'approcher; mais qu'ils ceſſent ce feu abominable, qu'ils ſe préſentent en braves gens à l'arme blanche, & nous verrons ſi ces infidèles réſiſteront au tranchant du ſabre des vrais croyans. Cette multitude d'imbécilles fanatiques oſoient même reprocher aux Ruſſes quelques attaques que ceux-ci avoient faites pendant le ſaint temps du Ramazan. Cependant le Grand-Seigneur, informé que les obus avoient incommodé ſa cavalerie, me demanda le deſſin de ces pièces, dont l'invention étoit encore nouvelle à Conſtantinople; & pour ſa-

tisfaire la curiosité qu'il avoit de connoitre les différentes bouches à feu dont on faisoit usage en Europe, j'envoyai à ce Prince les Mémoires de Saint-Remi, dont il ne pouvoit cependant qu'examiner les planches; & lorsqu'il sortoit, il les faisoit porter par un des gens de sa suite.

Sultan Mustapha, dont on a vu les premiers soins se diriger sur les finances, après avoir répandu des sommes énormes sans succès, commençoit à marchander avec ses Ministres pour les nouvelles dépenses qu'ils lui proposoient: & tandis que ceux-ci l'accusoient d'avarice, il se reprochoit une facilité qui ne servoit, disoit-il, qu'à enrichir les fripons dont il étoit entouré. Il étoit difficile en effet que ce Prince pût voir d'un œil tranquille ses trésors diminués, son armée dissipée, & des ennemis, qu'il avoit cru pouvoir dompter dès la premiere campagne, victorieux sur le Danube, le menacer encore d'une invasion dans l'Archipel.

Son activité, en le transportant par-tout, lui faisoit découvrir à chaque instant de nouveaux abus: il s'en plaignit à ses Ministres, jamais sans les faire trembler, mais toujours sans fruit pour le bon ordre que leur volonté même auroit eu peine à rétablir. Les nouvelles troupes, qui du fond de l'Asie se rendoient à l'armée, passoient le Bosphore, & s'arrêtoient à

Conſtantinople, moins pour ſolliciter la Porte que pour la faire compoſer. Pendant que les chefs de ces milices volontaires traitoient de leurs ſubſides pour la campagne, ces Aſiatiques répandus dans la capitale, armés juſqu'aux dents, embuſqués ſoir & matin dans les carrefours, en y détrouſſant les paſſans, accéléroient la négociation par la néceſſité urgente de ſe débarraſſer d'une pareille canaille. Le Gouvernement, trop foible pour en réprimer l'inſolence, marchandoit auſſi ſans utilité, & cédoit ſans pudeur. Dans le nombre de ces brigands qui ſe ſuccédoient, une troupe partie du pays des Las (1) apprend en arrivant que quelques Jéniſſaires de leur compagnie (2) ſont détenus dans la fortereſſe d'Yſſar (3) ſur le canal. Son traitement venoit d'être convenu & ſoldé; mais elle ajoute à ſa prétention la délivrance des priſonniers. Le Viſir n'oſe ni ac-

(1) Le pays des Las s'étend le long de la côte méridionale de la mer Noire, & comprend les villes de Synop & de Trébiſonde.

(2) Cette compagnie, que je crois être la trentecinquieme, eſt d'autant plus nombreuſe, que les Las ne s'engagent jamais dans une autre, & le nombre des inſcrits va juſqu'à trente mille.

(3) C'eſt le château où l'on enferme les Jéniſſaires qu'on veut punir ou étrangler, & cette alternative rend ce ſéjour très ſcabreux.

corder ni refuser ; il fallut avoir recours à un accommodement. On convient que cette troupe passera devant le château , en fusillera la porte, & que le Gouverneur, forcé en apparence par cet acte d'hostilité, livrera les coupables. Des exemples antécédens pourroient justifier ce ridicule expédient; mais il n'est pas moins une preuve de lâcheté remarquable dans un Gouvernement absolu , parce qu'il peut servir à découvrir le caractere invariable du despotisme; son pouvoir ne peut échapper un moment au despote , sans qu'aussi-tôt la multitude ne s'en empare.

Tandis que la foiblesse du Gouvernement leur faisoit fermer les yeux sur les excès d'une soldatesque effrénée, les Ministres cherchoient à se dissimuler la guerre de mer dont l'Empire étoit menacé. Aucun vaisseau Russe n'avoit encore paru à Constantinople , donc les Russes n'ont pas de vaisseaux , ou si par hasard ils en ont, cela ne fait rien aux Turcs, puisqu'il n'y a point de communication entre la Baltique & l'Archipel. Les Danois, les Suédois, dont le pavillon étoit connu des Turcs, ne pouvoient détruire cet argument dans leur esprit. Les cartes déployées à leurs yeux, n'avoient pas plus de pouvoir ; & le Divan n'étoit pas encore persuadé de la possibilité du fait, lorsqu'il reçut la nouvelle du siège de Coron , de l'invasion de la Morée, & de l'apparition

parition de douze vaiſſeaux de ligne ennemis (1).

Cependant l'incertitude des Miniſtres n'avoit pas empêché de préparer quelques forces maritimes. On preſſa l'armement de trente vaiſſeaux de guerre, & l'on ne vit bientôt dans une ſupériorité auſſi marquée, que le plaiſir de ſe dédommager dans l'Archipel des malheurs qu'on venoit d'eſſuyer ſur le Danube. On retrouva auſſi dans les regiſtres de l'Empire que la derniere guerre avec la Ruſſie avoit occaſionné l'armement d'une flotille composée de cent cinquante demi-galeres deſtinées à pénétrer dans la mer de Zabache, & les détails conſignés dans le compte des dépenſes ne ſpécifiant aucun des motifs qui avoient déterminé cet armement, on oublia que les ports d'A-

(1) L'ignorance des Turcs ſur la géographie fournit des traits encore plus frappans que celui-ci. Un Ambaſſadeur de Veniſe venant à Conſtantinople avec deux vaiſſeaux de guerre de la République, rencontra dans l'Archipel la flotte du Grand-Seigneur qui, en temps de paix, ſort annuellement pour y percevoir le tribut des iſles. L'Amiral Turc invite l'Excellence à ſon bord pour le fêter, & dans la converſation, lui demande ſi les Etats de la République ſont voiſins de la Ruſſie. Indigné de cette ignorance, le Noble lui répond : Oui, il n'y a que l'Empire Ottoman entre deux.

zoff & de Taganrog, alors en litige, n'étoient plus pour rien dans la guerre actuelle : la construction des galiotes fut ordonnée & conduite avec la plus grande célérité.

Ces préparatifs, en augmentant l'affluence des troupes & des matelots destinés aux deux armées navales, porterent la licence à un tel excès, que chaque jour étoit marqué par quelque nouvelle catastrophe, & M. le Comte de Saint-Priest, Ambassadeur de France, que la belle saison avoit attiré dans sa maison du canal, ne voulant ni se priver du plaisir de la promenade, ni s'exposer à l'insulte des gens de guerre qu'il avoit déjà éprouvé en voiture, prit le parti de cheminer la bayonnette au bout du fusil, ainsi que les personnes qui l'accompagnoient ; ce moyen de sûreté étoit également le seul qui pût faire respecter la personne de l'Ambassadeur par les troupes de bandits qui filoient journellement par terre & par mer pour se rendre à l'armée. La situation du palais de France à la campagne, étoit telle, que tous les bateaux qui remontoient le canal, devoient passer sous les fenêtres qui du côté de la marine étoient soigneusement fermées. Nous étions sortis après le dîner pour notre promenade ordinaire, & nous avions déjà gagné les hauteurs de Tarapia, lorsque nous entendîmes une fusillade assez vive en mer du côté du palais, &,

nous nous étions arrêtés pour fixer notre opinion à cet égard, quand les cris d'un homme qui venoit à nous, déterminerent M. de Saint-Prieſt à aller à ſa rencontre. Nous apprîmes que le palais étoit aſſailli par une troupe de ces coquins. Nous précipitons alors notre marche pour réprimer leur audace; mais nous ne pûmes arriver à temps, le bateau, d'où ils avoient fuſillé le palais, étoit déjà très loin; & quoique M. l'Ambaſſadeur en fut quitte pour des volets percés & des vitres caſſées par une quinzaine de balles que nous trouvâmes dans le ſallon, cette inſulte lui parut aſſez grave pour en porter les plaintes à la Porte. Un Interprète envoyé à cet effet, raconte le fait au Reis-Effendi; & celui-ci, après l'avoir écouté avec toutes les démonſtrations du plus grand intérêt: Quoi! dit-il, ces gueux-là ont oſé inſulter le palais de France! ils ſont donc fous! Comment peuvent-ils croire échapper à la punition? ne ſavent-ils pas que ſur la premiere plainte on les pourſuivra? En vérité, je n'en reviens point; c'eſt une véritable démence. S'attaquer à l'Ambaſſadeur de France! ſur leur route n'avoient-ils pas aſſez de maiſons Grecques, Juives, Arméniennes? que ne s'en prenoient-ils à celles-là, au lieu de nous mettre dans l'embarras?

C'eſt ainſi que ce Miniſtre déploroit la né-

ceſſité d'aſſurer la tranquillité d'un Ambaſſadeur, lorſqu'il trouvoit tout ſimple de ſacrifier celle du public. Un Colonel des Jéniſſaires eut ordre de venir avec ſa troupe garder la maiſon de campagne de M. de Saint-Prieſt. Des Officiers du corps furent expédiés en même temps à l'embouchure de la mer Noire, pour arrêter les coupables avant le départ du vaiſſeau qui devoit les tranſporter à Varma. On aſſura bientôt qu'ils avoient été pris & noyés ; mais la foibleſſe du Gouvernement étoit telle, que ce fait, qui étoit faux, ne parut pas même vraiſemblable. Quelque temps après, une aventure du même genre, mais dont le motif, quoique moins ſérieux, pouvoit amener des événemens aſſez funeſtes, ſe paſſa à ma porte. J'occupois à Buyukdéré la maiſon de campagne que M. de Vergennes y avoit fait coſtruire pendant ſon ambaſſade ; un quai qui ſervoit de grand chemin la ſéparoit de la mer. Des ſoldats paſſoient en cauſant aſſez haut pour qu'un perroquet, dont la cage étoit ſur une fenêtre aſſez élevée, pût diſtinguer & répéter quelques propos libres dont leur gaieté aſſaiſonnoit leurs diſcours. Ils s'arrêtent auſſi-tôt en injuriant celui qui oſoit ſe moquer d'eux : nouvelle répétition ; ils deviennent furieux, préparent leurs armes, & ſe diſpoſent à aſſaillir la maiſon pour faire main-baſſe ſur les ha-

bitans : cependant le tumulte éveille l'attention d'un Jéniſſaire qui gardoit ma maiſon dans l'intérieur, & curieux d'en connoître la cauſe, il ouvre la porte au moment où la rage de ces hommes alloit éclater. Menacé d'abord d'être leur premiere victime, il parvint cependant à un éclairciſſement; il dénonce le perroquet; on s'irrite de cette excuſe; & ce ne fut qu'après leur avoir préſenté le coupable, qui heureuſement continua de les imiter, que l'on parvint à les calmer, & leur faire quitter priſes. Quelques taſſes de café qu'on leur offrit, & qu'ils accepterent, mirent fin à cette querelle qu'il étoit auſſi difficile d'éviter que de prévoir.

Tandis qu'on voyoit la capitale & ſes environs infeſtés par une ſoldateſque effrénée qui n'avoit de courage que celui des brigands, les provinces livrées aux mêmes déſordres & moleſtées par les Gouverneurs avec autant d'impunité, éprouvoient à la fois toutes les vexations; le principal objet des Miniſtres étoit de pourvoir conjointement à l'approviſionnement de Conſtantinople & à la ſubſiſtance des troupes. Cela rendit les vexations plus cruelles & plus multipliées. Les meſures avoient été ſi mal priſes d'abord, que le peuple ne pouvoit manquer de ſouffrir doublement & de la précipitation non moins cruelle qu'impérieuſe avec laquelle on

levoit les impôts, & de l'injuſtice des agens chargés de les lever.

Le Gouvernement Turc peut ſe conſidérer dans tous les temps comme une armée campée, dont le chef ordonne du centre de ſon quartier général de fourrager les environs. C'eſt ainſi que le Viſir pourvoyoit ſon armée par la mer Noire, tandis que la capitale ne vivant plus que des denrées répandues ſur les côtes de l'Archipel, avoit beſoin d'aſſurer ſa ſubſiſtance par la ſupériorité des forces maritimes préparées contre les Ruſſes. Mais ſi la violence étoit parvenue à preſſer la conſtruction, à hâter le gréement des vaiſſeaux & à raſſembler la multitude des hommes qu'elle forçoit d'être matelots, tout indiquoit auſſi que l'ignorance & la préſomption avoient dirigé ces préparatifs.

Des vaiſſeaux élevés de bord, dont les batteries baſſes étoient cependant noyées au moindre vent, ne pouvoient offrir à l'ennemi que beaucoup de bois & peu de feu. Les manœuvres embarraſſées, les cordages & les poulies qui rompoient au moindre effort, trente hommes occupés à la ſainte-Barbe à mouvoir la barre du gouvernail, d'après les cris du timonier placé ſur le gaillard. Aucun principes d'arimage, nulles connoiſſances nautiques, des batteries encombrées, point d'égalité dans les

calibres, tel étoit l'état méchanique de cet armement, dont la conduite ne pouvoit être confiée qu'à des hommes assez ignorans pour s'en contenter. Cependant les commandemens furent brigués; & le Capitan-Pacha, qui tient les grandes nominations dans son casuel en distribuant les vaisseaux de la flotte au plus offrant, donnoit à chaque Capitaine le même droit de vendre les emplois de son vaisseau; & ce petit commerce que l'usage avoit consacré, mettoit le comble aux malversations si capables d'anéantir la marine des Turcs sans le secours de leurs ennemis. Accoutumés jusqu'alors à vexer annuellement l'Archipel avec une petite escadre, les Officiers de mer n'avoient acquis aucun principe militaire, aucune vue, aucun art, aucune expérience de ce genre; & lorsque la flotte appareilla, il sembloit encore qu'il ne fût question que d'aller percevoir un tribut qu'on ne pouvoit leur disputer. Le seul Hassan, transfuge d'Alger, & nommé Capitaine du vaisseau Amiral, parut s'embarquer dans l'intention de faire la guerre: mais cet homme, dont la témérité est connue, & qui pensa toujours quelle suffisoit à tout & qu'elle tenoit lieu de tout, voulut alors se signaler par une invention aussi funeste à Tchesmé qu'elle avoit semblé étrange à Constantinople. Cette invention consistoit dans un nombre de barres de

fer qui, fixées fur le plat-bord, débordoient horizontalement en fe prolongeant par-delà la perpendiculaire de l'eau, afin d'empêcher l'abordage de l'ennemi; mais fi ce détail ne donne pas une grande idée du génie de l'auteur, je crois en avoir donné une affez précife du talent des Turcs, pour qu'on ne doute pas de leur admiration.

La durée des vents du Sud, en retardant le départ de la flotte, loin de fervir à la mettre dans un meilleur état, favorifa feulement & la défertion des matelots & quelques vexations lucratives que les capitaines continuoient d'exercer, fous le prétexte de compléter leurs équipages. Pendant ce temps, l'armée de terre, quoique deux fois détruite, étoit devenue plus nombreufe que jamais, & l'Empire Ottoman, attaqué vivement par terre & par mer, mais oppofant de toutes parts des forces triples à celles de fon ennemi, fe livroit à tout l'orgueil d'une profpérité qui ne paroiffoit pas douteufe.

L'abfence des troupes laiffant un peu de tranquillité dans la capitale, & l'efpoir préfomptueux des grands fuccès difpofant le peuple plus favorablement, M. le Comte de Saint-Prieft voulut profiter de cette circonftance pour donner une fête à l'occafion du mariage du Roi. Ce fut auffi pour y faire participer

participer les Turcs, qu'il voulut joindre aux préparatifs de bals & de festins dont les seuls Européens auroient joui, une illumination & un feu d'artifice que je me chargeai de préparer. Déjà la salle du bal qu'il avoit fallu construire étoit achevée, l'artifice étoit prêt, & nous n'avions plus à nous occuper que de l'arrangement des décorations, lorsque la nouvelle de la destruction des deux armées de terre & de mer, en répandant la consternation dans Constantinople, fit échouer nos préparatifs. Il n'étoit plus possible de songer à donner des fêtes. Le Grand-Seigneur dans la plus vive inquiétude, les Ministres abattus, la peuple au désespoir, & la capitale réduite à craindre la famine & l'envahissement, telle étoit la situation actuelle d'un Empire qui un mois auparavant se croyoit si formidable. Cependant l'ignorance qui veut toujours flatter l'orgueil qui l'accompagne, ne voyoit dans cette double catastrophe que les décrets impénétrables de la Providence à laquelle il faut aveuglément se soumettre. Personne ne savoit parmi les Turcs qu'une multitude indisciplinée contribue plus efficacement à sa propre destruction, que les efforts de l'ennemi qui lui est opposé. Mais si le manque seul de discipline avoit suffi pour détruire l'armée de terre à

Craoul, il fallut de plus, pour perdre la flotte à Tchesmé, le concours de la plus souveraine ineptie de la part de l'Amiral & de ses Capitaines.

Cette flotte, sortie du canal des Dardanelles pour chercher l'escadre Russe, après avoir fait route sur Chio, avoit mouillé sur la côte d'Asie, entre la terre ferme & les Isles de Spalmadores en avant du port de Tchesmé. Des frégates nouvellement construites, & dont la marine Turque ne connoissoit pas l'usage avant cette guerre, mouillées sur les aîles de cette longue ligne, devoient signaler l'ennemi lorsqu'il paroîtroit, & avoient ordre de le laisser s'engager dans ce défilé, où les trente vaisseaux bien espacés & mouillés sur quatre ancres devoient les attendre. Cette ingénieuse embuscade ainsi préparée, les vaisseaux Russes disposés plus militairement, après avoir doublé Chio & reconnu les premiers vaisseaux Turcs, les prolongerent effectivement jusqu'au centre de la ligne, sans que ceux-ci fissent aucun mouvement pour se mettre sous voiles. Cependant les deux Amiraux se trouvant par le travers l'un de l'autre, le Russe, après avoir lâché sa bordée, s'approcha du Turc, pour lui jeter de l'artifice & sauta lui-même pendant cette manœuvre. Haf-

ſan-Pacha, alors Capitaine de pavillon, (& qui m'a fourni les détails que je donne ici), après avoir vu ſon vaiſſeau échappé à ce fracas, ſe croyoit hors de danger, lorſqu'il apperçut ſa poupe enflammée & ſon bâtiment près de ſubir le même ſort. Déjà ſon équipage s'étoit jeté à la mer, il s'y précipita lui-même; & aſſez heureux pour ſe ſaiſir d'un débris de l'Amiral ennemi, il échappa encore aux éclats du ſien, dont le feu ne tarda pas à gagner les ſoûtes aux poudres.

Il eſt aiſé d'appercevoir qu'en réduiſant le calcul à l'importance de la perte faite de part & d'autre, celle des Ruſſes infiniment plus conſidérable, juſtifieroit la réſolution qu'ils prirent d'abord de ne plus attaquer les Turcs; mais ceux-ci, dont les connoiſſances militaires s'étendoient à peine ſur les effets du ſalpêtre, effrayés de celui qu'il venoit de produire, ne calculerent que le danger de ſauter, ſi les Ruſſes les joignoient encore. Tcheſmé fut auſſitôt l'aſyle où toute l'armée ſe retira dans le plus grand déſordre; & quelques canons, débarqués à la hâte & placés ſur les deux caps qui ferment ce port, tranquilliſerent les fuyards.

Il paroît que les Ruſſes s'occupoient pendant ce temps à obſerver les mouvemens de

l'ennemi, & l'on peut croire que ce ne fut pas ſans un grand étonnement qu'ils apprirent le lendemain ce qui s'étoit paſſé à Tcheſmé. Ne pouvant auſſi attribuer cette conduite étrange des Turcs qu'à une terreur panique, d'après laquelle on peut preſque toujours tenter avec avantage les choſes qui ſemblent promettre le moins de ſuccès, ils ſe préſenterent devant le port avec deux brûlots qu'ils y envoyerent. A l'apparition des Ruſſes, les Turcs, encore effrayés de la veille, ſongerent plutôt à ſe ſauver par terre qu'à défendre leurs bâtimens. Mais l'aſpect de deux petits vaiſſeaux qui ſe dirigeoient vers le port, réveilla chez eux l'idée de conquête; & les prenant pour des transfuges, loin de s'occuper à les couler bas, ils faiſoient des vœux pour leur heureuſe arrivée, bien déterminés cependant à mettre l'équipage aux fers, & jouiſſant déjà du plaiſir de les conduire en triomphe à Conſtantinople (1).

Cependant ces prétendus déſerteurs, entrés ſans difficulté, amarrerent leurs gouvernails, hiſſerent leurs grappins, & vomirent bientôt des tourbillons de flammes qui embraſerent toute la flotte : le port de Tcheſmé, encom-

---

(1) Cette anecdote m'a été garantie par le même Haſſan-Pacha que j'ai cité plus haut.



bré de vaiſſeaux, de poudre & de canons, n'offrit alors qu'un volcan dans lequel toute la marine des Turcs fut engloutie. Si cette cataſtrophe humilioit l'orgueil Ottoman, les Miniſtres de cet Empire dûrent bientôt s'occuper d'un intérêt plus preſſant; une prochaine famine menaçoit la capitale. En effet, la deſtruction de la flotte Turque, en abandonnant l'Archipel aux Ruſſes, empêchoit l'approviſionnement de Conſtantinople : l'ennemi pouvoit encore forcer le détroit, ſe préſenter à la pointe du Sérail, ſaccager la ville, dicter la loi au Grand-Seigneur. La conſternation étoit générale, aucune crainte n'étoit mieux fondée; l'ignorance, qui ſe fait toujours juſtice quand la terreur a détruit ſa préſomption, n'eut rien à objecter à l'ordre du Grand-Seigneur de m'abandonner aveuglément la défenſe des Dardanelles, & de me ſoumettre tous les moyens de garantir la capitale. Cette commiſſion ne pouvoit cependant m'être donnée ſans des formes préalables; la porte s'empreſſa de les remplir, en requérant l'Ambaſſadeur de France à cet égard. Le Reis-Effendi m'invitoit en même temps & me preſſoit de venir concerter avec lui les meſures que je croirois néceſſaires dans une circonſtance qui exigeoit la plus grande célérité.

J'aurai de ſi fréquentes occaſions de parler

des Miniſtres Turcs, qu'il me paroît utile de donner quelques notions préliminaires ſur le caractere de ceux qui étoient alors en place, notions néceſſaires à l'intelligence des détails dans leſquels les circonſtances m'entraîneront indiſpenſablement

On a déjà vu que le Grand-Seigneur, depuis ſon avénement au trône, occupé d'économie, voyoit à regret que la guerre diſſipoit ſes tréſors, ſans lui procurer la gloire dont il étoit avide. Ce Prince ne pouvoit cependant accuſer les Miniſtres qui réſidoient auprès de ſa perſonne, du mauvais ſuccès de ſes armes; & s'il les croyoit incapables d'y remédier, il n'étoit malheureuſement pas en ſon pouvoir de leur ſubſtituer des hommes plus éclairés. C'étoit d'ailleurs à l'armée que les grands talens euſſent été néceſſaires; & les Miniſtres, qui jouiſſoient le plus de la faveur de leur Maître, avoient trop d'adreſſe pour lui perſuader qu'il lui feroit avantageux de les éloigner de ſa perſonne. Iſmaël-Bey excelloit ſur-tout dans cet art ſi difficile de gouverner ſon Souverain, de diriger toutes les affaires, ſans compromettre ſa tranquillité perſonnelle, & ſans rien abandonner de ſes plaiſirs.

Iſed-Bey, Sur-Intendant des monnoies, jouiſſoit plus particulièrement de la faveur de ſon Maître; mais, ſans exciter ni haine ni jalou-

ſie, aſſez ſage pour ne point ambitionner le Miniſtere, il n'employoit ſon crédit qu'à modérer l'humeur que le Grand-Seigneur prenoit ſouvent contre ſes Miniſtres, & donnoit tous ſes ſoins aux malheureux & aux indigens qu'il ſecouroit journellement.

Mélek-Pacha, Caymakam ou Subſtitut du Grand-Viſir & beau-frere du Grand-Seigneur, ne ſe diſtinguoit dans cette premiere place que par la ſuperbe figure qui avoit déterminé la Sultane à le demander à ſon frere; & le Grand-Tréſorier, moins favoriſé, mais fier d'une ſorte de réputation acquiſe par ſon pere dans la derniere guerre, plein de confiance dans celle qu'il alloit acquérir lui-même, plus ardent qu'ambitieux, étoit auſſi plus remarquable par ſon activité que par ſes lumieres. Les Miniſtres du ſecond ordre, le Mufti lui-même, eurent trop peu de part au Gouvernement, pour que j'entre dans aucun détail ſur leur perſonnel.

Iſmaël-Bey, chargé de conférer avec moi ſur l'état des Dardanelles & ſur le danger qui menaçoit la capitale, crut maſquer les craintes du Gouvernement, en enveloppant notre conférence des voiles de la nuit. Il me reçut dans ſa maiſon particuliere, où je le trouvai occupé d'une affaire dont l'importance faiſoit une puiſſante diverſion à celle qui nous réuniſſoit. Ce Turc, recherché dans ſes moindres goûts, mais

Digitized by Google

d'une recherche enfantine, desiroit deux serins qui chantassent le même air. Ses gens avoient parcouru la ville sans succès; & le Ministre cherchoit de nouveaux moyens pour satisfaire sa fantaisie, lorsque j'arrivai pour concerter avec lui ceux d'éloigner la catastrophe qui menaçoit la capitale.

L'état des Dardanelles ne lui étoit pas mieux connu qu'à moi, mais il étoit évident par les lettres de Moldovangi-Pacha, ci-devant Grand-Visir, & dont la disgrace avoit été bornée au Gouvernement subalterne des Châteaux du Canal, sous le titre de Défenseur des Dardanelles, que cette barriere, crue alors inexpugnable, ne résisteroit pas à la plus foible attaque: l'escadre Russe, qui navigeoit en vue des premiers Châteaux avec le vent favorable, n'avoit qu'à en profiter pour pénétrer dans la mer de Marmora, & venir ensuite jusques sous les murs du Sérail, dicter la loi au Grand-Seigneur.

Telle étoit la situation de cette Cour orgueilleuse; l'ignorance des Ministres & la friponnerie des subalternes avoient préparé cette position, si humiliante, & si propre à donner les plus vives inquiétudes. L'examen, que j'étois à portée de faire journellement des Châteaux construits auprès de Constantinople, sur le même systême que ceux des Dardanelles, suffisoit pour m'indiquer le parti que je devois prendre en y arrivant. Le moyen d'embosser

des vaiſſeaux de guerre offroit peu de facilité; deux bâtimens qui, n'ayant pu joindre la flotte, avoient été préſervés de l'incendie, actuellement mouillés en-dehors des premiers Châteaux, pouvoient être enlevés par l'eſcadre Ruſſe avant mon arrivée; & l'Arſenal ne contenoit plus qu'un vieux vaiſſeau déclaré hors d'état de ſervir. J'arrêtai cependant avec le Reys-Effendi que ce bâtiment radoubé à la hâte, garni de ſon artillerie, décoré du pavillon Amiral, & chargé de madriers, de pelles, de pioches & d'autres uſtenſiles dont je lui donnai l'état, feroit voile au plutôt pour venir me joindre aux Dardanelles.

Le Capitaine d'un Corſaire Malthois, pris depuis pluſieurs années, & qui croyant adoucir ſa poſition, n'avoit fait, en ſe diſant Chevalier de Malthe, que rendre ſon rachat plus difficile, gémiſſoit dans les fers. M. le Comte de Saint-Prieſt deſira profiter de cette occaſion pour délivrer ce malheureux. A cet effet, je prétextai la néceſſité de préparer des brûlots, & je feignis de manquer de connoiſſances à cet égard, afin de mieux colorer la demande que je fis de cet eſclave; je vantai ſes talens, je déclarai que cet homme ſeul étoit capable de me ſuppléer. J'obtins qu'on me l'enverroit avec le vaiſſeau, & je reçus l'aſſurance la plus poſitive de ſa liberté, ſi je lui trouvois les ta-

lens que j'avois annoncés : j'étois bien sûr aussi de lui donner dans ce genre tous ceux qu'il n'auroit pas. Mais ce qu'il m'étoit difficile de prévoir & ce qui arriva cependant, c'est que cet homme, prévenu par les Turcs des vues que j'avois sur lui, fut assez borné pour ne rien comprendre au motif de ma démarche & pour me désavouer. On verra bientôt un résultat bizarre d'une insinuation dont la charité étoit le seul motif.

L'empressement que le Grand-Seigneur avoit de me savoir aux Dardanelles, ne me permit d'attendre aucune des choses dont j'avois besoin pour commencer mon travail (1). Sa Hautesse avoit donné ordre que tout m'y fût soumis. Je demandai un Commissaire ; on nomma Mustapha-Bey, petit-fils du fameux Dganum-Codga (2) ; & je nolisai sur le champ un bâtiment François pour me conduire aux

(1) A l'espérance de dominer l'univers succéda si rapidement l'idée de l'anéantissement, qu'à la nouvelle de l'apparition des Russes, tout Constantinople perdit la tête ; on y fit des prieres publiques pour le succès de mes soins ; & le Grand-Seigneur qui avoit pris confiance dans mon zèle, & qui malheureusement n'avoit rien de mieux à faire pour le moment, ne crut pouvoir respirer qu'après mon départ.

(2) Dganum-Codga étoit Amiral lors de la révolution qui, après avoir détrôné Sultan Achmet, me-

Dardanelles. Le Commiſſaire de la Porte m'y avoit précédé de quelques heures ; & les ordres dont il étoit porteur, en aſſujettiſſant Moldovandgi-Pacha à tout ce que je jugerois convenable, n'avoit pas diſpoſé ce dernier en ma faveur. Je ne crus pas non plus devoir me fier à l'engagement myſtérieux du pain & du ſel, par lequel on a déjà vu que cet homme avoit fait avec moi le pacte d'une amitié inviolable. Cependant la crainte où le tenoient les ordres qui lui étoient adreſſés, & celle que lui inſpiroit la préſence d'un ennemi accoutumé à le vaincre, lui firent diſſimuler ſon mécontentement. Cela me donna le temps de le calmer. J'y parvins en careſſant ſon amour-propre, & nous n'eumes aucune altercation apparente pendant mon ſéjour aux Dardanelles. Son humeur ne s'exhala que dans ſes premieres lettres à la Porte; & le peu de ſuccès de ſes plaintes en arrêta le cours.

Mon premier ſoin fut d'examiner l'état des Châteaux; mais il ſuffiſoit de jeter un coup-d'œil ſur les ſoldats chargés de leur défenſe, pour juger qu'il n'y avoit pas plus de reſſource dans le moral que dans le phyſique. La terreur

---

naçoit encore ſon ſucceſſeur. Le chef des rebelles fut tué dans le Divan par cet Amiral, dont la fermeté & la prudence rétablirent le bon ordre.

s'étoit tellement emparé des esprits qu'on s'expliquoit hautement sur l'abandon des batteries au premier coup de canon.

La permanence des garnisons établies chez les Turcs, en faisant de chaque soldat un citoyen domicilié, lui donne trop d'objets intéressans à soigner, pour qu'il puisse se dévouer uniquement à la défense de la citadelle où il est fixé; ses intérêts s'étendent au dehors de l'enceinte. La discipline chez les Turcs, toujours sévere & jamais exacte, ne suffit pas pour l'y renfermer. Un simple coup-d'œil jeté sur la construction des Dardanelles suffisoit pour appercevoir les motifs de cette désertion. Des murailles séches, élevées de plus de trente pieds au-dessus des batteries à fleur d'eau, menaçoient de s'écrouler sur les canons & les canoniers, à la premiere volée des Russes; ce genre de défense devenoit plus dangereux pour les Turcs que l'attaque même de leurs ennemis.

Une artillerie imposante par la largeur des bouches à feu, mais peu redoutable après la premiere décharge, à cause de la lenteur du service de ces énormes pierriers, formoit les batteries principales des Châteaux d'Europe & d'Asie, dont les feux se croisoient aux Dardanelles, mais qui se joignoient à peine aux deux Châteaux de l'embouchure. Cette artille-

rie toute en bronze, ſans tourillons & ſans affuts, étoit ſeulement appuyée par la volée ſur des pièces de bois échancrées, en même-temps qu'un maſſif de pierres, en appuyant les culaſſes, empêchoit le recul. Nombre d'autres pièces couchées ſur le ſable, ainſi que pluſieurs mortiers, ſembloient être plutôt les débris d'un ſiège, que des diſpoſitions à le ſoutenir. Tel étoit l'état des Dardanelles lorſque j'y arrivai; & l'eſcadre Ruſſe compoſée de ſept vaiſſeaux de ligne (dont deux à trois ponts) & de deux frégates, n'avoit ſans doute qu'à profiter du vent favorable avec lequel elle ſe maintenoit à l'embouchure, pour tenter un ſuccès que M. Elphinſton s'étoit promis, & contre lequel les Turcs n'avoient rien oppoſé.

Le canal des Dardanelles ſitué à 50 lieues à l'Oueſt de Conſtantinople, entre l'Archipel & la petite mer de Marmora, s'étend depuis la côte de Troye juſqu'à Gallipoly, vis-à-vis Lampſaque. Cet eſpace d'environ douze lieues, d'une largeur inégale, préſente différens points où les terres d'Europe & d'Aſie (que ce canal ſépare) ſe rapprochent à la diſtance de trois à quatre cents toiſes. C'eſt auſſi à trois lieues de ſon embouchure, du côté de l'Archipel, au plus étroit de ce canal, qu'ont été bâtis les deux Châteaux appellés Dardanelles, dont les boulets traverſent facilement d'une rive à l'autre.

Ce point de défenſe a été long-temps la ſeule barriere établie pour garantir Conſtantinople. Devenus plus inquiets, mais toujours auſſi peu inſtruits, les Turcs ont enſuite fait élever deux Châteaux à l'embouchure, dont la diſtance d'environ 1500 toiſes, rend le tire incertain, & la défenſe inſuffiſante.

J'ai déjà parlé de deux vaiſſeaux de guerre Turcs, dont l'armement retardé à Conſtantinople, les avoit empêchés de partir avec la flotte, & leur avoit fait éviter la cataſtrophe de Tcheſmé. Ces vaiſſeaux étoient mouillés entre les deux Châteaux; mais ils étoient mouillés ſi en dehors qu'ils pouvoient être facilement enlevés par l'eſcadre ennemie. Mon premier ſoin fut de donner ordre à ces bâtimens de rentrer, afin de les emboſſer de maniere à ce que leurs batteries ſoutinſſent celles du Château, en rétréciſſant l'ouverture du canal. Cependant l'inſpection des équipages & des Officiers me força de ſuſpendre l'exécution de cet ordre, dont ils me parurent abſolument incapables. Le vent, quoique favorable, étoit même inſuffiſant pour les tirer de la poſition dangereuſe où ils ſe trouvoient. Cette poſition devint exceſſivement critique le troiſieme jour de mon arrivée.

Tandis que j'étois au Château d'Europe, ſitué à l'embouchure, l'eſcadre Ruſſe ſortant en

colonne du golfe d'Efnos ferra la côte d'Europe en la prolongeant vers la pointe du Château, & fembloit par cette manœuvre vouloir plutôt retomber fur les deux vaiffeaux pour les enlever, que tenter de forcer le paffage. Tout leur étoit également facile à exécuter. Une frégate feule n'eût pas trouvé plus de réfiftance auprès des deux vaiffeaux de guerre, que les Châteaux n'en euffent offert à toute l'efcadre. Le feul avantage qui nous reftoit, celui qu'il importoit de conferver, c'étoit de n'être pas reconnus auffi foibles que nous l'étions. La marche de l'efcadre ennemie annonçoit qu'elle craignoit de fe mettre fous le feu des groffes batteries; je n'avois cependant à lui oppofer qu'une feule coulevrine de fer, mais dont le calibre étoit de 60 livres de balles. Les Turcs l'avoient abandonnée plutôt que difpofée hors du Château; elle étoit appuyée fur deux madriers, & dirigée perpendiculairement à la route de l'efcadre. Un cap avancé d'une centaine de toifes, où l'on avoit placé quelques canons d'un petit calibre, cachoit cette coulevrine, qui, dans cette pofition, ne pouvoit être découverte par les vaiffeaux Ruffes qu'au moment de leur débouquement, & à l'inftant même où ils fe trouveroient expofés au tire de cette pièce : mais le cap laiffant à découvert la crête des murailles, ainfi que les habitations qui

avoifinent la forteresse, l'escadre nous lâcha ses bordées ; & cette canonade vive, mais infructueuse, n'auroit servi qu'à accoutumer les Turcs au feu, si quelque chose avoit pu les aguerrir : ils disparurent au premier coup, & j'eus peine à conserver sept à huit hommes pour servir la coulevrine, seul moyen de défense dont je pouvois disposer. Il me falloit encore attendre que l'ennemi vînt se placer sous sa direction: cette pièce étoit immobile, mais cette immobilité même assura le premier coup qui fut tiré sur la frégate d'avant-garde; cette frégate mit à culer aussitôt, & le second coup fut prêt pour le vaisseau qui suivit : cependant la canonnade des Russes continua par-dessus le cap, & la flotte vira de bord après nous avoir fait passer huit à neuf cent boulets sur la tête. Je m'étois apperçu que plusieurs de ces boulets éclatoient en l'air, & l'on m'apporta quelques obus qui n'avoient point crevé. Cette tentative répétée trois jours de suite dans le même ordre & à la même heure, en m'obligeant d'occuper ce poste m'empêchoit de préparer des moyens de défense plus solides ; & je tentai un expédient qui me parut propre à éloigner l'ennemi de la côte. A cet effet, en arrivant le soir aux Dardanelles, je fis sortir une petite pièce de canon prise sur les Vénitiens ; & après avoir fait rougir les boulets, & chargé la pièce en conséquence, je donnai aux spectateurs

tacteurs, qui me suivoient toujours en foule, un petit échantillon de boulets rouges. Le Pacha & les Turcs, témoins de cette expérience, croyoient déjà l'Empire Ottoman vengé de l'incendie de sa flotte. On disposa dans la nuit des grils, du charbon & des soufflets à la batterie du Cap, que les Russes avoient jusques-là canonné de préférence : mais si les Turcs s'empresserent d'exécuter les ordres que je venois de donner, quelques Grecs furent sans doute aussi soigneux d'en prévenir les Russes; leur flotte n'approcha plus de la côte, & leurs projets semblerent se fixer au siège de Lemnos.

Le premier usage que je fis de la tranquillité que je venois de me procurer, fut de m'assurer des deux vaisseaux qui paroissoient être la pomme de discorde. Je me hâtai d'y faire jetter près de 400 Juifs qu'on rassembla aux deux Châteaux, & qui malgré le jour du Sabbat travaillerent à touer ces bâtimens pour les mettre hors de danger. Cette opération les éloignant en même temps de la ligne des courants, un vent frais, qui souffla quelques jours après, fit remonter ces deux vaisseaux jusqu'aux seconds Châteaux, où leur artillerie étoit plus nécessaire.

La surabondance des eaux que la mer Noire reçoit & qu'elle ne peut évaporer, versée dans la Méditerranée par le Bosphore de Thrace & la Propontide, forme aux Dardanelles des courants si violens, que souvent les bâtimens, tou-

tes voiles dehors, ont peine à les vaincre. Les pilotes doivent encore, observer lorsque le vent leur suffit, de diriger leur route de maniere à présenter le moins de résistance possible à l'effort des eaux. On sent que cette étude a pour base la direction des courans, qui, renvoyés d'une pointe à l'autre, forment des obstacles à la navigation, & feroient courir les plus grands risques si l'on négligeoit ces connoissances hydrographiques. C'étoit assurément le seul genre d'instruction que les pilotes des deux vaisseaux Turcs fussent capables de me donner; & la marche de ces bâtimens me fit acquérir des lumieres très utiles pour déterminer les points de défense les plus avantageux du Canal. Je vis en effet qu'une batterie placée sur la pointe des Barbiers, entre les premiers & les seconds Châteaux, en croisant son feu avec celui d'une autre batterie qui seroit établie en Europe sur le cap opposé à distance convenable, donneroit aux Turcs l'avantage de canonner l'avant & l'arriere des bâtimens qui tenteroient de forcer le passage, tandis que les ennemis ne répondroient des deux bords qu'en présentant le côté aux courans, manœuvre qui ne pourroit manquer de les faire céder à l'effort des eaux. Cette disposition donnoit encore à l'artillerie Turque, l'avantage d'employer utilement les boulets ramés sur des voiles qui, tendues fortement par un vent frais, nécessaires pour ten-

ter le paſſage, feroient bientôt déchirées & hors d'état même de garantir les bâtimens d'un naufrage à la côte. Un autre motif non moins puiſſant me déterminoit à adopter ce ſyſtême de défenſe. Ces batteries commandoient le mouillage des Taches-blanches (1): elles entretenoient le feu preſque ſans interruption juſqu'aux Dardanelles; & il m'étoit démontré que cette diſpoſition garantiſſoit Conſtantinople, ſi les Turcs vouloient ſeulement ſervir paſſablement l'artellerie que j'allois diſpoſer. Une autre pointe plus rapprochée des Châteaux des Dardanelles en Europe, appellée la pointe des Moulins, pouvant croiſer ſur les Barbiers & le Château d'Aſie, indiquoit encore la conſtruction d'une batterie, & je me déterminai à en établir une quatrieme ſur le bord du Simoys, pour ſervir d'épaulement à la forteresse qui y touche, & qui par la raiſon que j'ai déjà dite, n'étoit pas tenable.

Tandis que je m'occupois de ces diſpoſitions, & que l'on expédioit les ordres néceſſaires pour raſſembler les habitans des villages voiſins deſtinés à faire ce travail par corvée,

(1) Anſe du canal ſur la côte d'Aſie entre les premiers & les ſeconds châteaux. C'eſt le ſeul mouillage du canal où l'ennemi eût pu tenter un établiſſement, après avoir forcé le paſſage du premier goulet.

Moldovandgy - Pacha qui vouloit ſans doute faire parler de lui, imagina de rétablir les murailles détruites d'un vieux Château des Génois ſitué ſur le haut d'un cap, d'où l'on découvroit l'Archipel, & qui, placé en vue de l'embouchure, étoit ſi élevé & ſi éloigné, que les boulets n'arrivoient à la mer que pour s'y plonger par une parabole. Moldovandgy m'avoit parlé de ſon projet; & quoiqu'il fût diſpendieux & ſans utilité pour la défenſe, je m'empreſſai d'y applaudir; je cédai auſſi aux inſtances que le Pacha me fit de grimper ſur ſon rocher pour viſiter ſes travaux; j'y trouvai deux ou trois cents maçons, qui élevoient ſur d'anciens fondemens une muraille sèche de dix-huit pouces d'épaiſſeur, en même-temps qu'un grand nombre de charpentiers fabriquoient dans cette enceinte le logement de la garniſon : mais ce qui me parut le plus remarquable, ce fut l'empreſſement du Pacha à faire peindre avec une eau de chaux les nouvelles murailles qu'il faiſoit élever. On peut juger par cette opération qu'il ne prétendoit pas maſquer ſa batterie. L'ennemi pouvoit l'appercevoir à dix lieues en mer; mais il étoit difficile qu'il en fût effrayé. C'étoit cependant le ſeul but de Moldovandgy; & la terreur des Turcs étoit ſi grande, que tout moyen d'éloigner l'ennemi leur paroiſſoit préférable à ceux de le vaincre, s'il tentoit de forcer un paſſage

que la nature avoit préparé pour le rendre inexpugnable.

Ces diſpoſitions morales m'avoient déterminé à tracer les batteries ſur vingt-deux pieds d'épaiſſeur. Déjà les habitans des villages voiſins réunis aux travaux, élevoient ces épaulemens en terre & en faſcines; mais à peine leur avoit-on donné quelques tentes pour ſe mettre à l'abri des orages. Aucuns ſoins du Gouvernement pour la ſubſiſtance de ces malheureux, dont les récoltes abandonnées pendant ce temps, étoient journellement détruites ſous leurs yeux.

M. le Baron de Pontécoulant, qui avoit accompagné M. le Comte de Saint-Prieſt à Conſtantinople, ſe propoſant de retourner en France, ne voulut pas partir dans des circonſtances auſſi inquiétantes pour l'Empire Ottoman, ſans me faire une petite viſite, & prendre ſur les lieux mêmes une idée préciſe des Dardanelles. Il y arriva dans le temps où mes diſpoſitions étoient tracées, ce qui ſuffiſoit pour le mettre à portée d'en juger. Il put appercevoir avec autant de facilité le découragement, le déſordre & la nonchalance habituelle des Turcs. Le Pacha, uniquement occupé à peindre en blanc les méchantes murailles qu'il élevoit hors de la portée du canon, croyoit faire aſſez pour moi en ne me contrariant pas; & le Commiſſaire de la Porte chargé de faire toutes les

dépenses que je jugerois convenables, négligeoit celles qui auroient été utiles, & s'occupoit à charger son registre de toutes celles qu'il croyoit pouvoir supposer. Le moral des Turcs, étoit sans doute l'ennemi le plus dangereux qu'ils eussent à combattre; c'étoit aussi celui qui me donnoit le plus d'inquiétude. Mais, comme dans les occasions les plus difficiles, c'est toujours faire une grande faute que de négliger les petits moyens, je pensai à tirer parti de l'arrivée du Baron de Pontécoulant; & après lui avoir fait part de mon projet, je le présentai au Pacha comme un Inspecteur que l'Ambassadeur de France m'avoit envoyé. Je le supposai chargé d'examiner l'état des Dardanelles, d'en rendre compte au Grand-Seigneur, & de partir ensuite pour la France, afin d'en informer l'Empereur mon Maître. M. de Pontécoulant joua parfaitement son rôle; il montra toute la mauvaise humeur dont nous étions convenus, & ce stratagême donna au Pacha un peu plus d'activité. Ce Visir crut aussi devoir marquer à M. l'Inspecteur les plus grands égards; & lorsque le Baron de Pontécoulant prit congé de lui, il me chargea de lui faire accepter un petit présent en argent, ce qui chez les Turcs est toujours le comble de l'honnêteté. Nous ne pouvions être de cet avis; mais comme un refus auroit per-

ſuadé au Pacha qu'on avoit intention de lui nuire à la Porte, & que cette opinion lui eût donné beaucoup d'humeur, j'engageai M. de Pontécoulant à vaincre la répugnance qu'il avoit pour les politeſſes orientales; & lès bateliers qui l'avoient amené, en profitant du préſent, ſe trouverent fort bien de la délicateſſe Françoiſe.

Ce voyage, dont la curioſité étoit le ſeul objet, & dont je venois de tirer un parti utile, devint bientôt pour le Grand-Seigneur, le motif de l'inquiétude la plus vive. En effet, M. de Pontécoulant, contrarié dans ſon retour par les vents du Nord, forcé de débarquer ſur la côte d'Europe, au-deſſus de Gallipoly, & d'y prendre des chevaux, arriva par terre à Conſtantinople. Les gardes de la Douane qui veilloient à la porte d'Andrinople, l'arrêtent pour le viſiter : étonnés de voir un Européen, ils lui demandent qui il eſt, d'où il vient; & ſur ſa réponſe qu'il eſt le Beyzadé de France (1), & qu'il arrive des Dardanelles, les gardes perſuadés alors que c'eſt moi, le laiſſent paſſer ſans autre explication, & courent annoncer mon retour au Grand-Viſir. Ce-

(1) Gentilhomme de France : expreſſion dont les Turcs ſe ſervoient depuis long-temps pour me déſigner.

lui-ci s'empresse d'en faire part au Grand-Seigneur ; la consternation s'empare des esprits, on croit les Dardanelles forcées, & Sa Hautesse envoie sur le champ un homme de confiance à M. de Saint-Priest pour lui demander les détails qu'il ignore : mais cet Ambassadeur en expliquant l'erreur, & en faisant part au Grand-Seigneur des observations de M. de Pontécoulant, tranquillisa ce Prince & ses Ministres.

J'étois un soir chez Moldovandgy-Pacha, auprès duquel je logeois, & qui commençoit à me traiter avec assez de confiance, lorsqu'un Turc se présente, & rappelle la promesse qu'il lui a faite de me parler en sa faveur. Oui vraiment, me dit le Pacha, je vous recommande cet homme, vous pouvez en tirer un grand parti, il a des dispositions surprenantes pour le jet des bombes. La moindre de vos leçons le fera exceller : nous venons de voir de lui une épreuve qui auroit eu le plus grand succès sans un accdident dont on ne peut pénétrer la cause, mais dans lequel le mortier en crevant a mis sept hommes sur le carreau. Pendant ce discours j'examinois l'homme à talens, & je reconnus à la forme de son turban que c'étoit un crieur de Mosquée. Je le complimente sur le bonheur qu'il a eu d'échapper à son épreuve, & le questionne sur son procédé.

J'ai

J'ai, me dit-il, fait tout ce qu'il falloit faire; & quoique ce malheur soit arrivé à la premiere bombe que j'ai tirée, je suis bien certain de n'avoir rien omis de ce qui pouvoit assurer le succès. Voyons, lui dis-je, détaillez-moi vos opérations. D'abord, répliqua-t-il, le mortier disposé sur son affut, je l'ai dirigé vers la mer, j'ai rempli la chambre de poudre, & l'ai comprimée avec de la terre battue au maillet, après quoi j'ai rempli également de poudre une bombe de calibre. Vous voyez, interrompit le Pacha, qu'il est très instruit. Poursuivez, dis-je à son protégé. Je plaçai, continua-t-il, la bombe dans le mortier, & j'y mis le feu. . . Quoi! sans fusée? m'écriai-je. Ah! malheureux, vous deviez être la premiere des victimes qui ont été sacrifiées à votre ignorance; & comment se peut-il qu'avec le nombre des mortiers destinés à la défense des Châteaux, il n'y ait pas un Bombardier qui sache au moins qu'on ne tire pas des bombes sans fusée? Cela prouve cependant, me dit alors le Pacha, qu'il lui manque peu de chose pour devenir un habile homme; & je vous renouvelle la priere que je vous ai déjà faite d'achever son instruction. Forcé en quelque maniere de céder à tant d'ineptie, j'envoyai chercher le garde-magasin; nous examinâmes ses états, & nous n'y trouvâmes pas même les matieres premieres

pour la composition des fusées : cependant le Pacha insistoit pour le crieur, & desiroit que je fisse une épreuve devant lui. J'avois sans doute si peu d'intérêt à le satisfaire, que cela ne valoit pas la peine de s'en occuper; mais comme on perd toujours infiniment à dire non aux ignorans, je me déterminai à faire monter par mon charpentier un méchant tour: je tournai quelques fusées, je me procurai du salpêtre, du soufre, je préparai la composition, j'en chargeai plusieurs devant mon élève, je lui fis observer toutes les conditions qui en assurent le succès; & les bombes furent tirées le soir à la grande satisfaction de Moldovandgy, qui n'attendoit plus qu'une semblable épreuve de son protégé pour l'installer Bombardier en chef. Cependant la maladresse de cet homme étoit telle, que pendant plusieurs jours de travail, il ne put parvenir à charger une fusée de maniere à pouvoir servir; & ce nouvel élève découragé du travail, mais non moins avide de gloire, eut encore recours à son protecteur. Il réclama contre la difficulté des moyens que j'employois, sollicita de nouveau son appui, afin de m'engager à lui montrer à tirer des bombes sans fusées. Ce qui paroîtra encore plus absurde, c'est que Moldovandgy, ce Visir qui avoit fait lever le siège de Cotchim, & commandé ensuite l'armée Ottomane, eut encore

l'ineptie d'adopter la propofition de fon protégé.

On jugeroit par cette anecdote feule, combien les Turcs étoient peu en état de fe défendre, & combien il étoit intéreffant de cacher leur foibleffe aux ennemis. Ce n'étoit cependant pas des Grecs, dont l'efpionage étoit connu, qu'il falloit craindre une délation dangereufe. Accoutumés à plier fous le joug du defpotifme Ottoman, & auffi peu inftruits que les Turcs, tout ce qui appartenoit à ces derniers avoit droit de leur en impofer. Mais il falloit éviter que les Européens ne rendiffent compte de notre état: c'étoit l'objet de l'embargo qui fut mis auffitôt après l'incendie de la flotte. Un grand nombre de bâtimens de toutes les nations étoit déjà détenu aux Dardanelles, & depuis plus long-temps les Turcs avoient ceffé de naviguer dans l'Archipel (1). Les fourni-

(1) Pendant toute la guerre, les bâtimens neutres ont feuls été chargés du tranfport des bleds pour le compte du Grand-Seigneur; & la Porte donna aux François une préférence qui fut très utile aux négocians établis à Conftantinople.

On ne doit pas omettre de rappeller dans cette note une fpéculation de commerce capable d'éclairer la politique des nations. Un bâtiment Anglois chargé de riz à la Caroline, fe rendit en droiture à Conftantinople, fur la feule indication des papiers pu-

tures que j'avois demandées à la Porte étoient arrivées, & je n'attendois plus aucun envoi, lorſque je vis paroître une groſſe Saïque (1) qui deſcendoit à pleines voiles. J'obſerve en même-temps que ce bâtiment, loin de ſe ranger pour prendre le mouillage des autres bâtimens, conſerve la file du courant & ſe dirige entre les Châteaux. Je ſuppoſe alors que, chargé de munitions, il s'approche des magaſins; mais j'apperçois bientôt des grappins à chaque bout de vergue; & je vis alors que la Porte, en ſe rappellant la demande que j'avois faite de l'eſclave Malthois pour la conſtruction des brûlots, s'étoit, ſur ſon refus, empreſſée de le remplacer. Mais je n'en fus pas moins ſurpris de la prévoyance de l'inventeur qui hiſſoit ſes grappins à 60 lieues de l'ennemi. Cependant le bâtiment ayant dépaſſé le mouillage, un coup de canon de chaque rive l'avertit

blics; il n'étoit adreſſé à perſonne, il vendit ſa cargaiſon dans le port.

(1) Eſpéce de bâtiment Turc dont la conſtruction eſt particuliérement affectée à la mer Noire, ſans cependant être propre à aucun genre de navigation. En effet, ces navires ne pouvant tenir ſur les bords par un gros temps, périſſent fréquemment à la côte, lorſque, forcés de faire vent arriere, ils n'ont pas aſſez d'eau à courir.

de ployer ſes voiles; rien ne l'arrête. J'étois entré dans le Château d'Aſie pour voir de plus près cet incendiaire. On lui tira un ſecond coup de canon à boulet; & lorſque je vis qu'un troiſieme coup, dirigé plus près de lui, ne l'arrêtoit pas davantage, & qu'il étoit prêt à nous dépaſſer, je me déterminai à faire tirer deſſus, en recommandant toutefois de le ménager; l'adreſſe du canonier ne lui emporta heureuſement que ſa poulène. Mais le déſordre que cet événement répandit dans le bâtiment le fit arriver auſſitôt; & un détachement de la garde que j'avois envoyé à bord pour ſaiſir le Capitaine, après avoir fait mouiller le vaiſſeau, m'amena ce zélé Muſulman.

Il faut ſe peindre le fanatiſme ignorant qui ſe dévoue, & croit pouvoir lui ſeul détruire la flotte ennemie, pour juger de la rage de ce forcené, lorſqu'il ſe vit arrêté dans ſa courſe & traduit au tribunal d'un Chrétien : nous étions tous des traîtres à ſes yeux, qui, d'accord avec les Ruſſes, l'empêchions d'aller venger les vrais Croyans de la honte de Tcheſmé. Il reprochoit auſſi aux Turcs raſſemblés autour de moi, la déférence qu'ils me témoignoient. On fit de vains efforts pour le calmer; ce ne fut que le lendemain qu'il commença à entendre raiſon, & que ſa tête fut aſſez refroidie

pour appercevoir toute la démence de la frénéſie qui l'avoit agité.

Quelques ſoins que le Commiſſaire de la Porte eût pris de raſſembler les habitans des villages voiſins, en état de travailler à élever les épaulemens des batteries & d'y joindre quelques Juifs, ce nombre d'ouvriers étoit encore inſuffiſant, & je ne pouvois embraſſer à la fois tous les travaux. Ceux de la pointe des Barbiers avançoient cependant, malgré la peſte qui m'enlevoit journellement des travailleurs (1). Forcé d'être conſtamment au milieu d'eux, cette maladie n'étoit pas le moindre des inconvéniens de ma poſition ; mais ne pouvant éviter une communication néceſſaire, je m'abſtenois ſeulement de toutes celles qui n'étoient point utiles à mon travail ; & lorſque quelque orage raſſembloit les ouvriers ſous les tentes diſpoſées à cet effet, je reſtois à la pluie ; & je crois pouvoir attribuer à cette ſeule précaution d'avoir échappé à l'épidémie.

J'ai déjà obſervé que le Gouvernement ne donnoit aucun ſoin à la ſubſiſtance des ouvriers. Ceux-ci le maudiſſoient ; & je crus ne

(1) Il y eut des jours où la peſte enlevoit aux ſeuls travaux de la pointe des Barbiers juſqu'à vingt ouvriers, dont pluſieurs n'ont pas vécu trois heures après le premier ſymptôme de la maladie.



pas devoir manquer cette occaſion de me faire bénir, en chargeant tous les matins le bateau qui me conduiſoit, de melons d'eau & de pain que je faiſois diſtribuer aux ouvriers, avant de les mettre à l'ouvrage.

Un Turc, habitant du Château d'Europe, & l'un des chefs du canton, après avoir ſuivi aſſiduement les travaux que je faiſois faire, & s'être eſſayé pluſieurs fois lui-même à lier des fauciſſons & à les placer, me pria de lui abandonner l'exécution de la batterie que j'avois tracée à la pointe des Moulins ſituée dans ſon voiſinage. Mes ouvriers ſont prêts, ajouta-t-il, je vous réponds qu'ils feront de bonne beſogne, & je ne vous demande que de venir m'inſpećter quelquefois. Le zéle & l'application de ce Turc m'avoient diſpoſé favorablement; j'acceptai volontiers ſa propoſition. Dès le lendemain matin le rivage étoit couvert de chariots chargés de branchages; & je vis le nouvel ingénieur la harre à la main, mon trant aux ouvriers l'uſage qu'ils devoient en faire, Scrupuleuſement attaché à ma méthode, mon émule ne négligea pas de régaler à ſes frais les pauvres gens qui travailloient ſous ſes ordres. Cette batterie fut une des mieux exécutées: cependant le Commiſſaire de la Porte, étonné du zèle de ce Turc, de ſon intelligence, & plus frappé ſans doute de la dépenſe qu'il fai-

ſoit par pure générosité, en rendit compte à la Porte & reçut ordre de louer ſon zèle & de lui compter 300 piaſtres à titre d'indemnité. Le Turc mandé à cet effet, après avoir reçu aſſez froidement les complimens du Commiſſaire, finit par refuſer abſolument l'indemnité qu'on lui offroit. Il ajouta que ce ſeroit perdre tout le fruit de la bonne œuvre dont il s'occupoit que d'en recevoir le prix, & qu'il ſeroit trop honteux pour l'Empire Ottoman, de voir un François ſe ſacrifier pour ſa défenſe, tandis qu'aucun Turc ne daigneroit y employer ſes talens & ſes facultés. Quelques inſtances qu'on lui fit, ce bon patriote fut inébranlable; & l'admiration du Commiſſaire duroit encore lorſque j'arrivai chez lui. Il ne fut pas moins ſurpris de ne pouvoir me faire partager ſon étonnement : cela eſt cependant incroyable, me dit-il, en fixant les quinze piles d'écus rangées par terre; & je ne concevrai jamais qu'on puiſſe refuſer une pareille ſomme. Rien de ſi rare en effet que de trouver un Turc ſcrupuleux & délicat ſur cet article.

Les troupes deſtinées par le Grand-Seigneur à la défenſe du Détroit arrivoient de toutes parts; elles compoſoient un corps de trente mille hommes, dont quinze mille Aſiatiques & quinze mille de la Turquie Européenne. Mais cette multitude, dont j'ai déjà donné une idée, plus capable d'accroître le déſordre

que de ſervir à la défenſe des batteries, pouvoit à peine être contenue par la rigueur du Pacha, dont tous les talens pour le maintien de l'ordre, ſe réduiſoient à diminuer le nombre des mutins par le nombre des exécutions.

Malgré les inconvéniens & les embarras que nous cauſoit l'indiſcipline de ces troupes, la néceſſité de préſenter au moins par le nombre une apparence de forces capable d'en impoſer à l'ennemi, nous contraignoit d'employer tous les moyens capables d'empêcher la déſertion dont nous étions conſtamment menacés. L'expédient qui me parut le plus convenable, fut de ſéparer toutes ces troupes de leurs habitations reſpectives, par l'intervalle d'un bras de mer, en faiſant paſſer les quinze mille Aſiatiques en Europe, & les quinze mille Européens en Aſie. Ces diſpoſitions faites, la difficulté d'échapper à la ſévérité qui puniſſoit les déſordres, les rendit un peu moins fréquens; mais rien ne pouvoit vaincre la lâcheté de ces miſérables, qui n'avoient pas honte d'annoncer hautement leur répugnance à occuper les batteries. Je travaillai cependant à les perfectionner; & après avoir fait entourer celle des Barbiers d'un chemin couvert pour la préſerver d'une ſurpriſe par terre, je me rapprochai des Châteaux où j'avois établi mes atteliers pour

la conſtruction des affûts dont nous manquions abſolument.

Il y avoit long-temps qu'aucun bateau n'étoit entré dans le canal, lorſque nous en vîmes paroître un rempli de Turcs armés juſqu'aux dents ; ils conduiſoient ſept malheureux Grecs, propriétaires de cette petite barque. Celui des Turcs qui paroiſſoit commander aux autres, met pied à terre, annonce au peuple aſſemblé une priſe Ruſſe, & demande à parler au Pacha. Introduit ſur le champ, il affirme que ces priſonniers ſont des eſpions Ruſſes : leur mort eſt déjà prononcée ; mais il réclame en même temps contre l'inſolence d'un de ces prétendus eſpions qui, maître du bateau & attaqué à force ouverte, a oſé le coucher en joue ; & pour réparation de cet outrage, il demande au Pacha la permiſſion d'être lui-même l'exécuteur de ce coupable. Pendant que l'on procédoit au jugement, & que cette étrange faveur ſe demandoit, je m'occupois de ſupplér par des informations exactes à cette même formalité que la juſtice du Pacha croyoit pouvoir négliger ; j'appris que ces malheureux Grecs, habitans de Mételin, n'en étoient ſortis que pour aller à la pêche, & n'avoient d'autre tort que d'avoir réſiſté précédemment aux vexations de ce Turc : il avoit épié leurs démarches pour aller les attaquer ſous le ſpécieux prétexte d'eſpionnage ;

& l'exécution ſuivit de ſi près la ſentence, que ne pouvant la prévenir, je n'eus en m'éclairant que l'affreuſe certitude d'avoir vu périr des innocens.

On a déjà vu par la deſcription des Châteaux, que la nombreuſe artillerie qu'ils contenoient ne pouvoit être utile à la défenſe du Canal qu'en la diſpoſant plus avantageuſement. Le Simoïs, ce fleuve ſi célebre, mais qui n'eſt en effet qu'un petit ravin où les eaux des pluies forment un torrent, deſcend de la montagne, & ſe jette à la mer au-deſſous du Château d'Aſie. Il me parut avantageux d'établir une batterie qui, ſervant d'épaulement au Château, contiendroit une partie de ſon artillerie, & dont les approches ſeroient défendues par ce ravin. Par cette diſpoſition, j'embraſſois le côté du Château dont l'artillerie enfiloit le canal. C'eſt auſſi dans cette vue que les Turcs y avoient placé un énorme pierrier, dont le boulet en marbre peſoit 1100 livres. Cette pièce, fondue en bronze ſous le regne d'Amurat, étoit compoſée de deux morceaux réunis par une vis, à l'endroit qui ſépare la chambre de la volée, comme un piſtolet à l'Angloiſe. On juge bien que cette pièce, dont la culaſſe étoit appuyée contre un maſſif de pierre, n'étoit portée que par des tronçons de poutres échancrées & diſpoſées à cet effet ſous une petite voûte qui lui

ſervoit d'embraſure. Je ne pouvois employer cet énorme pierrier dans les ouvrages extérieurs; & comme ils étoient diſpoſés de maniere à en maſquer le tire, les Turcs murmuroient de l'eſpèce de mépris que je paroiſſois faire d'une bouche à feu, ſans doute unique dans l'univers. Le Pacha me fit des repréſentations à cet égard. Il convenoit avec moi que la difficulté de charger cette pièce ne permettoit, en cas d'attaque, d'en tirer qu'un ſeul coup : mais il croyoit ce coup ſi meurtrier, & la portée du boulet ſi étendue que, ſelon l'opinion générale, ce pierrier devoit à lui ſeul détruire la flotte ennemie. Il m'étoit plus aiſé de céder à ce préjugé que de le détruire; & ſans changer le plan de défenſe, je pouvois, en coupant l'épaulement ſur la direction de cette pièce, en ménager le tire; mais je voulus avant juger l'effet de ſon boulet : l'aſſemblée frémit à cette propoſition; les vieillards aſſurerent, d'après une ancienne tradition, que cette pièce, qui n'avoit cependant jamais été tirée, devoit produire un tel ébranlement, que le Château & la Ville en ſeroient renverſés. Il eût été poſſible en effet qu'il tombât quelques pierres de la muraille; mais j'aſſurai que le Grand-Seigneur ne regretteroit pas cette dégradation, & que la direction de cette pièce ne permettoit pas de ſuppoſer que la ville pût ſouffrir de l'exploſion

qu'elle produiroit. Jamais canon n'avoit eu ſans doute une réputation plus redoutable ; amis, ennemis, tout devoit en ſouffrir. Il y avoit un mois qu'on s'étoit déterminé à charger ce pierrier, dont la chambre contenoit 330 livres de poudre. J'envoyai chercher le maître canonnier pour en préparer l'amorce. Ceux qui m'entendirent donner cet ordre, diſparurent auſſi-tôt pour ſe mettre à l'abri du danger qu'ils prévoyoient. Le Pacha lui-même ſe préparoit à la retraite, & ce ne fut qu'après les plus vives inſtances & la démonſtration la plus préciſe qu'il ne couroit aucun riſque dans un petit Kiosk ſitué à l'angle du Château, d'où il pourroit cependant obſerver l'effet du boulet, que je parvins à lui faire occuper ce poſte. Il me reſtoit à déterminer le maître canonier ; & quoiqu'il fût le ſeul qui n'eût pas fui, tout ce qu'il me dit pour intéreſſer ma pitié n'annonçoit pas ſon courage. Ce ne fut auſſi qu'en lui promettant d'être de moitié, que je parvins à l'étourdir plutôt qu'à l'animer. J'étois ſur le maſſif de pierre derriere la pièce lorſqu'il y mit le feu : une commotion ſemblable à celle d'un tremblement de terre précéda le coup. Je vis alors le boulet ſe ſéparer en trois morceaux à la diſtance de 300 toiſes, & ces quartiers de rocher traverſer le canal, s'élever à ricochets ſur la montagne oppoſée, & laiſſer la ſurface de la

mer écumante ſur toute la largeur du canal. Cette épreuve, en diſſipant les craintes chimériques du peuple, du Pacha & des canonniers, me démontroit auſſi le terrible effet d'un ſemblable boulet, & je coupai l'épaulement dans ſa direction.

Cette batterie qui couvroit le Château, étoit deſtinée à contenir une partie de la groſſe artillerie, aux affûts de laquelle je faiſois faire les réparations les plus urgentes depuis mon arrivée aux Dardanelles, par un charpentier François que j'avois débarqué à cet effet, & dont l'intelligence m'a été conſtamment de la plus grande utilité.

Dans le nombre des pièces qui devoient entrer en batterie, une énorme coulevrine de ſoixante livres de balle étoit tellement engagée ſous la voûte qui lui ſervoit d'embraſure, que cet inconvénient joint à ſon grand poids rendoit inſuffiſans les moyens ordinaires de tranſporter les pièces. Je demandai aux vaiſſeaux de guerre les apparaux dont j'avois beſoin; mais la Marine du Grand-Seigneur étoit ſi mal outillée, que mes recherches furent vaines: je ne pus m'empêcher d'en faire quelques reproches au fameux Haſſan-Pacha, qui n'étoit alors que Capitaine de pavillon de l'Amiral. Cet homme que l'on a vu depuis ſe diſtinguer par ſa témérité, m'offrit alors l'occaſion de juger qu'il

croyoit que la bonne volonté pouvoit remplacer les connoiſſances qui exigent la plus profonde étude. Que voulez-vous faire, me dit-il, de cordages & de moufles ? A quoi bon ces moyens, quand nous avons des bras à votre diſpoſition ? montrez-moi le poids que vous voulez mouvoir, le lieu où il doit être tranſporté, j'en fais mon affaire. Quoi ! lui dis-je, vous voulez porter à bras une pièce de canon qui peſe plus de ſept mille livres ? Combien d'hommes y mettrez-vous ? Cinq cent, s'il le faut, me répliqua-t-il vivement ; qu'importe le nombre, pourvu que la beſogne ſe faſſe ? Je vois, dis-je au Pacha qui étoit préſent à cette ſinguliere diſcuſſion, que le brave Haſſan ne connoît rien d'impoſſible : allons voir où ſes cinq cents hommes pourront placer leurs mains.

Tandis que Haſſan raſſembloit ſes moyens, & que nous nous préparions à aller juger de l'emploi qu'il pourroit en faire, j'envoyai mon charpentier prendre ſur un bâtiment François, ſix matelots avec les cordages & les poulies de bronze que j'avois inutilement cherchées ſur le vaiſſeau Amiral. Arrivés avec le Pacha auprès de la coulevrine, nous ne tardâmes pas à voir paroître Haſſan & ſes vigoureux compagnons, également convaincus du ſuccès que leur Chef m'avoit promis ; mais les trente premiers qui ſe précipiterent au travail, en entou-

rant cette pièce qui pouvoit à peine les contenir, réduisirent leurs camarades à n'être que spectateurs des vains efforts qu'ils firent pour la mouvoir. Cette premiere tentative fut renouvellée par d'autres hommes dont les efforts se trouverent également impuissans. Hassan, piqué des premieres difficultés, s'étonne de la résistance qu'il éprouve, & venoit d'avouer sa défaite, lorsque les six matelots que j'avois demandés arriverent avec les outils nécessaires: tout fut bientot disposé, & en moins d'un quart-d'heure la pièce fut conduite sur sa plate-forme. Il restoit à la mettre sur son affût; & ce fut alors que Hassan, ne croyant pas mes six matelots suffisans à beaucoup près pour cette manœuvre, m'offrit encore le secours des siens. A quoi bon? lui dis-je à mon tour? quatre de mes gens suffisent. J'envoyai aussi-tôt chercher une chèvre que j'avois fait construire, & dont les Turcs ne connoissoient pas l'usage. Ce ne fut pas non plus sans une extrême admiration qu'ils virent cette énorme pièce s'enlever avec facilité sous les efforts de quatre hommes seulement; & cette manœuvre, très peu remarquable partout ailleurs, fit un grand effet sur Hassan & ses compagnons.

On a déjà vu que l'Escadre Russe, en s'éloignant des boulets rouges que j'avois fait préparer, étoit allée former le siège de Lemnos; cependant

cependant il se passoit peu de nuits sans que la terreur qui voit toujours ce qu'elle redoute, ne nous donnât quelque alerte ; & lorsque les canons des premiers Châteaux qui prodiguoient leurs boulets au premier fantôme que les gardes croyoient voir, se faisoient entendre, ceux des Dardanelles voyoient déjà l'ennemi sous leurs batteries. Le désordre qui régnoit alors, annonçoit assez celui qu'auroit occasionné un danger réel. Ce fut aussi pour faire perdre aux Turcs l'habitude de s'effrayer inutilement, & leur procurer le moyen de distinguer leur ennemi avant que d'en rien craindre, que je préparai des balles à feu pour les tirer à la premiere alerte. Cet expédient réussit au-delà de mes souhaits ; & le moyen de porter promptement un grand foyer de lumiere du côté de l'ennemi, persuada bientôt aux Turcs que, pouvant le voir sans en être vus, la nuit même leur étoit devenue favorable.

Les travaux étoient achevés, l'artillerie placée, les dépôts de munition suffisamment garnis, & il ne me restoit plus qu'à faire occuper les batteries ; mais il me falloit avant tout établir dans l'opinion publique, que des épaulemens de vingt-deux pieds d'épaisseur garantissoient plus sûrement la vie des hommes que des murailles séches qu'on pourroit culbuter à la premiere volée : l'habitude avoit prévalu ; il

me revenoit de toutes parts que ſes troupes deſtinées aux batteries, ne s'y rendroient que pour avoir l'air d'obéir, & dans le ferme deſſein de les abandonner à la premiere apparition de l'ennemi. Je me déterminai alors au choix d'un expédient qui auroit été ſouverainement ridicule s'il n'eût pas été le ſeul capable de convaincre l'ignorance. J'indiquai pour le lendemain à dix heures du matin l'épreuve des batteries. Je me rendis ſeul de ma perſonne à celle des Barbiers, & en même temps que mes gens furent occuper la batterie oppoſée, afin d'en pointer l'artillerie ſur l'épaulement qui me couvroit, & la ſervir auſſi-tôt que le bateau qui m'auroit mené ſe feroit mis à l'écart. La foule s'étoit rendue avec empreſſement à ce nouveau ſpectacle; & tous les boulets du calibre de trente-ſix, en s'enterrant dans l'épaulement derriere lequel je m'étois placé ſans y cauſer aucun dommage, perſuaderent aux Turcs qu'ils pouvoient prendre ma place ſans danger : ils montrerent cependant une préférence marquée pour la batterie éprouvée; mais on parvint à leur perſuader que toutes les autres avoient le même avantage. La diſpoſition des ouvrages depuis l'embouchure du canal juſqu'à la pointe de Nagara, où j'avois établi les dernieres batteries, oppoſoit aux ennemis des feux croiſés & non interrompus pendant l'eſpace de ſept lieues à

je pouvois présumer d'ailleurs que n'ayant jamais essayé de forcer le passage lorsque le canal étoit sans défense, les Russes avoient abandonné ce projet. Je sentis encore que ma présence à Constantinople seroit plus utile qu'aux Dardanelles pour la défense même des Châteaux, si je parvenois à y perfectionner la construction des affûts & l'école de l'artillerie ; deux objets également intéressans & également négligés.

La petite rade de Nagara, où plus de soixante bâtimens Européens étoient détenus, m'offroit la facilité de noliser un bâtiment François sur lequel je m'embarquai, & qui me conduisit jusqu'à six lieues de Constantinople, où nous trouvâmes le vent contraire ; mais j'avois trop d'impatience de suivre mes opérations, pour céder à cette difficulté ; & m'étant procuré un bateau grec armé de quatre rameurs, je me transportai à Constantinople. Mon premier soin fut de faire observer au Gouvernement, que si la Capitale n'avoit plus à craindre l'apparition de la flotte Russe, il n'étoit pas moins utile pour sa tranquillité, d'empêcher les petits débarquemens que l'ennemi pouvoit opérer dans le Golfe d'Enos ; en effet, on n'avoit pris aucunes mesures pour garder cette côte ; &, quoique ces incursions n'eussent eu d'autre objet que celui de ravager quelques villages, la disposition des esprits étoit

telle, que la nouvelle du débarquement de deux cents hommes, en grossissant le nombre jusqu'à son arrivée dans la Capitale, y auroit apporté le plus grand désordre. Ces considérations présentées de ma part au Grand-Seigneur, déterminerent Sa Hautesse à élever son Sélictar à la dignité de Pacha à trois queues, avec le titre de Séraskier sur cette côte; mais j'appris bientôt que cet homme rendu à son poste, n'avoit autour de lui que quelques valets plus capables de vexer le pays que de le défendre; & sur ce que je représentai au Visir, l'inconvénient de se reposer sur un Général qui manquoit de troupes: Tant pis pour lui, me répondit-il froidement, il est chargé de défendre la côte; si les ennemis débarquent, sa tête en répondra. Lorsqu'une semblable garantie paroît suffisante dans un Etat, rien sans doute ne peut le préserver des malheurs de la guerre, que la négligence de ses ennemis.

Ce n'est aussi qu'à cet avantage que la Porte dut les premiers succès de Hassan. Ce Turc que j'avois laissé aux Dardanelles, où l'on a vu qu'il faisoit peu de cas des forces méchaniques, avoit conçu le projet d'aller avec quatre mille volontaires, sur des petits bateaux & sans aucune artillerie, débarquer à Lemnos pour en faire lever le siége, & faire partir la flotte Russe. Ce projet m'avoit paru fou; on ne

pouvoit en effet le justifier qu'en présumant qu'aucune frégate garde-côte en observation, ne se trouveroit à portée de noyer ces aventuriers ; que leur débarquement s'opéreroit assez secrétement pour que les troupes occupées du siège n'en reçussent aucun avis ; que surprises par Hassan, elles ne prendroient d'autre parti que celui d'une fuite honteuse vers le Port S. Antoine ; que poursuivies jusqu'au rivage, la protection de leur escadre, loin de les inviter à faire tête, ne leur inspireroit que le desir de s'y réfugier ; & qu'enfin, après les avoir fait s'embarquer dans le plus grand désordre, Hassan & ses compagnons, le pistolet à la main, verroient de dessus la plage une escadre de sept vaisseaux de ligne lever l'ancre avec précipitation. J'avois cru devoir combattre ce projet à Constantinople ; mais après l'avoir discuté avec le Visir, il me répondit froidement : je conçois tout le ridicule du plan que Hassan propose, mais ce sera quatre mille coquins de moins, cela vaut bien une victoire. Ce ne fut que sous ce point de vue qu'on lui permit d'agir, & c'est avec des moyens aussi insuffisans que l'heureux Hassan exécuta ou plutôt vit opérer l'impossible.

Je m'étois servi des moyens secrets qui me rapprochoient du Grand - Seigneur, pour faire sentir à ce Prince la nécessité de pourvoir

l'artillerie des Dardanelles d'affûts mieux conſtruits, & de Canonniers plus habiles. L'armée Turque détruite, ou du moins totalement diſſipée à l'affaire de Craoul, avoit déja fait penſer à Sa Hauteſſe que la promptitude du feu de l'artillerie Ruſſe, étoit le principal motif du découragement de ſes troupes; elle me fit demander ſi je pourrois former des canonniers à ce genre d'exercice inconnu juſqu'alors aux Turcs (1); & ſur ma réponſe, elle ordonna au Viſir & à ſes Miniſtres de conférer avec moi ſur cet objet, & de favoriſer tous les moyens que je croirois utiles.

---

(1) Leur artillerie étoit ſi mal ſervie, que dans le Journal d'un ſiège envoyé par les Turcs, ils annonçoient avec emphaſe, qu'après avoir paſſé toute la nuit à charger leurs canons, ils avoient fait un feu d'enfer le matin.

Fin de la ſeconde Partie & du Tome II.

VA1 1537533



142 B 24

Digitized by Google

